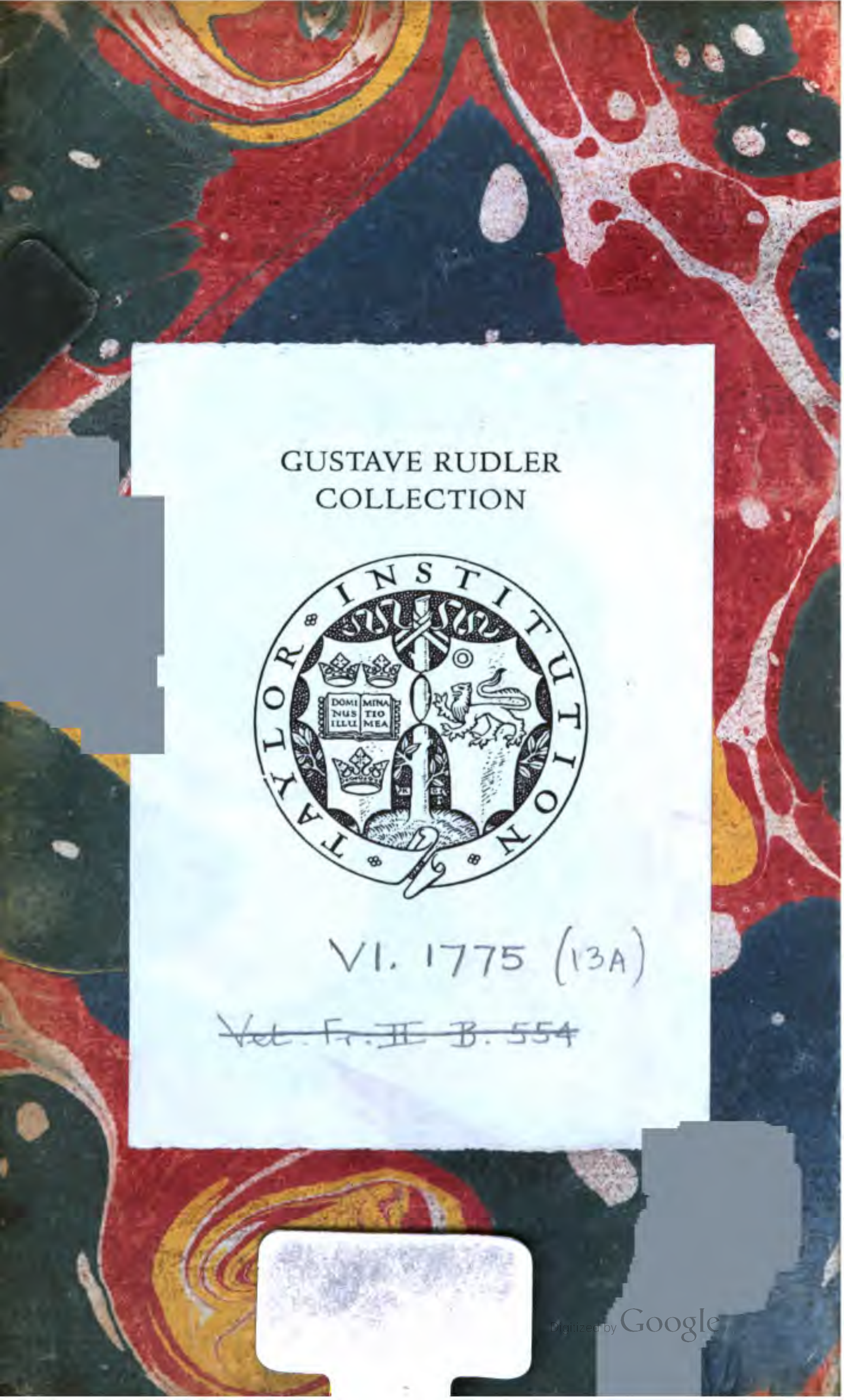



GUSTAVE RUDLER
COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



TOME TREIZIÉME.

# MÉLANGES

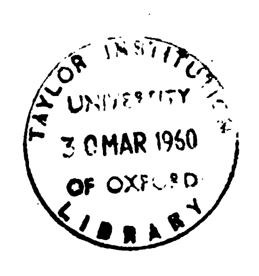
DE

# POËSIES,

&c.

TOME SECOND.

*M. DCC. LXXV.*



# POËSIES.

# CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

## PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encor la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole; je le gardais, & je lui disais en pleurant, Ah! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était comme vous une des lumières du siécle. Que voulez-vous que je vous dise? me répondit Guillaume; j'attendais la permission de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah! s'écria Guillaume, Alexandre & frère Bertier sont morts; Sémiramis & la Fillon, Sophocle & Danchet sont en poussière. — Oui, mon cher cousin, mais leurs grands noms demeurent à jamais; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même? ne m'accordez-vous pas la permission de donner au public pour le consoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalates l'année passée? ils faisaient les délices de notre famille; & Jérôme Carré votre cousin issu de

germain, faisait presque autant de cas de vos ouvrages que des siens : ils plairont sans doute *à tout l'univers*, c'est-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de si hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare, Ah ! ma cousine, pensez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuscules puissent trouver place, & que je puisse surnager sur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choses ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce serait toujours beaucoup ; il y a très peu de personnes qui jouissent de cet avantage. Le destin de la plûpart des hommes est de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit sont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort ; vous serez distingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra passer à la dernière postérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuscules ?* Ma cousine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaises* est le plus convenable ; la plûpart des choses qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent assez ce titre.

J'admirai la modestie de mon cousin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit son testament, par lequel il me laissait maîtresse absolue de ses manuscrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; & voici la réponse de Guillaume, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

» Je sens bien que n'ayant été élevé dans ce monde
» à aucune des dignités qui nourrissent les grands sen-
» timens, & qui élèvent l'homme au-dessus de lui-mê-
» me, n'ayant été ni conseiller du roi, ni échevin, ni
» marguillier, on me traitera après ma mort avec très

» peu de cérémonie. On me jettera dans les charniers
» St. Innocent, & on ne mettra sur ma fosse qu'une
» croix de bois qui aura déja servi à d'autres; mais
» j'ai toujours aimé si tendrement ma patrie, que j'ai
» beaucoup de répugnance à être enterré dans un cimetière. Il est certain qu'étant mort de la maladie
» qui m'attaque, je puerai horriblement. Cette corruption de tant de corps qu'on ensevelit à Paris dans les
» églises, ou auprès des églises, infecte nécessairement l'air; & comme dit très à propos le jeune
» Ptolomée, en délibérant s'il recevra Pompée chez lui:

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

» Cette ridicule & odieuse coutume de paver les
» églises de morts, cause dans Paris tous les ans des
» maladies épidémiques, & il n'y a point de défunt
» qui ne contribue plus ou moins à empester sa patrie. Les Grecs & les Romains étaient bien plus sages
» que nous: leur sépulture était hors des villes; & il
» y a même aujourd'hui plusieurs pays en Europe où
» cette salutaire coutume est établie. Quel plaisir ne
» serait-ce pas pour un bon citoyen d'aller engraisser,
» par exemple, la stérile plaine des Sablons, & de
» contribuer à faire naître des moissons abondantes!
» Les générations deviendraient utiles les unes aux
» autres par ce prudent établissement; les villes seraient plus saines, les terres plus fécondes. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on manque de
» police pour les vivans & pour les morts.

Guillaume parla longtems sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur proposai d'acheter les œuvres

posthumes de mon cousin Guillaume ; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère Antoine, & quelques morceaux de son cousin issu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais Guillaume n'avait possédée dans aucun tems de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume ; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, & Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu ; car encor qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouïssait des fruits de son génie, & on négligeait l'auteur ; c'est ainsi, (comme dit le divin Platon) qu'on suce l'orange, & qu'on jette l'écorce, qu'on cueille les fruits de l'arbre & qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdimes notre bon parent & ami Jérôme Carré, si connu en son tems par la comédie de l'*Ecossaise* qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait Jérôme dans les derniers jours de sa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère Giroflée son confesseur.

Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérôme, St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous jésuites, de sorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru longtems qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien sur terre. Ah frère Giroflée, que je me suis trompé ! Il faut qu'il en soit des patrons comme des valets, plus on en a, plus on est mal servi. Mais voyez, s'il vous plait, quelle

eſt mal-*déconvenue*, ( car ce mot eſt très bon, quoi qu'en diſe un poliſſon ; Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très facétieux en font ſouvent uſage ; il eſt même dans le dictionnaire de l'académie. ) Voici donc mon avanture.

On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes, ou jéſuites, pource que leur inſtitut eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé *Régime*, après s'être fait feſſer au collège de Ste. Barbe, Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vu dans Thomas & dans Raimond à-peu-près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſi-tôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom de Jérôme ; mais ce Jérôme, le ſeul patron qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile que les autres ; eſt-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis ? J'ai conſulté ſur cette affaire un très ſavant homme ; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes injures au St. évêque de Jéruſalem Jean, & au St. prêtre Rufin, que même il appella celui-ci *hydre & ſcorpion*, & qu'il l'inſulta après ſa mort : il m'a montré les paſſages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui eſt bien déſagréable.

C'eſt ainſi que Carré dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère Giroflée, lequel lui répondit ; Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez St. François d'Aſſiſe. Non, fit Carré, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci eſt

une affaire férieufe. Eh bien, prenez St. Dominique. Non, il eft l'auteur de l'inquifition. — Voulez-vous de St. Bernard ? — Il a trop perfécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'efprit que lui, & il fe mêlait de trop d'affaires ; donnez-moi un patron qui ait été fi humble que perfonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon faint.

Frère Giroflée lui remontra l'impoffibilité d'être canonifé & ignoré ; il lui donna la lifte de plufieurs autres patrons que nôtre ami ne connaiffait pas ; ce qui revenait au même ; mais à chaque faint qu'il propofait, il demandait quelque chofe pour fon couvent ; car il favait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Efpagne qui avait promis de diftribuer des aumônes confidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais ; mais les huiffiers ne voulurent les laiffer entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme Cardéro fe préfenta le premier au monarque, fe jetta à fes pieds, & lui dit, Grand roi, je fupplie votre alteffe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaifante demande, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? C'eft, dit Cardéro, que vos gens veulent abfolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un préfent confidérable à Cardéro. De-là vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à fes faints.*

C'eft avec ces fentimens que paffa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opufcules à ceux de Guillaume ; & je me flatte que Meffieurs les Parifiens pour qui Vadé & Carré ont toûjours travaillé, me pardonneront ma préface.

*Catherine Vadé.*

# CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hyver alonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'avanture eſt digne de mémoire.
Son nom était Meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
  Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.
  Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.

Comme il était assez près de Lutèce ;
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde tresse :
Sa taille est leste, & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre :
Et de son teint la fleur & l'incarnat,
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accolle avec franchise ;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise ;
C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. ROBERT presse la belle,
La fait tomber, & tombe aussi-tôt qu'elle,
Et la renverse, & casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la broussaille.
De Saint Denis un moine survenant,
Monte dessus & trotte à son couvent.

Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à ROBERT, Où ſont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer; nulle excuſe ne ſert;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert:
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit;
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit:
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très experte;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité:
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba; qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil

Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
Marton de loin dans un coin soupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora ;
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems désire ;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, & ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à ROBERT aussi-tôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit serment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? la reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante,
De lui conter ce que plus elle aimait ;
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.

Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déja ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparait, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée ;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoſte, & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous ; mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.

J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a suivis.
Le chevalier lui dit, Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plait tant aux dames.
La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoye,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joye ;
Allons ensemble, & je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous serez juste, & que de vous j'aurai
Ce qui me plait & qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment, jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon ROBERT le jura non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte-à-côte arrivent en présence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, & ROBERT appellé,
Je sais, dit-il, votre secret, mes dames.
Ce qui vous plait en tous lieux, en tous tems,

N'eſt pas toûjours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toûjours que la femme commande ;
C'eſt là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
Robert abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;
On lui fait place, & voici ſa harangue.
O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connait toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit Robert, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage ;
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton :
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,

Je ne ſaurais payer ma bienfaictrice.
La reine dit, Tout vous ſera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés ;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, Rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux ;
Rien de ROBERT ne me plait que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front ; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait, Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable ;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit,
Vous le voyez, ô reine ! il me mépriſe ;

Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle:
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer: & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur?
La pauvreté n'eſt point un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire:
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats.
Et croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes déſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.

On me verra jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais;
On adjugea ROBERT à ses attraits;
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ses bras menée;
A sa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier sur son cheval remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur & rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jetter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.
Sa tendre épouse en trottant avec lui,
Lui rappellait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis;
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi
L'ampoule sainte & le céleste chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans son batême.
Elle mêlait à ses narrations,
Des sentimens & des réflexions,
Des traits d'esprit & de morale pure,

Qui,

Qui, ſans couper le fil de l'avanture,
Faiſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que poſſédait l'affreuſe avanturière.
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin;
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux:
Du triſte époux les regards ſe baiſſèrent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaiſans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.
Le déſeſpoir, la fureur le poſſède
A cette criſe: il ſouhaite la mort;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remède.

Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur de vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux,
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible ?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut,
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette,
Froid comme glace au bord de ſa couchette:
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, Ah! ROBERT, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah! le plaiſir m'enyvre malgré moi;
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi!

Va, je le mets dessus ta conscience.
Robert avait un fond de complaisance,
Et de candeur & de religion;
De son épouse il eut compassion.
Hélas! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourai-je? Allez, vous pourez tout,
Reprit la vieille; il n'est rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des soins, de l'art & du courage:
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante;
Cela n'est rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.
C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouse;
J'avais raison; convenez-en, mon fils,
Femme toûjours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,

C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidèle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi-même ;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eu les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer :

Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voisins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raison les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

# L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

PUisque le Dieu du jour en ses douze voyages
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encor assiégés des orages,
Et que nos prés rians sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
Nos loisirs sont plus doux par nos amusemens.
Je suis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la mollesse, yvre de son pouvoir,
Elevé comme un sot, & sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet état assez mince;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur;
Tous trois se rélayaient. On lui faisait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que son trésor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons, & d'insipides jeux,

Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appéſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélérats qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.

Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon
Vainement attendri, s'arrachait à ſes charmes;
Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend, Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jéſus-Chriſt.
On voit un peuple entier fuyant de place en place;
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent;
La mort le dévançait, & dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec Saint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étaient Monſeigneur & ſes référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toûjours ſe ſignant, & diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, & ſe mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent;

Les hommes, les chevaux, & les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toûjours déguiſé la nature,
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs, ainſi que la figure,
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe,
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déja paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria, Perfide!

Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit,
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'espérance.
 Amide comparut devant son excellence ;
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouïssance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre, irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère ;
Et pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour, accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire,
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cent coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,

Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala repliqua : Vos déſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait ; le très indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
De tous les priſonniers, & de tout Bénévent.
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle,
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidèle,
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête-homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puis que vous avez tort, demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie,
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours ;
Hâtez-vous ; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſiéme journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours :
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux.
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur
Tout eſclaves qu'ils ſont des ſentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence ;

Il devint un héros, ſi-tôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons;
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels: le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace,
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe:
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

# GERTRUDE,

## OU

## L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

MEs amis, l'hyver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude:
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat:
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toûjours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture:
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toûjours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon batême eut le nom d'Iſabelle:

Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle.
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon par les ſaints abhorrés,
Etaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.
Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables ;
Les filles en ce tems goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès ;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature ;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'avanture,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer :
Ne penſant point encor & cherchant à penſer.
Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.

La curiosité l'aiguillonne à l'instant :
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci ;
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuse : elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle se composa : puis répondit, Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;

Et depuis quelque tems, j'ai choisi Saint André.
Je lui suis très dévote : il m'en sait fort bon gré :
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières ;
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.
A quelque tems de-là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,
Qu'Isabelle entonnait, quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enyvré.
Gertrude les surprit & se mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi Saint Denis, comme vous Saint André.
Gertrude dès ce jour, plus sage & plus heureuse,
Conservant son amant, & renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre :
Et le stérile honneur de toûjours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle au monde présentée
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappella pour toûjours
Les doux amusemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES

# LES TROIS MANIÈRES.

QUe les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théatre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs passions ;
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théatre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
 Un des plus grands plaisirs du théatre d'Athène,
Etait de couronner, dans des jeux solemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
 Au théatre d'Eschyle, avant que Melpomène

Sur son cothurne altier vint parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquile.
C'était, il m'en souvient, sous l'arconte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils se turent;
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils,
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille, & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;

Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille,
Qu'un mortel comme lui favorisé des Dieux,
Elevé dans son art, & qui saurait le mieux
Animer sur la toile & chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture,
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment;
Parlant avec justesse, & jamais savamment;
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître.
L'amour forma son cœur, les graces son esprit.
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!
Quand mon père eut formé le dessein tyrannique,
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des Dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes allarmes;
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;

J'attendais mon arrêt ; & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent ;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer & parler ;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas ; c'est la nature même,
La nature embellie ; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer ;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit, elle est à moi !
L'amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?

Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court ; il va frapper ; je vis l'affreux moment,
Où le traitre à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.

❀ ❀

Téone ſe leva : Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon avanture,
En vers moins alongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agaton,
Il est plus charmant que Nirée.
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue & si dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Aussi-tôt que je fus nubile.
Ce n'est pas sa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris,
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achile.
Un soir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante & moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade ;
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe ;
Il me trouve un air assez beau ;
Il laisse ma tante, il me happe,

Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
Ma bonne tante en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Pensez-vous alors qu'Agaton
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte & mes charmes,
Sur un petit psaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard & son armure;
Et courut tenter l'avanture
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec son petit attirail.
A ses attraits, à son air tendre

On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déja fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put defcendre,
On l'enferma dans mon ferrail.
Je ne crois pas que de fa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ferrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenfer la nouveauté
D'une entreprife fi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux feuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité ;
Car il n'était point là de prêtre ;
Et, comme vous pouvez penfer,
Des valets on peut fe paffer
Quand on eft fous les yeux du maître.
Le foir le fatrape amoureux,
Dans mon lit fans cérémonie,
Vint m'expliquer fes tendres vœux.
Il crut pour appaifer fes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut furpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous eft fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;

Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jaloufie.
Après fa petite leçon,
Qu'il accompagnait de careffes,
Il voulait agir tout de bon.
Il exécutait fes promeffes,
Et je tremblais pour Agaton.
Mais mon Grec d'une main guerrière
Le faififfant par la crinière,
Et tirant fon eftramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maifon,
Et qu'on me faffe ouvrir la porte;
Faites bien figne à votre efcorte
De ne fuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous fur un efquif,
J'aurai fur vous l'œil attentif.
Point de gefte, point de langage;
Au premier figne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inftant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le fatrape était un feigneur
Affez fujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéiffance.
Lorfqu'on a peur, on eft fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquames avec nous.

Si-tôt que nous fumes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en sonnante espèce:
Elle était forte, il m'en fit don:
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait songé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aisé, de la gaité naïve,
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content qu'importe qu'on admire?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, & semblaient négligées;
Le rithme en est facile, il est mélodieux;
L'hexamètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour,

M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour,
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & sa loi douce & pure,
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels;
Les Dieux sont bons; les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Irait finir ses jours au fond de l'eau,
Où la Déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, & si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte

Faifait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous refpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeffe.
L'aftre des cieux en commençant fon cours,
En l'achevant contemplait nos amours ;
La nuit favait quelle était ma tendreffe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard fombre, au front trifte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diftilla les poifons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monftres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraifemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impofture accabla l'innocence.
Difpenfez-moi de vous développer
Le noir tiffu de fa trame fecrette ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eft trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeffe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,

Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots:
Je meurs pour vous, fussiez-vous infidelle.
C'en était fait; mon amant dans les flots
S'était jetté pour me sauver la vie.
On l'admirait, en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort! ma seule envie,
Mon seul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre.
On m'observa, j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile est mort, & c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs, que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocite,
Quand sa moitié ne se console pas.
Que cette main qui tremble & qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe,
„ Athène & moi couronnons mon amant. "
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent;

Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.

✿ ✿

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent;
Avec Téone ils avaient ri,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.
 Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage;
C'eſt à vous de donner le prix;
Vous êtes mon aréopage.

# THÉLÈME ET MACARE.

THélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente;
Son œil est toûjours ébloui,
Et son cœur toûjours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soins le tourmentait:
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la cour.

Auriez-vous vu mon chér amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toûjours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit, Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, Madame,
Nous avons longtems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu

Dit

Dit à la dame vagabonde ;
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
  A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
  La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, Sur mon avis
Vous pouriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
  Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vite :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,

Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
  Théleme au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ce repas,
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
  Enfin Théleme au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre.
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander

Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, (*a*) c'eſt toi qu'on déſire,
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que *Macare* eſt le bonheur, & *Thélème* le déſir ou la volonté.

# AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER.

A Son aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner,
Quand tu feras en exercice.
Mais il faut me faire ferment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'églife,
Conclut cet accord imprudent;
Sans penfer faire une fottife.
Monfieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de fa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il fe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence,
N'étaient rien fans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par fon ferment empêché,
Se dit dans le fond de fon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eft chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux efclavage;
La feule Amine aura mon cœur,
Soyons heureux dans mon village.
L'Archange auffi-tôt defcendit,
Pour lui reprocher fa faibleffe:
Le tendre amant lui répondit;
Voyez feulement ma maîtreffe;
Vous vous êtes moqué de moi,

Notre marché fait mon supplice ;
Je ne veux qu'Amine & sa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophête Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller sans elle.

# L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUand Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers en ſon humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très maltraité;

Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aifée.
 Ainfi Pandore occupa fes beaux ans,
Puis s'ennuya fans en favoir la caufe.
Quand une femme aima dans fon printems,
Elle ne peut jamais faire autre chofe.
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas longtems.
Elle avait eu pour eux des complaifances;
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros fatire, & lui fit les avances.
 Nous fommes nés de tous ces paffe-tems,
C'eft des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos efprits, nos talens,
Nos paffions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour fon père,
L'autre un fatire; & bien peu d'entre nous,
Sont defcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eft encor le plus doux:
Et c'eft celui que tout Paris honore.

*Fin des contes de Vadé.*

# LE MARSEILLOIS ET LE LION.

DAns les facrés cayers méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ferpens & les ânes.
Un ferpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (1)
Un âne avec efprit gourmanda Balaam. (2)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile. (3)
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Efope, enfeignent le bon fens.
Defcartes n'en eut point quand il les crut machines. (4)
Il raifonna beaucoup fur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal & noya fa raifon
Dans fes trois élémens au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora dans fa phyfique obfcure
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa longtems les fots.
Laiffons-là fa folie, & fuivons nos propos.
  Un jour un Marfeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il fe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible ; & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule : & tout tranſi de peur
Il ſe mit à genoux, & demanda la vie.
  Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faiſait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français ; ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe ?
Ecoute, j'ai dîné : je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les loix
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.
  Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin ;
(5) Il ſavait Rabelais & ſon Saint Auguſtin.
  D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique,
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (6)
Que la terre eſt ſon trône ; & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouïr ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet Africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.
Le lion qui rit peu ſe mit pourtant à rire :
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
  Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible, monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés

Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles sans lait, sans grace, sans usage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadême,
Privé de sa parure & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi; j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit domter sa colère,
Un roi n'est point aimé s'il n'est pas débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorsque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon ayeul enfermés si longtems, (7)
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solemnel.... Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous?... Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image: (8)
Et si vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté .....
Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!

Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ? (9)
Je vais t'en montrer un, plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents voi la file effroyable, (10)
Ces ongles dont un seul pourait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent tu jeûnes en hermite.
Et moi que l'appétit en tout tems sollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.
Appren qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.....
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle.
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.
La mienne apparemment est immortelle aussi.

Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuſe :
C'eſt ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, croi-moi, ne me tentera pas.....
Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance.
Mais quand on a dîné n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la miſère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.....
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive.
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelaine & Lazare ? (11)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice ?
Répon-moi donc, maraud...... Sire, je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toûjours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; & c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrêtien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,

Se racheter d'un Turc, & payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondans chaque jour présentés ;
Et mon valet, chez vous, restera pour ôtage.....
Ce pacte, dit le roi, me plait bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; sui-moi chez le cadi ;
Donne des cautions : sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ;
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainsi dans tous les tems nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

# NOTES.

(1) *UN serpent.* Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément, *qu'il était le plus rusé de tous les animaux.* La Genèse ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Eve. Elle rapporte la conversation du serpent & de la femme comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent & qui parlent la même langue. Cela même est si évident que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit & de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au-lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Joseph dans ses antiquités, Philon, St. Basile, St. Ephrem n'en doutent pas. Le révérend père Dom Calmet dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi. *Toute l'antiquité a reconnu les ruses du serpent, & on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal était encor plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Ecriture parle de ses finesses en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jesus-Christ dans l'Evangile nous conseille d'avoir la prudence du serpent.*

(2) *Un âne avec esprit.* Il n'en était pas ainsi de l'âne, ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse. Et même St. Pierre dans sa seconde Epître, dit, *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que St. Augustin dans sa 48^e^ question dit, que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père Dom Calmet avoue que la chose est très ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le belier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Apollonius de Thyane ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier Mr. de St. Didier.

(3) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile.* La remarque de Madame Dacier sur cet endroit d'Homère, est également importante & judicieuse. Elle appuye beaucoup sur la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe & Ba-

lie, fils de Podarge, font d'une race immortelle; & qu'ayant déja pleuré la mort de Patrocle, il n'eft point du tout étonnant qu'ils tiennent un long difcours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'âneffe de Balaam, auquel il n'y a rien à repliquer.

(4) *Defcartes n'en eut point quand il les crut machines.* Defcartes était certainement un bon géomètre & un homme de beaucoup d'efprit; mais toutes les nations favantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être fon guide, & qu'il abufa de fon efprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du fentiment pour ne point fentir, eft une contradiction ridicule. Ses tourbillons, fes trois élémens, fon fyftême fur la lumière, fon explication des refforts du corps humain, fes idées innées, font regardés par tous les philofophes comme des chimères abfurdes. On convient que dans toute fa phyfique il n'y a pas une vérité phyfique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(5) *Il favait Rabelais & St. Auguftin.* Il eft rapporté dans l'hiftoire de l'Académie que La Fontaine demanda à un docteur, s'il croyait que St. Auguftin eût autant d'efprit que Rabelais, & que le docteur répondit à La Fontaine, *prenez garde, monfieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers*; ce qui était vrai.

Ce docteur était un fot. Il devait convenir que St. Auguftin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'efprit; & que le curé de Meudon avait fait un mauvais ufage du fien. Rabelais était profondément favant & tournait la fcience en ridicule; St. Auguftin n'était pas fi favant, il ne favait ni le grec, ni l'hébreu; mais il employa fes talens & fon éloquence à fon refpectable miniftère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus baffes. St. Auguftin s'égara dans des explications myftérieufes que lui-même ne pouvait entendre. On eft étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans fon fermon fur le Pfaume fix.

„ Il eft clair & indubitable „ que le nombre de quatre a „ rapport au corps humain à „ caufe des quatre élémens & „ des quatre qualités dont il „ eft compofé; favoir le chaud „ & le froid, le fec & l'humide. C'eft pourquoi auffi Dieu „ a voulu qu'il fût foumis à „ quatre différentes faifons, „ favoir l'été, le printems, „ l'automne & l'hyver. — „ Comme le nombre de quatre „ a rapport au corps, le nombre de trois a rapport à l'a„ me, parce que Dieu nous „ ordonne de l'aimer d'un tri„ ple amour, favoir de tout „ notre cœur, de toute notre „ ame, & de tout notre efprit.

„ Lors

„ Lors donc que les deux
„ nombres de quatre & de
„ trois, dont le premier a
„ rapport au corps, c'est-à-
„ dire au vieil homme & au
„ vieux Testament; & le se-
„ cond a rapport à l'ame,
„ c'est-à-dire au nouvel hom-
„ me & au nouveau Testa-
„ ment, seront passés & écou-
„ lés, comme le nombre de
„ sept jours passe & s'écoule,
„ parce qu'il n'y a rien qui ne
„ se fasse dans le tems, & par
„ la distribution du nombre
„ quatre au corps, & du nom-
„ bre de trois à l'ame; lors,
„ dis-je, que ce nombre de
„ sept sera passé, on verra ar-
„ river le huitiéme qui sera
„ celui du jugement.

Plusieurs savans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à St. Joseph, l'une par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc, il dise dans son sermon 51, *qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encor reproché d'avoir dit dans son livre contre les manichéens, que les puissances célestes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler ensemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme, il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, & Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoi qu'il ait été l'homme le plus savant de son tems, éloquent, plaisant, & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'église très vénérable & Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'esprit. Et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(6) *L'homme est mis pour régner.* Dans le *Spectacle de la Nature*, monsieur le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a falu bien du tems pour détromper notre orgueil & notre ignorance. Mais aussi plusieurs philosophes, & Platon entr'autres, ont enseigné que les astres étaient des Dieux. Saint Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'ayent des ames capables de bien & de mal; ce sont des choses très cu-

rieuſes & très inſtructives.

(7) *Par Noé mon ayeul.* Il faut pardonner au lion s'il ne connaiſſait pas Noé. Les Juifs ſont les ſeuls qui l'ayent jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé. S'il en avait dit un mot, Euſèbe ſon abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne ſe trouve point dans le Zenda-Veſta de Zoroaſtre. Le Sadder qui en eſt l'abrégé ne dit pas un ſeul mot de Noé. Si quelque auteur Egyptien en avait parlé, Flavien Joſeph qui rechercha ſi exactement tous les paſſages des livres égyptiens qui pouvaient dépoſer en faveur des antiquités de ſa nation, ſe ſerait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entiérement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en eſt parlé ni dans le Védam, ni dans le Shaſta, ni dans les cinq Kings; & il eſt très remarquable que lui & ſes ancêtres ayent été également ignorés du reſte de la terre.

(8) *De ne toucher jamais à l'homme ſon image.* Au chap. IX de la Genèſe, verſet 10 & ſuivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domeſtiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme eſt ſon image. Il défend de même à la race de Noé de manger du ſang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux ſont preſque toûjours traités dans la loi juive à-peu-près comme les hommes. Les uns & les autres doivent être également en repos le jour du ſabbat. (Exod. chap. XXIII.) un taureau qui a frappé un homme de ſa corne eſt puni de mort. (Exod. chap. XXI.) une bête qui a ſervi de ſuccube ou d'incube à une perſonne eſt auſſi miſe à mort. (Levit. chap. XX.) Il eſt dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Eccléſiaſte chap. III. & XIX.) dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux ſont également frappés (Exod. chap. XII & XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand Joſué prend Jérico il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux eſpèces du même genre. Les Arabes ont encor le même ſentiment. Leur tendreſſe exceſſive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en eſt un témoignage aſſez connu.

(9) *Par qui fut-il écrit?* Le grand Newton, Samuel Clarke, prétendent que le Pentateuque fut écrit du tems de Saül. D'autres ſavans hommes penſent que ce fut ſous Ozias; mais il eſt décidé que Moïſe en eſt l'auteur malgré toutes les vaines objections fondées ſur les vraiſemblances, & ſur la

raison qui trompe si souvent les hommes.

(10) *De mes quarante dents.* Ceux qui ont écrit *l'Histoire naturelle* auraient bien dû compter les dents des lions, mais ils ont oublié cette particularité aussi bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas omettre ses armes. Mr. de St. Didier qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(11) *Où tu fêtais en paix Magdelaine & Lazare?* Ce lion paraît fort instruit, & c'est encor une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Beaume où se retira Sainte Marie-Magdelaine est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La *Fleur des saints* peut en donner quelques notions; il faut lire son article Tome II. de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdelaine à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément, que si cela n'est pas dans l'Evangile, la chose n'est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jerusalem auprès de la Vierge Marie avec son frère Lazare, que Jesus avait ressuscité, & Marthe sa sœur qui avait préparé le repas lorsque Jesus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né nommé Celedone, à qui Jesus donna la vue en frottant ses yeux avec un peu de boue, & Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Magdelaine. Mais le plus considérable de ses amis fut le docteur St. Maximin, l'un des soixante & dix disciples.

Dans la première persécution qui fit lapider St. Etienne, les Juifs se saisirent de Marie-Magdelaine, de Marthe, de leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, & de Joseph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaisseau sans voiles, sans rames & sans mariniers. Le vaisseau aborda à Marseille comme l'atteste Baronius. Dès que Magdelaine fut à terre elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marseille; Maximin eut l'évêché d'Aix. Joseph d'Arimathie alla prêcher l'Évangile en Angleterre. Marthe fonda un grand couvent; Magdelaine se retira dans la Sainte-Beaume où elle brouta l'herbe toute sa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toûjours toute nue; mais ses cheveux crûrent jusqu'à ses talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a gardé longtems une fiole remplie de son sang & ses cheveux, & tous les ans, le jour du Vendredi-Saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est innombrable.

## LES
## TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

*Par Mr. l'Abbé* CAILLE.

L'Héritier de Brunſwick & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un déſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle.
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe,
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.
Ils évitaient l'éclat; les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,

Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compagnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit & leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent,
Moins ils cherchaient l'eſprit & plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toûjours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts.
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
  On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
  D'un plaiſir différent nos trois Céſars jouïrent,
Lorſqu'à l'obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
  De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit: Vous ſavez ſon hiſtoire,

On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté;
Quand il était au monde il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire. (1)
Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir;
On se trompe; & sa dent qui ne peut s'assouvir
Jusques dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître:
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison;
Les quatre Facultés & jusqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient Saint Thomas & prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne,
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais su dans leurs impiétés
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des Facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (2)
Princes, sages, héros, exemples des vieux tems,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices;
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,

Ce coquin de Titus l'amour du genre-humain,
(3) Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer & morts sans sacremens.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments (4)
Dont nous avons ici solemnisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignimes sa tête:
Ravaillac & Damiens, s'ils sont de vrais croyans, (5)
S'ils sont bien confessés sont ses heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (6)
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir. Telle est la loi de grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire: (7)
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les Facultés par fois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoi qu'ils soient révélés.
Dieu n'est ni si méchant, ni si sot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard
Dans des convulsions dignes de Saint Médard,
Nomma le demi-Dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce Monsieur Ribaudier
Pour un docteur Français me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.

Nous n'affiftons jamais à ces belles leçons.
Nous nous fommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penfions en effet vous mener en Sorbonne;
Et l'on vous a conduits aux petites-maifons.

# NOTES.

(1) *Buri même à préfent lui contefte fa gloire.* On dit qu'un écrivain, nommé Mr. de Buri, a fait une hiftoire de Henri IV, dans laquelle ce héros eft un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite fecte qui s'élève fourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces Meffieurs font bien cruels envers la patrie; qu'ils fongent combien il eft important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité, un prince qui expofa toûjours fa vie pour fa nation, & qui voulut toûjours la foulager. Mais il avait des faibleffes. Oui, fans doute; il était homme: mais béni foit celui qui a dit que fes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & fes vertus celles d'un grand-homme. Plus il fut la victime du fanatifme, plus il doit être prefque adoré par quiconque n'eft pas convulfionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a befoin de fe choifir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choifira-t-on que celui qui dégageait fes amis aux dépens de fon fang dans le combat de Fontaine-Françaife, qui criait dans la victoire d'Ivry, *épargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puiffance & de la gloire difait à fon miniftre, *je veux que le payfan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(2) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les fupplices.* Il eft néceffaire de dire au public qui l'a oublié, qu'un nommé Thibaudier principal du collége Mazarin, & un régent nommé Cogé, s'étant avifés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélifaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire cenfurer par ceux qu'on appelle *Docteurs de Sorbonne.* Au bout d'un an ils firent imprimer cette cenfure en latin & en français. Elle n'eft cependant ni françaife ni latine; le titre même eft un folécifme, *Cenfure de la Faculté de Théologie contre le livre &c.* On ne dit point, *cenfure contre*, mais, *cenfure de.* Le public pardonne

à la Faculté de ne pas savoir le français, on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio Sacræ Facultatis in libellum*, est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur ; *determinatio in*, est un barbarisme insupportable ; & ce qui est encor plus barbare, c'est d'appeller *Bélisaire* un libelle en faisant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encor plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enseigné & pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par St. Paul, qui dit expressément dans son Epitre aux Juifs tolérés à Rome : *Lorsque les Gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes-gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison & sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable & si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée ; & nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté*, en langue latine, & qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée.*

(3) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.* En effet le Sr. Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne Mr. Marmontel pour avoir dit que Dieu pourait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier est un peu dur.

(4) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.* On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la royauté, & Henri IV incapable de régner.

Il est clair que selon les principes cent fois étalés alors par cette Faculté, l'assassin parricide Jacques Clément qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, & que Henri III prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession. Mais il s'était confessé, & même avait communié l'avant-veille, de la main

de son prieur Bourgoin son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, & qui fut écartelé. Ainsi Clément muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité St. Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Maccabée; Ste. Judith qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; St. Salomon qui assassina son frère Adonias; St. David qui assassina Urie, & qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; Ste. Jahel qui assassina le capitaine Sizara; St. Aod qui assassina son Roi Eglon, & tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi. On ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé, qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné.

(5) *Ravaillac &c.* Selon les mêmes principes Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin; & Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, & il était amoureux de la princesse de Condé. Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ses semblables. Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

(6) *Un Fréron bien huilé.* Mr. l'abbé Caille a sans doute accollé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron*, tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et Mr. l'abbé Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes-huiles, dans les tems qu'il était amoureux de Madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, & sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuse aux plus grands-hommes, & aux plus vertueux de la terre.

(7) *Marc-Aurèle lui dit.* On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, & à jetter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre Bélisaire.* Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi & sur la loi, sur la grace ptévenante, sur la prédestination absolue, &

dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens, ayent condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abîme ſommes-nous deſcendus ! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé Cucuſin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cent mille écus aux dépens des peuples pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de Cucuſin ſous le nom de Saint Séraphin : & Ribaudier damne Marc-Aurèle ! O Ribaudiers, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes !

Lecteur éclairé & judicieux, car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de Le Tourneux, ou le *Pédagogue chrêtien* ; de grace apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des offices de Cicéron, du manuel d'Epictète, des maximes de l'empereur Antonin à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement dans tous les livres faits depuis ſix cent ans rien de comparable à une page de Sénèque ? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres !

# REPONSE A MONSIEUR DE VILL...

Vous ſavez penſer comme écrire :
Les graces avec la raiſon
Vous ont confié leur empire ;
L'infame ſuperſtition,
Sous vos traits délicats expire :
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'olympe de ſa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire,
Ecraſent le ſerpent Python :
Il eſt Dieu, quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé ;
Il l'eſt, quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé,
Je le crois Dieu bien davantage.

# AU MÊME.

*Ferney ce 11 Décembre 1765.*

J'Ouvre une caiſſe, monſieur ; j'y vois, quoi ? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main. Je me ſouviens très bien que,

Ce Danſel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,

A dans mon champêtre ſéjour
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire.
En vérité c'était l'amour,
S'amuſant à peindre un ſatyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'eſtampe on me fait terriblement montrer les dents ; cela fera ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé tant de tems ſans m'écrire.

*Bérénice* diſait à *Titus* :

Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi ſouvent, & ne me peignez point.

Mais ſi je ſuis flatté de votre galanterie, je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, & je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, ſouvent a guerre ; à plus forte raiſon qui terre a.

*Dii tibi formam,*
*Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.*

Ajoutez-y ſurtout la ſanté, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'abſence ne m'empêchera jamais de m'intéreſſer à votre bien-être & à vos plaiſirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; ſi vous en êtes dehors, vous vous ſouviendrez, monſieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, & je ne vous démentirai jamais.



## MADRIGAL A MADAME DE ***,

### SUR UN PASSAGE DE POPE.

POpe l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! il n'eſt heureux, ni ſage.

## A LA MÊME.

*en lui envoyant les œuvres myſtiques de* Fénélon.

QUand de la Guyon le charmant directeur
Diſait au monde, Aimez DIEU pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême:
On le traita de chimère & d'erreur.
On ſe trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

# A LA MÊME.

DE votre esprit la force est si puissante,
Que vous pouriez vous passer de beauté;
De vos attraits la trace est si piquante,
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus;
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit, & de la beauté même.

## A MADAME DE **.

### LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connait à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe.
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs & croît par les plaiſirs.
De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

## A LA MÊME.

TOut eſt égal, & la nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins;
Vous avez tout, c'eſt là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon appanage;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

LE

## LE CŒUR, PAR MR. LE CH. DE B.

LE Cœur est tout, disent les femmes;
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur!
Le Cœur seul est vaincu, le Cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toûjours du Cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au-lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne;
Platon se perd tout seul & n'égare personne:
Raisonner sur l'amour c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne;
A bon droit nous la bénissons
Pour nous avoir formé des Cœurs de deux façons.
Car que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles?
Avec variété nature les moula;
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise;
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *sanctus*, celui qui crie *allah*,
Le bonze, le rabin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tient là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.

Nature en fait de Cœurs se prête à tous les goûts,
J'en ai vus de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
Mesdames & messieurs comment les voulez-vous ?
On fait partout d'un Cœur tout ce qu'on veut en faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument :
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maitresse.
O vous qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque tems il s'use,
Et chacune & chacun finissent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du DIEU de la terre & du ciel,
En amour j'étais tout physique,
C'est bien un point essentiel;
Mais ce n'est pas le point unique,
Il est mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon systême,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
En cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

# RÉPONSE

## A LA PIÉCE INTITULÉE LE CŒUR.

CErtaine dame honnête, & ſavante, & profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Diſait en ſe pâmant, que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vu paſſer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres!
Qu'on a mal placé la grandeur!
Qu'on ſerait heureux ſi les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres!

Illuſtre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires, & votre empire;
Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre cœur qui vous inſpire.

Quand Liſette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchiſe,
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'égliſe.

# RÉPONSE

## A MR. LE CH. DE B.

CRoyez qu'un vieillard cacochime,
Agé de foixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque fens,
Son ame & fon corps au régime.

DIEU fit la douce illufion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le fage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & St. Aulaire,
Tiraient encor quelque chanfon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples font trompeurs:
Et quand les derniers jours d'automne
Laiffent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne.
Les bergères & les pafteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de fes vilains doigts,
Marquait d'un fept avec un trois
La tête froide & peu penfante

Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſupportable.

C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'eſt à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour, & du vin.

## A U M Ê M E.

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux deſcendu
Pour venir enchanter les ombres.

## AU MÊME.

SI vous brillez dans votre aurore
Quand je m'éteins à mon couchant,
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore :
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant :
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier ;
Mais je n'y vois point de remède,
Il faut bien que l'on me ſuccède,
Et j'aime en vous mon héritier.

# RÉPONSE

*A une jolie petite pièce intitulée* LES TORTS, *dans laquelle on disait que si* Jean Calvin *avait eu* tort *de faire brûler* Michel Servet, *on avait* tort *de le dire dans un territoire calviniste.*

NOn, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien;
Et le sage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits;
Et dans votre petit pays,
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe,
Sous la tiare d'un pontife,
Et sous le manteau de *Calvin*.

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux,

Employant le fer & les feux
Pour servir le Père céleste.

❁ ❁

Oui, jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame sera fière & tendre :
J'oserai gémir sur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*.

❁ ❁

De cette horrible frénésie
A la fin le tems est passé ;
Le fanatisme est éclipsé,
Mais il reste l'hypocrisie.

❁ ❁

Farceurs à manteaux étriqués,
Petits sicophantes d'église,
Prédicans à sermons croqués,
Ai-je tort quand je vous méprise ?

# LETTRE

# DE MONSIEUR F.

TOut le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre Mr. *B*...; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muët *vis-à-vis* Mr. *B*... J'ai pris des engagemens vis-à-vis le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables*, que je donnai en 1759, au mois de Juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de Mr. *Gervaiſe Holmes* en 1750. Tout Paris vis-à-vis les *Penſées raiſonnables* eſt pour la lettre de Mr. *Gervaiſe Holmes*, & tout Londres eſt pour les *Penſées*. Je peux dire *vis-à-vis* de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *Penſées*, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trevoux* du mois de Juin 1751, & l'*Avant-coureur* du 5 Juillet, ſont de mon avis. Il eſt vrai que le *Journal chrêtien* ſe déclare abſolument contre les *Penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le mercure de Février 1753, pag. 55 & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à Mr. *B*... directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour

le prouver je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e tome de ma *Bibliothèque impériale*, pag. 75, rapporté très infidèlement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on sait, des compossibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père *Hayet* a traité cette matière dans son dix-septiéme tome, avec sa sagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103e. tomes de ma *Bibliothèque Germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet*: ils verront aisément la différence entre les compossibles, les possibles simples, les non-possibles & les impossibles; il serait aisé de s'y méprendre, si on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 & 11 de ma dissertation de 1760, qui a eu un si prodigieux succès.

Feu Mr. de *Cabusac* me manda quelque tems avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à Mr. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de Mr. de *la Motte*, que non-seulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait aussi un mercredi, & que c'était dans une des assemblées du mercredi qu'on avait agité la question si Mr. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'assure positivement Mr. de *Maupertuis*. Ce fait est lié nécessairement au systême des compossibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures grossières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière assemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compossibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-sept journaux. J'ai déja répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque Germanique*, d'une manière victorieuse.

Je distingue trois sortes d'ennuis. 1° L'ennui qui est

fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser, ni persuader. 2° L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3° L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à Mr. *B*..., mon adversaire, que j'estimai toûjours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730 son *Ame des bêtes*. Un mauvais plaisant dit à ce sujet, que Mr. *B*... était un excellent citoyen; mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays; cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le *Journal Helvétique*, Octobre 1739. Ensuite il donna ses *Admirables pensées*, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On sait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes *Pensées raisonnables*. J'apprends qu'un savant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à Mr. *Pitt* en Angleterre, & à mylord *Holdernesse*; je suis étonné qu'ils ne m'ayent point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'*Encyclopédie* tout seul; si Mr. *Cabusac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de Mr. *Pfaf*, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père *Croust*, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, & tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a longtems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits: son *Catéchisme chrétien*, ainsi que mon *Philosophe chrétien*, & le *Journal chré-*

*tien*, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du Sr. *Des-Accords.*

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretzer*, dans ſon vingt-uniéme volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de *la Théologie* de mon illuſtre ami Mr. *Onekre.* J'en rendrai compte dans mon prochain *Journal.* Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois, je les prie de me lire & de me payer.

# RÉPONSE

*Au Sr.* B E R G I E R *qui avait fait imprimer quelques lettres inutiles de l'auteur.*

J'Ai été touché, Monſieur, de votre lettre du 12 Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la ſenſibilité & de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans ; je vous félicite de vivre ſi vous trouvez la vie plaiſante : j'ai toûjours été affligé que dans le meilleur des mondes poſſibles il y eût des cailloux dans les veſſies, attendu que les veſſies ne ſont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes ; mais je me ſuis toûjours ſoumis à la Providence ; je n'ai point été taillé ; j'ai eu & j'ai ma bonne doſe de mal en autre monnoie ; chacun a la ſienne ; il faut ſavoir ſouffrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne ſais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années ; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé *Vaugé*, qui n'en peut répondre, attendu qu'il eſt mort. Si ces lettres ont été ſon ſeul héritage, je conſeille aux hoirs de renoncer à la ſucceſſion. J'ai lu ce recueil, je m'y ſuis ennuyé, mais j'ai aſſez de mémoire dans ma ſoixante & douziéme année pour aſſurer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne ſoit falſifiée ; je défie tous les *Vaugé* morts ou vivans, & tous les éditeurs de rapſodies, de montrer une ſeule page de ma main qui ſoit conforme à ce qu'on a eu la ſottiſe d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on eſt en poſſeſſion de ſe ſervir de mon nom ; je ſuis bien aiſe qu'il ait fait gagner quelque choſe à de pauvres diables ; il faut que le *pauvre diable* vive ; mais il faudrait au moins qu'il

me consultât, pour gagner son argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, monsieur, que l'auteur de l'*Année littéraire* a fait usage de ces lettres, vous ne me dites pas quel usage, & si c'est celui qu'on fait ordinairement de ses feuilles ; tout ce que je peux vous répondre, c'est que je n'ai jamais lu l'*Année littéraire*, & que je suis trop propre pour en faire usage.

Vous craignez que l'impression de ces chiffons ne me fasse mourir de chagrin, rassurez-vous, je ne suis point abandonné dans ma vieillesse décrépite, j'ai dans ma maison un jésuite qui m'a donné des leçons de patience ; car si j'ai haï les jésuites quand ils étaient puissans & un peu insolens, je les aime quand ils sont humiliés : je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit ; mes paysans sont tous à leur aise ; ils ne voyent jamais d'huissiers avec des contraintes. J'ai bâti comme Mr. de *Pompignan*, une jolie église, où je prie DIEU pour sa conversion, & pour celle de *Catherine Fréron* ; je le prie aussi qu'il vous inspire la discrétion de ne plus laisser prendre des copies infidelles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien, je suis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faiblesse, j'ai pardonné dans d'autres jusqu'à l'ingratitude ; il n'y a que la méchanceté orgueilleuse & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile ; quant-à-présent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoye quelquefois de Paris.



# REPONSE

## A MONSIEUR CHARDON, MAITRE DES REQUÊTES, QUI AVAIT RAPPORTÉ L'AFFAIRE DES SIRVEN AU CONSEIL DU ROI.

*Février 1768.*

MONSIEUR,

CIcéron & *Démosthène* à qui vous ressemblez plus qu'au maréchal de *Villeroi*, n'ont pas gagné toutes leurs causes; je ne suis du tout point étonné que la forme l'ait emporté sur le fond: cela est triste, mais cela est ordinaire. Il ne serait pas mal pourtant que l'on trouvât un jour quelque biais pour que le fond l'emportât sur la forme.

J'ai revu le pauvre *Sirven* qui croit avoir gagné son procès, puisque vous avez daigné prendre son parti. Il n'y a pas moyen qu'il aille se présenter au parlement de Toulouse; on l'y punirait très sérieusement de s'être adressé à un maître des requêtes. Vous savez assez, monsieur, par le petit libelle que vous avez reçu de Toulouse, que les maîtres des requêtes n'ont aucune jurisdiction, & que le roi ne peut leur renvoyer aucun procès: ce sont là les loix fondamentales du royaume. *Sirven* serait justement pendu ou roué pour s'être adressé au conseil du roi, ce serait un esclave que le conseil des dépêches renverrait à son maître pour le mettre en croix. Voilà une famille ruinée sans res-

fource; mais comme c'eft une famille de gens qui ne vont point à la meffe, il eft jufte qu'elle meure de faim. Je plains beaucoup les fots qui fe font perfécuter pour *Jean Calvin*; mais je hais cordialement les perfécuteurs; il y a plus de quatorze cent ans qu'on s'acharne en Europe pour des fadaifes indignes d'être jouées aux marionnettes. Cette démence atroce jointe à tant d'autres doit faire aimer la folitude; c'eft du fond de cette folitude qu'un pauvre vieillard malade qui n'a pas longtêms à vivre, vous préfente, monfieur, les fentimens de reconnaiffance, d'attachement, & de refpect, dont il fera pénétré pour vous jufqu'au moment où il rendra aux quatre élémens fa très chétive exiftence.

À

# A MONSIEUR MARIN,

## SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE.

*A Ferney ce 5 Juillet 1769.*

VOus savez, monsieur, que vers la fin de l'année passée, il parut une brochure intitulée *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, par Mr. le marquis de B****.

On est inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci se distinguait par un stile brillant, quoi qu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été lue dans une séance d'académie, & cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'*Histoire de France* intéresse tous ceux qui veulent s'instruire, & ce qui concerne *Henri IV* est très précieux. On traite dans cet écrit plusieurs points d'histoire qui avaient été jusqu'ici assez inconnus.

1°. On y assurait que le pape *Grégoire XIII* n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de *Jeanne d'Albret*, & d'*Antoine de Bourbon* père de *Henri IV*.

2°. Que cette même *Jeanne d'Albret* avait pris la qualité de *majesté fidélissime*.

3°. On affirmait que *Marguerite de Valois* eut en dot les sénéchaussées de Quercy & de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés & aux abbayes de ces provinces.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très curieuses; mais dont la plûpart se sont trouvées fausses par l'examen que Mr. l'abbé *Boudot* en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut

l'extrême injustice avec laquelle on y censure l'ouvrage très utile & très estimable de Mr. le président *Hénaut.* Ce fut pour moi, vous le savez, monsieur, une affliction bien sensible quand vous m'apprites que plusieurs personnes me faisaient une injustice encore plus absurde en m'attribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permission à Mr. le président *Hénaut* de réfuter cet ouvrage, & je priai Mr. l'abbé *Boudot*, par votre entremise, de consulter les manuscrits de la bibliothèque du roi sur plusieurs articles. Il eut la complaisance de me faire parvenir quelques instructions; mais le nombre des choses qu'il falait éclaircir était si considérable, & cette critique fut bientôt tellement confondue dans la foule des ouvrages de peu d'étendue qui n'ont qu'un tems; enfin, je tombai si malade que cette affaire s'évanouït dans les délais.

Elle me semble aujourd'hui se renouveller par une nouvelle *Hist. du P.* qu'on m'attribue. Je n'en connais d'autre que celle de Mr. *Le Page*, avocat à Paris, divisée en plusieurs lettres, & imprimée sous le nom d'*Amsterdam*, en 1754.

Pour composer un livre utile sur cet objet, il faut avoir fouillé pendant une année entière au moins dans les régistres; & quand on aura percé dans cet abîme il sera bien difficile de se faire lire. Un tel ouvrage est plutôt un long procès verbal qu'une histoire.

Si quelque libraire veut faire passer cet ouvrage sous mon nom, je lui déclare qu'il n'y gagnera rien; & que loin que mon nom lui fasse vendre un exemplaire de plus, il ne servirait qu'à décréditer son livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'instruire des formes judiciaires de France, & rassembler un fatras énorme de dates, moi qui suis absent de France depuis plus de vingt années, & qui ai presque vécu avant ce tems loin de Paris à la campagne, uniquement occupé d'autres objets.

Au reste, monsieur, si on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, & les mettre avec ceux que l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à six cent volumes dont aucun ne pourait être lu, Dieu merci.

Il est très inutile encor de se plaindre de cet abus; car les plaintes tombent dans le gouffre éternel de l'oubli, avec les livres dont on se plaint. La multitude des ouvrages inutiles est si immense, que la vie d'un homme ne pourait suffire à en faire le catalogue.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien permettre que ma lettre soit publique pour le moment présent; car le moment d'après, on ne s'en souviendra plus; & il en est ainsi de presque toutes les choses de ce monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A L'AUTEUR DU MERCURE. 1661.

*SIc vos, non vobis.* Dans le nombre immenſe de tragédies, comédies, opéra comiques, diſcours moraux & facéties au nombre d'environ cinq cent mille qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie ſous mon nom, intitulée *Zulime*; la ſcène eſt en Afrique; il eſt bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine: mais mon voyage d'Afrique ne me réuſſit point. Preſque perſonne dans le parterre ne connaiſſait la ville d'Arſénie, qui était le lieu de la ſcène; c'eſt pourtant une colonie Romaine nommée *Arſinaria*, & c'eſt encore par cette raiſon-là qu'on ne la connaiſſait pas.

Trémizène eſt un nom bien ſonore, c'eſt un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la piéce ne donna nulle envie de s'informer du giſſement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, & *qua deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.* Des corſaires ſe ſont enfin ſaiſis de la piéce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête ils ont ſupprimé deux ou trois cent vers de ma façon & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très bien fait, je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, & qu'il eſt auſſi mauvais que l'était le mien: les rieurs auront beau jeu, au-lieu d'avoir une piéce à ſiffler, ils en auront deux.

Il eſt vrai que les rieurs ſeront en petit nombre, car peu de gens pouraient lire les deux piéces; je ſuis de ce nombre; & de tous ceux qui priſent ces ba-

gatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siécle passé autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède*, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, & qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette *Zulime*.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé *G....*, s'avisa d'imprimer une *histoire générale*, qu'il assurait être de moi, & il me le soutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela, quand on vexe un pauvre auteur les dix-neuf vingtiémes du monde l'ignorent, le reste en rit, & moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot! Adieu, je vous embrasse.



# EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES.

*Du 20 Février 1762.*

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous, au moins, de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi, & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi & la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très important dans l'état, puisqu'il possède sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne, & la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cent mille livres tournois, & il a déja dépensé quatre cent mille francs à cette maison pour la gloire de Dieu. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très peu de chose; mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux, qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots, & des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui font auffi néceffaires dans un état que les chartreux, & qui font auffi riches qu'eux, fe propofent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eft fi affuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eft évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les Juifs de Bourdeaux fe font cottifés. Des moines qui valent bien des Juifs, feront jaloux, fans doute, de maintenir la fupériorité de la nouvelle loi fur l'ancienne.

Pour les frères jéfuites, on n'eftime pas qu'ils doivent fe faigner en cette occafion, attendu que la France va être inceffamment purgée des dits frères.

*P. S.* Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleftins a propofé aux abbés réguliers, prieurs, fous-prieurs, recteurs, fupérieurs qui fourniront les vaiffeaux, d'envoyer leurs novices fervir de mouffes, & leurs profès fervir de matelots. Le dit céleftin a démontré dans un beau difcours, combien il eft contraire à l'efprit de charité de ne fonger qu'à faire fon falut, quand on doit s'occuper de celui de l'état: ce difcours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la pofte.



# LETTRE

## AUX

## AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE.

VOus avez dit, Messieurs, en rendant compte de l'ouvrage de Mr. Hooke, que l'histoire romaine est encore à faire parmi nous, & rien n'est plus vrai. Il était pardonnable aux historiens Romains d'illustrer les premiers tems de la république par des fables qu'il n'est plus permis de transcrire que pour les réfuter. Tout ce qui est contre la vraisemblance doit au moins inspirer des doutes; mais l'impossible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus ayant rassemblé trois mille trois cent bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré suffiraient à peine pour deux métairies; comment trois mille trois cent hommes auraient-ils pu habiter ce bourg?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands? n'étaient-ils pas visiblement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indisciplinée?

Ne doit-on pas, quand on compile l'histoire ancienne, faire sentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puissante?

Il est avéré par l'aveu des écrivains Romains, que pendant près de quatre cent ans l'état Romain n'eut

pas plus de dix lieues en longueur, & autant en largeur. L'état de Gènes est beaucoup plus considérable aujourd'hui que la république Romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise après une espèce de siége, ou de blocus qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome; & le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toûjours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ses guerres, jusqu'à celle de Pyrrhus, ne mériteraient de place dans l'histoire, si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens jusqu'au tems de Pyrrhus, sont pour la plûpart si petits & si obscurs, qu'il falut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'avanture de la louve qui nourrit Romulus & Remus, & depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent? & comment soupçonne-t-on un médecin Grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe: on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux; ils nous répètent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses & par le luxe; comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avait de vice qu'à jouïr de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'u-

ſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos hiſtoriens modernes de ces tems reculés auraient dû diſcerner au moins les tems dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des Horaces & des Curiaces, l'avanture romaneſque de Lucrèce, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharſale & d'Actium. Il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiécle de Cicéron de ceux où les Romains ne ſavaient ni lire, ni écrire, & ne comptaient les années que par des clous fichés dans le capitole. En un mot, toutes les hiſtoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'était un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſut jamais régler le tems de ſes fêtes, qui ne ſut même pendant près de cinq cent ans ce que c'était qu'un cadran à ſoleil : un peuple dont le ſénat ſe piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même ſénat immola aux Dieux deux Grecs & deux Gauloiſes, pour expier la galanterie d'une de ſes veſtales ; un peuple toûjours expoſé aux bleſſures, & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiécles un ſeul médecin, qui était à la fois chirurgien & apoticaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la guerre pendant ſix cent années ; & comme il était toûjours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement ſous les armes.

L'auteur du petit volume *ſur la grandeur & ſur la décadence des Romains*, nous en apprend plus que les énormes livres des hiſtoriens modernes. Il eût ſeul été digne de faire cette hiſtoire, s'il eût pu réſiſter ſurtout à l'eſprit de ſyſtême, & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles hiſtoires romaines peu ſupportables, c'eſt que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne ſongent pas que Tite-Live écrivait pour ſa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'eſt bien mal connaître les hommes d'imaginer que des Français s'intéreſſeront aux marches & aux contre-marches d'un conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivry, & au paſſage du Rhin à la nage.

Toute hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les auteurs des hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répètent & ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées ; plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richeſſe des états, induiſent en erreur les ignorans, & font peine aux hommes inſtruits. On imprime de nos jours qu'Archimède lançait des traits à quelque diſtance que ce fût, qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, & la tranſportait ſur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtait ſix cent mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome &c.

Les hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention. La ſaine critique y eſt plus négligée : le merveilleux, l'incroyable y domine : il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes ; le ſiécle éclairé où nous vivons exige dans les auteurs une raiſon plus cultivée.



# AUX MÊMES.

*Décembre 1764.*

JE vois Messieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans persévéré dans l'entreprise utile de connaître à fond les forces du pays, & de commencer par un dénombrement exact. Il est dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, sans compter la Poméranie, deux millions trois cent quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande est deux fois aussi étendue que la France, qui passe pour contenir environ vingt millions de personnes; il est même constant par le relevé de tous les intendans du royaume en 1698, qu'on trouva à-peu-près ce nombre, & la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'est que la moitié d'un autre peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens?

A territoire égal il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; & le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France soit vingt fois meilleure.

Considérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède la mer Baltique, le golfe de Finlande, & le golfe de Bothnie, qui remplissent près de la moitié de ce qui constitue la Suède. Otons-en le Lapmarck & la Laponie, que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenses, & il se trouvera que le territoire habitable de la France sera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'est pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention, c'est que dans la Gothie, province la plus méridionale & la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cent quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix & demi au degré, est à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre & deux tiers environ est à un.

Il résulte du dénombrement de la France fait par les intendans du royaume en 1698, que la France a six cent trente-six personnes par lieue quarrée.

Or si la lieue quarrée de France, qui est à la lieue quarrée de Suède comme un est à quatre & deux tiers environ, a six cent trente-six habitans, & la lieue quarrée suédoise en a douze cent quarante-huit, il est clair que la lieue quarrée de Gothie qui devrait avoir quatre fois & deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double ; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons, ou d'habitans que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuse supériorité d'un pays sur un autre, peut-elle avec le tems être réduite à l'égalité ? Oui, si les habitans du climat disgracié peuvent trouver le secret de changer la nature de leur sol & de se rapprocher du tropique.

Le pays pourait-il être peuplé du double, du triple ? Oui, si l'on faisait deux fois, trois fois plus d'enfans : mais qui les nourrirait, si la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage ?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux, & trois fois plus de denrées qu'on n'en consomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, si la nature refuse de quoi exporter à l'étranger ?

La commission établie pour rendre compte aux états

aſſemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans ſon mémoire, ſur des preuves hiſtoriques, que le pays était, il y a trois cent ans, preſque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il eſt de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange aſſertion; ſe pourait-il que la Suède ſans commerce, ſans induſtrie, & plus mal cultivée qu'à préſent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le ſont, parce que la nature a toûjours été la même.

Céſar, dans ſes Commentaires, dit, que les Helvétiens déſertant leur pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cent ſoixante & huit mille perſonnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage. Et ſi elle rappellait tous ſes citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe hazarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux autant que la nature humaine & l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais ſi nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre? eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux? La plûpart des péres de famille craignent d'avoir trop d'enfans, & les gouvernemens déſirent l'accroiſſement des peuples. Mais ſi chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux ſujets, nul n'acquérera de ſupériorité.

Quand un pays a un ſuperflu d'habitans, ce ſuperflu eſt employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui ſont obligées d'y envoyer les citoyens néceſſaires à l'état! c'eſt dégarnir la maiſon

paternelle pour meubler une maison étrangère. Les Espagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indispensable aux autres nations.

L'Allemagne est une pépinière d'hommes, & n'a point de colonies, que doit-il en résulter ? Que les Allemands qui sont de trop chez eux peupleront les pays voisins. C'est ainsi que la Prusse & la Poméranie ont réparé la disette des hommes.

Très peu de pays sont dans le cas de l'Allemagne : l'Espagne & le Portugal, par exemple, ne seront jamais fort peuplés ; les femmes y sont peu fécondes, les hommes peu laborieux, & le tiers de la contrée est aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, & ne paraît pas épuisée. Il semble que la nature ait favorisé les noirs d'une fécondité qu'elle a refusée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre est la Chine, sans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriser la population dont nous parlons sans cesse. La nature fait tout sans se soucier de nos raisonnemens.



# A MONSIEUR PAULET,

## AU SUJET DE SON HISTOIRE DE LA PETITE VÉROLE.

*Ferney 22 Avril 1768.*

JE crois, monſieur, que *Don-Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine ; je ſuis né faible & malade, & je reſſemble aux gens qui ayant d'anciens procès de famille, paſſent leur vie à feuilleter les juriſconſultes ſans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ ſoixante & quatorze ans que je ſoutiens comme je peux mon procès contre la nature, j'ai gagné un grand incident, puiſque je ſuis encore en vie ; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toûjours vécu dans les ſouffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéreſſé que le vôtre. Je vous ſuis très obligé de m'avoir fait faire connaiſſance avec le *Rhaſès*. Nous étions de grands ignorans, & de miſérables barbares quand ces Arabes ſe décraſſaient. Nous nous ſommes formés bien tard en tout genre ; mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre, ſurtout, en eſt un bon témoignage. Il m'a beaucoup inſtruit ; mais j'ai encore quelques petits ſcrupules ſur la patrie de la petite vérole. J'avais toûjours penſé qu'elle était native de l'Arabie déſerte, & couſine germaine de la lèpre, qui appartenait de droit au peuple Juif, peuple le plus infecté qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte, je ne vois pas

pas comment les troupes de *Marc-Antoine*, d'*Auguste* & de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des domestiques Egyptiens *Verna canopi*. Ils n'en eurent jamais d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toûjours dans leur grande presqu'isle jusqu'au tems de *Mahomet*. Ce fut dans ce tems que la petite vérole commença à être connue. Voilà mes raisons ; mais je me défie d'elles, puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu, monsieur, que l'extirpation serait très préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir mettre une sonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes d'Europe portés à faire une ligue offensive & défensive contre ce fléau du genre-humain. Mais si vous obtenez quelques arrêts contre la petite vérole ; je vous prierai aussi, sans aucun intérêt, de présenter requête contre sa grosse sœur.

Je ne sais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au genre-humain, mais la grosse sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature d'empoisonner les sources de la génération, que je ne sais plus où j'en suis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature est très aimable & très respectable, sans doute ; mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que si tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient ensemble, ils pouraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux sœurs. Nous avons actuellement plus de douze cent mille hommes qui montent la garde en pleine paix ; si on les employait à extirper les deux virus qui désolent le genre-humain, ils seraient du moins bons à quelque chose. On pourait même leur donner encore à combattre le scorbut, les fiévres pourprées & les autres faveurs de ce genre, que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un Hôtel-Dieu où règne une contagion éternelle, où les malades, entassés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues sans issue, qui répandent en été une odeur cadavereuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivans dans vos églises, & les charniers des Innocens ou de St. Innocent sont encore un témoignage de barbarie, qui nous met fort au-dessous des Hottentots & des Nègres.

Nous serons longtems fous & insensibles au bien public. On fait de tems en tems quelques efforts & on s'en lasse le lendemain. La constance, le nombre d'hommes nécessaire, & l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi. *Sauve qui peut* est la devise de chaque particulier. Plus les hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime.

J'ai l'honneur d'être, &c.



# LETTRE

## DE MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT A L'AUTEUR,

### EN LUI ENVOYANT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

*A Aubenaz le 4 Février 1768.*

MONSIEUR,

UNe femme qui n'est pas madame *Desforges Maillard*, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les piéces renfermées sous cette enveloppe ; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque chose ; parce qu'il est aussi amusant d'assembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de symétriser des pensées que des pompons : vous ne vous appercevrez que trop, monsieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aisément sont rarement aisés.

Elle se rappelle vos préceptes sur ce sujet & ceux de *Boileau*, qui partage avec vous l'art de graver ses écrits dans la mémoire de ses lecteurs, & d'instruire l'esprit sans lui demander des efforts. Vos principes & les siens sont admirables ; mais ils ne s'accordent pas avec la légéreté d'une personne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipatie pour tout ce qui est pénible. Heureusement je rime sans prétention, & mes ouvrages restent dans mon porte-feuille. S'ils en sortent aujourd'hui, c'est parce qu'il y a longtems que je désirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que

je me ſuis imaginée que quelques piéces de vers ſerviraient de paſſeport à ma lettre, je n'ai point eu d'autres motifs, monſieur;

Il eſt des femmes beaux eſprits;
A Pindare autrefois dans les jeux olympiques,
Corinne, des ſuccès lyriques,
Très ſouvent diſputa le prix:
Pindare aſſurément ne valait pas Voltaire;
Corinne valait mieux que moi:
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi!
Mais je le ſuis aſſez pour déſirer de plaire
A l'écrivain dont le goût eſt ma loi.
Si tu daignais ſourire à mes ouvrages,
Quel ſort égalerait le mien!
Tu réunis tous les ſuffrages,
Et moi je n'aſpire qu'au tien.

Il ſerait bien glorieux pour moi, monſieur, de l'obtenir; n'allez pourtant pas croire que j'oſe me flatter de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les ſentimens d'eſtime & d'admiration avec leſquels j'ai l'honneur d'être.

## *REPONSE.*

VOus n'êtes point la Desforge Maillard;
De l'hélicon ce triſte hermaphrodite
Paſſa pour femme, & ce fut ſon ſeul art;

Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite ;
Vous n'êtes point, & je m'y connais bien,
Cette Corinne & jalouſe & bizarre
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux & charmans
Chanta l'amour, elle eſt votre modèle,
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens ;
Chantez, aimez ; Phaon ſera fidèle.

Voilà, madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai ſoixante & quatorze paſſés ; vous avez des beaux yeux, ſans doute, cela ne peut être autrement, & j'ai preſque perdu la vue : vous avez le feu brillant de la jeuneſſe, & le mien n'eſt plus que de la cendre froide : vous me reſſuſcitez ; mais ce n'eſt que pour un moment, & le fait eſt que je ſuis mort.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.



# *REPONSE*

## AU SR. FEZ, LIBRAIRE D'AVIGNON.

### *Du 17 Mai 1762, aux Délices.*

VOus me propoſez par votre lettre datée d'Avignon, du 30 Avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs ſur *les faits hiſtoriques & dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je ſuis obligé en conſcience

de vous avertir qu'en relisant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'auteur je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour douze mille livres. Il est donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs si j'acceptais votre marché.

De plus voyez ce que vous gagnerez au débit du dogmatique, c'est une chose qui intéresse particuliérement toutes les puissances qui sont en guerre, depuis la mer Baltique jusqu'à Gibraltar. Ainsi je ne suis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage est désiré universellement.*

Mr. le général de *Laudhon*, & toute l'armée impériale ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires que vous vendez, dites-vous, deux livres piéce, ci . . . . . . . L. 60000.

Le roi de Prusse qui aime passionnément le *Dogmatique*, & qui en est occupé plus que jamais, en fera débiter à-peu-près la même quantité, ci . . . . . 60000.

Vous devez aussi compter beaucoup sur Mgr. le prince *Ferdinand*; car j'ai toûjours remarqué quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques; ainsi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci . . . . . 40000.

A l'égard de l'armée Françaife, où l'on parle encore plus français que dans les armées Autrichiennes, & Prussiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires, qui à quarante sols piéce font . 200000.

L. 360000.

| | |
|---|---|
| De l'autre part. . . . | L. 360000. |
| Vous avez, sans doute, écrit à Mr. l'amiral. *Anson*, qui vous procurera en Angleterre & dans les colonies, le débit de cent mille de vos recueils, ci . . . | 200000. |
| Quant aux moines & aux théologiens que le dogmatique regarde plus particuliérement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de . . . . . | 600000. |
| Joignez à cette liste environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les séculiers, pose . . . . . . . . . | 200000. |
| somme totale. | L. 1360000. |

sur quoi il y aura peut-être quelques frais, mais le produit net sera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc assez admirer votre désintéressement, de me sacrifier de si grands intérêts pour la somme de trois mille livres une fois payée.

Ce qui pourait m'empêcher d'accepter votre proposition, ce serait la crainte de déplaire à Mr. l'Inquisiteur de la foi, ou pour la foi, qui a, sans doute, approuvé votre édition. Son approbation une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouissent; & je craindrais d'être excommunié si je supprimais une édition si utile, approuvée par un jacobin, & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre auteur anonyme, qui a consacré ses veilles à cet important ouvrage, j'admire sa modestie; je vous prie de lui faire mes tendres complimens, aussi-bien qu'à votre marchand d'encre.

*FRAGMENT D'UNE FÊTE, donnée à Court-Dimanche près de Fontainebleau, aux noces du Marquis de* Montconſeil, *& de Mlle. de* Curzai. *Le Curé étant yvre, on lui perſuada qu'il allait mourir : on lui fit cette exhortation, après quoi on lui chanta des couplets, & on danſa autour de lui ; c'était en 1724.*

CUré de Court-Dimanche, & prêtre d'Apollon
Que je vois ſur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans dans une paix profonde
Enterré, confeſſé, baptiſé votre monde,
Après tant d'oremus chantés ſi plaiſamment,
Après cent requiem entonnés ſi gaîment ;
Pour nous, je l'avoûrai, c'eſt une peine extrême
Qu'il nous faille aujourd'hui prier DIEU pour vous-même.
Mais tout paſſe & tout meurt, tel eſt l'arrêt du ſort,
L'inſtant où nous naiſſons eſt un pas vers la mort.
Le petit père André n'eſt plus qu'un peu de cendre,
Frère Frédon n'eſt plus, Diogène, Alexandre,
Céſar, le poëte Mai, La Fillon, Conſtantin,
Abraham, Brioché, tous ont même deſtin ;
Ce cocher ſi fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux eſprits, père du vaudeville,
Dont vous aviez été le très digne aumônier,
Près St. Euſtache encor, eſt pleuré du quartier ;
Vous les ſuivrez bientôt ; c'eſt donc ici, mon frère,

Qu'il faut que vous ſongiez à votre grande affaire :
Si vous aviez été toûjours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien ;
Mais qui peut, entre nous, garder ſon innocence,
Quel curé n'a beſoin d'un peu de pénitence ?
Combien en a-t-on vu juſqu'au pied des autels
Porter un cœur pêtri de penchans criminels ;
Et dans ce tribunal où par des loix ſévères,
Des fautes des mortels ils ſont dépoſitaires ;
Convoiter les beautés qui vers eux s'accuſaient,
Et commettre la choſe alors qu'ils l'écoutaient ?
Combien en a-t-on vu dans une ſacriſtie
Conduire une dévote à peine repentie,
Et ſur un banc trop dur travailler en ce lieu
A faire à ſon prochain des ſerviteurs de DIEU !
Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par ſon pouvoir aimable,
Que digne imitateur des ſaints des premiers tems,
Vous ayez pu domter la révolte des ſens.
Vous viviez en châtré, c'eſt un bonheur extrême ;
Mais ce n'eſt pas aſſez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce ſentiment, cette yvreſſe du cœur,
La charité, mon fils ! Le chrêtien vit pour elle,
Qui ne ſait point aimer n'a qu'un cœur infidèle ;
La charité fait tout ; vous poſſédez envain
Les mœurs de nos prélats, l'eſprit d'un capucin,
D'un cordelier nerveux la timide innocence,
La ſcience d'un carme avec ſa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité ;

Vous ne ferez chrétien que par la charité.
Commencez donc, curé, par un effort fuprême;
Pour mieux favoir aimer, haïffez-vous vous-même;
Faites-nous humblement un expofé fuccint
De cent petits péchés dont vous fûtes atteint,
Vos yeux, vos paffe-tems, vos plaifirs & vos peines,
Olivette, amoris, vos amours & vos haines,
Combien de muids de vin vous vuidiez dans un an,
Si Brunette avec vous a dormi bien fouvent.
Après que vous aurez aux yeux de l'affemblée
Etalé les péchés dont votre ame eft troublée;
Avant que de partir il faudra prudemment
Dicter vos volontés, & faire un teftament:
Bellébat perd en vous fes plaifirs & fa gloire;
Il lui faut un pafteur & des chanfons à boire;
Il ne peut s'en paffer: vous devez parmi nous
Choifir un fucceffeur qui foit digne de vous;
Il fera votre ouvrage & vous pouvez le faire
De votre efprit charmant unique légataire:
Tel Elie autrefois loin des profanes yeux,
Dans un char de lumière, emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
Confolait Elifé, qui lui fervait de page;
Et dans un teftament qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laiffa fon efprit.

# GALIMATIAS PINDARIQUE,

*sur un carrousel donné par l'Impératrice de Russie,* 1768.

SOrs du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire;
Et qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toûjours qu'on admire.
Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prens un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier;
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone,
Elle la possède & la donne;
Mars, Thémis, les jeux, les amours
Sont en foule autour de son trône.
Viens chanter cette Thalestris (*a*)

(*a*) Thalestris, reine des Amazones, sortit de ses états pour venir voir Alexandre le grand, auquel elle avoua de

Qu'irait courtiser Alexandre;
Sur tes pas je voudrais m'y rendre,
Si je n'étais en cheveux gris.
  Sans doute, en dirigeant ta course
Vers les sept étoiles de l'ourse,
Tu verras, dans ton vol divin,
Cette France si renommée
Brillante encor à son déclin;
Car ta muse est accoutumée
A se détourner en chemin;
Tu verras ce peuple volage
Dont les modes & le langage,
Régnent dans vingt climats divers;
Ainsi que ta brillante Grèce,
Par ses arts, par sa politesse,
Servit d'exemple à l'univers.
  Mais il est encor des barbares
Dans le sein même de Paris;
Des pédans jaloux & bizarres,
Insensibles aux bons écrits;
Des fripons aux regards austères,
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus;
Et si, dans ma patrie ingrate,
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus. (b)

bonne foi qu'elle désirait avoir des enfans de lui, se croyant digne de donner des héritiers à son empire. *Quinte-Curce.*

(b) Anitus fut le délateur, & l'accusateur calomnieux de Socrate.

Je m'apperçois que je t'imite.
Je veux, aux campagnes du Scythe,
Chanter les jeux, chanter les prix
Que la beauté donne au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
Chanter les vertus, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos sottises.

# LETTRE

# AU ROI STANISLAS.

*Aux Délices le 15 Août 1760.*

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ses états : elle a bâti de belles églises royales ; j'édifie des églises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes, & des particuliers, est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que V. M. rend au genre-humain : si jamais il se trouve quelque athée dans le monde ( ce que je ne crois pas ), votre livre confondra l'absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siécle ont heureusement prévenu les soins de V. M. Elle bénit DIEU, sans doute, de ce que depuis *Descartes* & *Newton* il ne se trouve plus d'athée. V. M. réfute très bien ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : Elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours, qui ne regarde le hazard comme un mot

vuide de fens. Plus la phyfique a fait de prógrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-puiffant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de refpect pour la Divinité que les philofophes de nos jours. La philofophie ne s'en tient pas à une adoration ftérile, elle influe fur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philofophes ; ils aiment l'état, & le monarque ; ils font foumis aux loix ; ils donnent l'exemple de l'attachement, & de l'obéiffance ; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédantefques & furieufes également ennemies de l'autorité royale, & du repos des fujets ; il n'eft aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de fon revenu au foutien du royaume : c'eft à vous, fire, à les féconder de votre autorité, & de votre éloquence ; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les philofophes font rois, & quand ils ont beaucoup de fujets philofophes encouragés de votre voix puiffante, la voix de ces citoyens qui n'enfeignent dans leurs écrits & dans leurs difcours que l'amour de DIEU, du monarque, & de l'état ; confondez ces hommes infenfés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accufer d'athéifme quiconque n'eft pas de leur avis fur des chofes indifférentes.

Le docteur *Lange* dit que les jéfuites font athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* jéfuite dit, que les *Pafcal*, les *Arnauld*, les *Nicole* font athées, parce qu'ils n'étaient pas moliniftes. Frère *Berthier* foupçonne d'athéifme l'auteur de l'*Hiftoire générale*, parce que l'auteur de cette hiftoire ne convient pas que des neftoriens conduits par des nuées bleues foient venus du pays de Jacin dans le 7me fiécle, faire bâtir des églifes neftoriennes à la Chine : Frère *Berthier* devrait favoir que des nuées bleues ne conduifent perfonne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités facrées.

Un gentilhomme Breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin, & de la rue Troussevache ; & le Breton a été obligé de faire assigner son accusateur au Châtelet.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général, tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un prince roi, tel que vous, sire, n'est ni jansséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste, il n'est d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire : il rend la raison respectable, & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les jésuites utiles en Lorraine, quand ils sont chassés du Portugal : il donne douze mille livres de rente, une belle maison, une bonne cave, à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il fasse du bien : il fait que la vertu & la religion consistent dans les bonnes mœurs, & non pas dans les disputes : il se fait bénir, & les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toûjours, sire, avec la plus tendre, & la plus respectueuse reconnaissance, des jours heureux que j'ai passés dans vos palais ; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société, comme vous faisiez la félicité de vos peuples ; & que si c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb*, & *Muley-Ismaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent cinq ans : si DIEU accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le bienfaisant ? Je suis avec un profond respect &c.

*FRAGMENT*



# FRAGMENT

## D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

*A Postdam 15 Avril 1752.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

„ JE réponds à toutes vos questions. La plûpart des „ anecdotes sur Mlle. *Lenclos* sont vraies, mais plu„ sieurs sont fausses. L'article de son testament dont „ vous me parlez n'est point un roman ; elle me laissa „ deux mille francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quel„ ques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. „ L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que vous „ avez vu ambassadeur à la Haye, m'avait mené chez „ elle, & je lui avais plu je ne sais comment. C'est „ ce même abbé de *Châteauneuf* qui avait fini son „ *histoire amoureuse ;* c'est lui à qui cette célèbre vieil„ le fit la plaisanterie de donner ses tristes faveurs, „ à l'âge de soixante & dix ans. Vous devez être per„ suadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne „ courent plus sous son nom, sont au rang des *Menson„ ges imprimés.* Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire „ des vers ; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas „ faire. C'est un métier trop dangereux, & la misé„ rable fumée de la réputation fait trop d'ennemis & „ empoisonne trop la vie. La carrière de *Ninon* qui ne „ fit point de vers, & qui eut & donna longtems beau„ coup de plaisir, est assurément préférable à la „ mienne.

„ On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie,

„ mais du moins on a observé la bienséance de ne
„ l'écrire que longtems après sa mort. Les biographes
„ qui ont écrit ma prétendue histoire, dont vous me
„ parlez, se sont un peu pressés & me font trop d'hon-
„ neur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce
„ que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit d'après
„ l'équitable & véridique abbé *des Fontaines*, que je
„ ressemblais à *Virgile* par ma naissance, & que je
„ pouvais dire apparemment comme lui,

„ *O fortunatos nimium sua si bona norint*
„ *Agricolas!*

„ Je pense sur cela comme *Virgile*, & tout me parait
„ fort égal. Mais le hazard a fait que je ne suis pas né
„ dans le pays des églogues & des bucoliques. Dans
„ une autre vie qu'on s'est avisé de faire encor de moi
„ comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs
„ du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi
„ au parlement. Mais qu'importe? On ajoute une belle
„ avanture d'un carrosse avec l'épouse de Mr. le duc
„ de *Richelieu* dans le tems qu'il était veuf. Tous les
„ autres contes sont dans ce goût, & j'aime autant les
„ amours du révérend père de *la Chaise* avec Mlle.
„ du *Tron*. On ne peut empêcher les barbouilleurs
„ de papier d'écrire des sottises, les libraires Hollan-
„ dais de les vendre, & les laquais de les lire.

„ L'article du *journal des savans* dont il est ques-
„ tion, n'est point dans le *journal de Paris*; il est
„ dans celui qu'on falsifie à Amsterdam, & se trouve
„ sous l'année 1750. *Le parlement a condamné*, dit
„ ce journal, *l'histoire de* Louis XI *de Mr.* du Clos,
„ *successeur de Mr. de* Voltaire *dans la place d'histo-*
„ *riographe de France*, *à cause de ce passage: La dé-*
„ *votion fut de tout tems l'asyle des reines sans pouvoir.*
„ Ce sont deux calomnies. Le parlement ne s'est point
„ avisé de condamner ce livre, & le parlement ne se
„ mêle point du tout d'examiner si une reine est dé-
„ vote ou non. On ajoute une troisiéme calomnie,

» c'eſt *que je ſuis exilé de France*, *& réfugié en Pruſſe*.
» Quand cela ſerait, il me ſemble que ce ne ſerait pas une de ces vérités inſtructives qui ſont du reſſort du *journal des ſavans*. Le fait eſt que le roi de Pruſſe, qui m'honore de ſes bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui, qu'il a fait demander au roi mon maître par ſon envoyé que je puſſe reſter à ſa cour en qualité de ſon chambellan, que j'y reſterai tant que je pourai lui être de quelque utilité dans ſon goût pour les belles-lettres, & que ma mauvaiſe ſanté & mon âge me permettront de profiter de ſes lumières & de ſes bontés; que le roi mon maître en me cédant à lui, m'a daigné accorder une penſion, & m'a conſervé la charge de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs & à ceux qui ſe mêlent d'être jaloux; mais la choſe eſt ainſi. Je n'y puis que faire; & j'ajoute qu'un homme de lettres ſerait bien indigne de l'être s'il était entêté de ces honneurs, & s'il n'était pas toûjours auſſi prêt à les quitter, que reconnaiſſant envers ceux qui l'en ont comblé. Je n'ai point ſacrifié ma liberté au roi de Pruſſe, & je la préférerai toûjours à tous les rois.

» Je vous envoye un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaiſes. C'eſt de toutes la plus paſſable; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes eſt d'y avoir inſéré quatre chapitres du *Siécle de Louis XIV*, qui eſt imprimé aujourd'hui ſéparément. C'eſt un double emploi; & il eſt bien vrai, ſurtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. C'eſt par cette raiſon que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites piéces fugitives que vous me demandez. Tous ces vers de ſociété ne ſont bons que pour les ſociétés ſeules & pour les ſeuls momens où ils ont été faits. Il eſt ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'eſt aviſé ce compilateur des lettres de la reine

„ *Christine*, de grossir son énorme recueil d'une lettre „ que j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède „ d'aujourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? „ comment a-t-il pu en estropier les vers au point où „ il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces „ vers que de la plûpart des lettres inutiles de la chan„ cellerie de la reine *Christine*. Il est vrai qu'en écri„ vant à la reine *Ulrique* avec cette liberté que ses „ bontés & la poësie permettent, je feignais que *Chris*„ *tine* m'avait apparu, & je disais :

„ A sa jupe courte & légère,
„ A son pourpoint, à son collet,
„ Au chapeau garni d'un plumet,
„ Au ruban ponceau qui pendait
„ Et par devant & par derrière,
„ A sa mine galante & fière
„ D'Amazone & d'avanturière,
„ A ce nez de consul Romain,
„ A ce front altier d'héroïne,
„ A ce grand œil tendre & hautain,
„ Moins beau que le vôtre & moins fin,
„ Soudain je reconnus Christine,
„ Christine des arts le maintien,
„ Christine qui céda pour rien
„ Et son royaume & votre église,
„ Qui connut tout & ne crut rien,
„ Que le saint père canonise,
„ Que damne le luthérien,
„ Et que la gloire immortalise.

„ Voilà, monsieur, le morceau de cette lettre, que „ le compilateur a falsifié. Ne vous fiez point à ces

„ mains lourdes qui fannent les fleurs qu'elles tou-
„ chent : mais comptez que la plûpart de toutes ces
„ petites piéces sont des fleurs éphémères qui ne du-
„ rent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie &
„ nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de
„ ces bagatelles passagères dans toutes les misérables
„ éditions qu'on a données de moi, & auxquelles
„ DIEU merci je n'ai aucune part. Soyez persuadé que
„ de méme qu'on ne doit pas écrire tout ce que les
„ rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de di-
„ gne de la postérité ; de même on ne doit imprimer
„ d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu.
„ Avec cette règle honnête il y aurait moins de livres
„ & plus de goût dans le public. J'espère que la nou-
„ velle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure
„ que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une
„ consolation, dans le regret que j'ai d'avoir trop
„ écrit.

„ J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui
„ échappent à l'esprit dans la jeunesse, & que la raison
„ condamne dans un âge avancé. Je voudrais même
„ pouvoir supprimer les vers contre *Rousseau*, qui se
„ trouvent dans l'épitre *sur la calomnie*, parce que je
„ n'aime à faire des vers contre personne, que *Rous-
„ seau* a été malheureux, & qu'en bien des choses il
„ a fait honneur à la littérature françaife. Mais il me
„ réduisit malgré moi à la nécessité de répondre à ses
„ outrages par des vérités dures. Il attaqua presque
„ tous les gens de lettres de son tems qui avaient de
„ la réputation ; ses satyres n'étaient pas, comme cel-
„ les de *Boileau*, des critiques de mauvais ouvrages,
„ mais des injures personnelles & atroces. Les termes
„ de *bélitre*, de *marousle*, de *louve*, de *chien*, des-
„ honorent ses épitres, dans lesquelles il ne parle que
„ de ses querelles. Ces basses grossiéretés révoltent
„ tout lecteur honnête-homme, & font voir que la ja-
„ lousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre & le
„ plus noir. Voici les deux volumes intitulés *le por-*

„ *te-feuille.* Ce n'eſt qu'un recueil de mauvaiſes piéces dont la plûpart ne ſont point de *Rouſſeau.* Il n'y a que la rage de gagner quelques florins qui ait pû faire publier cette rapſodie. La comédie de l'*Hypocondre* eſt de lui ; & c'eſt apparemment pour décrier *Rouſſeau* qu'on a imprimé cette ſottiſe. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les comédiens n'ayant oſé s'en charger, il n'oſa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

„ Vous ſerez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre ſur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de cet académicien diſtingué, l'accuſant des manœuvres les plus lâches, & lui reprochant juſqu'à la petite fortune que ſon mérite lui avait acquiſe. Cela indigne à la fois & contre l'auteur & contre l'éditeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rouſſeau* devaient pour ſon honneur les ſupprimer à jamais. Elles ſont dépourvues d'eſprit & très ſouvent de vérité. Elles ſe contrediſent : il dit le pour & le contre : il loue & il déchire les mêmes perſonnes : il parle de DIEU à des gens qui lui donnent de l'argent, & il envoye des ſatyres à *Broſſette* qui ne lui donne rien.

„ La véritable cauſe de ſa dernière diſgrace chez le prince *Eugène*, puiſque vous la voulez ſavoir, vient d'une ode intitulée *la Palidonie*, qui n'eſt pas aſſurément ſon meilleur ouvrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France miniſtre d'état, (*a*) qui avait été autrefois ſon protecteur. Ce miniſtre mariait alors une de ſes filles au fils du maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'inſulte que faiſait *Rouſſeau* au beau-père de ſon fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, toute mépriſable qu'elle était. Il

(*a*) Le maréchal de *Noailles*.

„ en écrivit au prince *Eugène*, & ce prince retrancha „ à *Rousseau* la pension qu'il avait la générosité de „ lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être „ mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le com- „ te de *Bonneval* en Turquie. Madame la maréchale „ de *Villars*, dont je serais forcé d'attester le témoi- „ gnage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai „ pas d'arrêter les plaintes de Mr. le maréchal, & „ si elle-même ne m'imposa pas silence en me disant „ que *Rousseau* ne méritait point de grace. Voilà des „ faits, monsieur, & des faits autentiques. Cependant „ *Rousseau* crut toûjours que j'avais engagé Mr. le „ maréchal de *Villars* à écrire contre lui au prince „ *Eugène*.

„ Si je ne fus pas la cause de sa disgrace auprès de „ ce prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi „ qu'il fut chassé de la maison de monsieur le duc d'*A-* „ *remberg*. Il prétendit dans sa mauvaise humeur que „ je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet „ l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni „ de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer „ dans un journal de *du Sauzet* cette imposture. Je „ me sentis obligé pour toute explication d'envoyer „ le journal à Mr. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Rous-* „ *seau* sur ce seul exposé. Voilà, pour le dire en pas- „ sant, ce qu'a produit la détestable & honteuse licence „ qu'on a prise trop longtems en Hollande d'insérer „ des libelles dans des journaux, & de deshonorer „ par ces turpitudes un travail littéraire imaginé en „ France pour avancer les progrès de l'esprit humain. „ Ce fut ce libelle qui rendit les dernières années de „ *Rousseau* bien malheureuses. La presse, il le faut „ avouer, est devenue un des fléaux de la société, & „ un brigandage intolérable.

„ Au reste, monsieur, je vous l'avoûrai hardiment, „ quoique je ne me fusse jamais ouvert à Mr. le duc „ d'*Aremberg* sur ce que je pensais des couplets in-

„ fames, & de la ſubornation de témoins, qui atti-
„ rèrent à *Rouſſeau* l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant j'ai toûjours cru qu'il était coupable. „ Il ſavait que je penſais ainſi; & c'était une des grandes ſources de ſa haine; mais je ne pouvais avoir „ une autre opinion. J'étais inſtruit plus que perſonne; la mère du petit malheureux qui fut ſéduit pour „ dépoſer contre *Saurin* ſervait chez mon père; c'eſt „ ce que vous trouverez dans le *factum* fait en forme „ judiciaire par l'avocat *du Cornet* en faveur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, & même plusieurs „ années après le procès criminel. Elle me dit toûjours „ *que* DIEU *avait puni ſon fils, pour avoir fait un* „ *faux ſerment & pour avoir accuſé un homme innocent*; & il faut remarquer que ce garçon ne fut condamné qu'au banniſſement, en faveur de ſon âge & „ de la faibleſſe de ſon eſprit. Je n'entre point dans le „ détail des autres preuves; vous devez préſumer qu'il „ eſt bien difficile que deux tribunaux ayent unanimement condamné un homme dont le crime n'eût „ pas paru avéré. Si vous voulez après cette réflexion „ ſonger quelle bile noire dominait *Rouſſeau*, ſi vous „ voulez vous ſouvenir qu'il avait fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre *Pécour* & „ d'autres, des couplets entiérement ſemblables à „ ceux pour leſquels il fut condamné; ſi vous obſervez que tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abominables, étaient ſes ennemis & les amis de „ *Saurin*; votre conviction ſera auſſi entière que celle „ des juges. Enfin quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rouſſeau*, il eſt clair qu'après tout ce „ que je viens de vous dire il n'y a pas à balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le conduiſirent „ l'envie & la haine dont il était dévoré. Songez-y „ bien, monſieur; la jalouſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre jugement, c'eſt

„ la dévotion dont *Rouſſeau* voulut couvrir ſur la fin
„ de ſa vie de ſi grands égaremens & de ſi grands mal-
„ heurs. Mais lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris
„ dans ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollicitait ſa gra-
„ ce, il ne put s'empêcher de faire des vers ſatyriques,
„ bien moins bons à la vérité que ſes premiers ouvra-
„ ges, mais non moins diſtillans l'amertume & l'injure.
„ Que voulez-vous que je vous diſe ? La *Brinvilliers*
„ était dévote, & allait à confeſſe après avoir empoi-
„ ſonné ſon père; & elle empoiſonnait ſon frère après
„ la confeſſion. Tout cela eſt horrible. Mais après
„ les excès où j'ai vu l'envie s'emporter, après les im-
„ poſtures atroces que je l'ai vu répandre, après les
„ manœuvres que je lui ai vu faire, je ne ſuis plus ſur-
„ pris de rien à mon âge. Adieu, monſieur. Vous trou-
„ verez dans ce paquet des lettres de Mr. de *la Ri-
„ vière*. Je l'ai connu autrefois : il avait un eſprit aima-
„ ble; mais il n'a bien écrit que contre ſon beau-père.
„ C'eſt encor là une affaire bien odieuſe du côté de
„ *Buſſi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux
„ que les ſept tomes de *Buſſi*; mais il ne falait pas im-
„ primer ſes lettres &c.



# LETTRE A MONSIEUR THOMAS.

*Septembre 1765.*

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtems, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique ; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix des textes faits pour le ſéminaire de St. Sulpice ; aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un ecrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes* ; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même tems le vôtre. Ah, monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé ! Quel morceau que l'*hiſtoire de la perſécution* du nommé *Voët* contre *Deſcartes !* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand-homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit conſeiller de province qui mépriſait le philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre ; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de *Deſcartes* de ſes chimères, & vous avez habilement montré combien

l'auteur même des *tourbillons* était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands-hommes ; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siécle est monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Descartes* un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût-à-DIEU que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poësie, & la philosophie m'ont donné ! J'ai dans ma mazure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie ; c'est Mr. *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde & même des spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire : vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces tems que nos petits maîtres regardent comme des fables ; où les talens & la philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V......



# LETTRE

## A Mr. L'ABBÉ D'OLIVET,

### CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

*Au château de Ferney, ce 20 Août 1761.*

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier, le conseil de ne commenter que les piéces de *Corneille* qui sont restées au théatre. Vous voulez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais consenti, moins par paresse, que par le désir de satisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne pense; & ayant déja commenté toutes les piéces de *Corneille* qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses, qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entiérement oubliés, & dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gayeté, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*; & ils croyent qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'*urbanité* à la politesse,

& qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit, *Frontis ad urbanæ descendi præmia*, & jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satyre que nous avons sous le nom de *Pétrone*, & que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a *des parties*. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une sorte d'esprit, une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague ; & quand on vous dit, cet homme a *de l'esprit*, vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de *Corneille*, & que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse ! On assignait, on *apointait* un tems, un rendez-vous ; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas son *prometteur*, était *désapointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclos* ; ce mot très expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoisses* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité ; & nous sommes réduits au mot bas & impertinent de

*cu-de-sac*, qui revient si souvent, & qui deshonore la langue françaife.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais surtout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avions prises des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eft pas d'ailleurs que notre langue ne soit abondante & énergique ; mais elle pourait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses, c'eft cette multitude de livres frivoles, dans lesquels on ne trouve que le stile de la converfation, & un vain ramas de phrases usées & d'expressions impropres. C'eft cette malheureuse abondance qui nous appauvrit.

Je passe à un article plus important, qui me détermine à commenter jusqu'à *Pertharite*. C'eft que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* eft dans *Pertharite ?* Qui croirait que *Racine* en ait pris les sentimens, les vers même ? Rien n'eft pourtant plus vrai ; rien n'eft plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau, si elle ne l'épouse.

Son sort eft en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

*Pyrrhus* dit précisément dans la même situation,

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner,

*Grimoald* dans *Corneille* veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

*Pyrrhus* dit dans *Racine* :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

*Rodelinde* dit à *Grimoald :*

Comte, penses-y bien, & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne croi que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publîrait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé,
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

*Andromaque* dit à *Pyrrhus :*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe ?
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la miſère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère ;
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans lui faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile,
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achile.

L'imitation eſt viſible ; la reſſemblance eſt entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fonds des ſcènes d'*Oreſte* & d'*Hermione* eſt pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige*, perſonnages inconnus de cette malheureuſe piéce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber *Pertharite ;* & c'eſt à quoi *Boileau* fait alluſion quand il dit,

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il eſt, ne laiſſe pas de jouer avec ſon *Edvige* abſolument le même rôle qu'*Oreſte* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrbus*: elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut qu'*Oreſte* la venge de *Pyrrbus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALDE.

Le pourez-vous, madame, & ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toûjours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez! Avouez-le, madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hazard, ſans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a miſes en œuvre; il a tiré de l'or en cette occaſion *de ſtercore Ennii*.

*Corneille* ne conſultait perſonne, & *Racine* conſultait *Boileau*; ainſi l'un tomba toûjours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que *Racine* amollit & avilit même le théatre par ces déclarations d'amour, qui

qui ne font que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs piéces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est que *Corneille* ne l'a jamais bien traitée. L'amour chez lui ne fait verser des larmes que dans les scènes du Cid, traduites de *Guillain de Castro*. *Corneille* a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'Œdipe.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de Mr. *Dacier*, à qui je montrai le quatriéme acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714 à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil; je lus l'esquisse de la piéce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* & d'*Œdipe* en faveur des sentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce tems-là. On représenta, quelque tems après, *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théatre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle & en églogue. Mais comme *Athalie* était soutenue par le patétique de la religion, on s'imagina qu'il falait toûjours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, *Mérope*, & en dernier lieu *Oreste*, ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'*Electre* pense comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par

la malheureuſe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au ſujet : on en ſentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame* ; *mes feux*, & *mes vœux* ; *mon cœur*, & *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille*, qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes piéces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons, & ſurtout donnez-lui l'exemple.

# RÉPONSE AU MÊME,

## SUR LA NOUVELLE ÉDITION DE LA PROSODIE.

*A Ferney 5 Janvier 1767.*

CHer doyen de l'académie,
Vous vites de plus heureux tems;
Des neuf sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens:
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous sur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon sens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand siécle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec à l'égard?* Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au-lieu d'ingrat envers moi? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au-lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bossuet a *persiflé* Pascal? & si l'un & l'autre ont *mistifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron écrivait au parfait*, que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureuse? On va

jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand *Bossuet*, *Fénélon*, *Pélisson*, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagemens, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point, J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

*Errement* a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple employe au-lieu d'*arrhes* : *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De-là *erremens*; & aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le stile barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que sa majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le stile se corrompt bien davantage : on prodigue les images, & les tours de la poësie, en physique; on parle d'anatomie en stile ampoulé; on se pique d'employer des expressions, qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigram-

mes. La gravité d'une étude si importante, devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

*Boileau*, il est vrai, a dit après *Horace*:

Heureux, qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les stiles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de *Thalie* sur le visage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toûjours conformer son stile à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, & du grand ministre *Colbert*; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de *Sulli*: il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des saucissons & des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toûjours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite *Castel*, par exemple, dans sa *mathématique universelle*, veut prouver que, si le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre systême solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est

que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs heritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain. Mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siécle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente des *Pélissons*, des *Fénélons*, des *Bossuets*, des *Massillons*. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST, que si *Socrate* mourut en sage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu:* comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort, comme si on savait comment ils meurent, comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un stile violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre *Rameau* l'honneur de notre siécle, qu'elle *ressemble à la course d'une oye grasse, & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense; *rem verba sequuntur;* & à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la deshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *traité de la prosodie*, c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, madame *Dennis* & moi, à Mr. de *Baufrant* ſon neveu, que *Quinault* ſavait aſſez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, & qu'il poſſédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux & ſublimes de la première ſcène de *Proſerpine*.

Les ſuperbes géans armés contre les Dieux,
Ne nous cauſent plus d'épouvante,
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du *Taſſe*, il n'aurait pas fait ſon admirable opéra d'*Armide*. Une mauvaiſe traduction ne l'aurait pas inſpiré.

Tout ce qui n'eſt pas dans cette piéce air détaché compoſé ſur les canevas du muſicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne ſont pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

On commence à savoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli*. Un jeune homme d'un rare mérite, déja célèbre par les prix qu'il a remportés à notre académie, & par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de *Quinault* & de *Lulli* ;

Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languissans la triste psalmodie
Que réchauffa Quinault du feu de son génie.

Je ne suis pas entiérement de son avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très bon, mais les scènes de *Quinault* encor meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non, d'être accompagnée d'un* e *muet*, & vous citez les vers du philosophe de Sans-souci.

La nuit compagne du repos,
De son crêp couvrant la lumière,
Avait jetté sur ma paupière
Les plus létargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarrassent quelquefois les étrangers ; le philosophe de Sans-souci était très jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les piéces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-souçi sait parfaitement notre langue. Un de nos plus

illuftres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de fes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo fcribit quo pugnat :* & je vous dirai en paffant que l'honneur d'être encore dans fes bonnes graçes, & le plaifir de lire les penfées les plus profondes exprimées d'un ftile énergique, font une des confolations de ma vieilleffe. Je fuis étonné qu'un fouverain chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & fans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

Mr. l'abbé de *Dangeau* en qualité de purifte, en favait fans doute plus que lui fur la grammaire françaife. Je ne puis toutefois convenir avec ce refpectable académicien, qu'un muficien en chantant *la nuit eft loin encore* prononce pour avoir plus de graces, la nuit eft *loing* encore. Le philofophe de Sans-fouci, qui eft auffi grand muficien qu'écrivain fupérieur, fera je crois de mon opinion.

Je fuis fort aife qu'autrefois *St. Gelais* ait juftifié le *crêp* par fon *Bucephal*. Puifqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un prince royal de Pruffe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe ?* Mais je fuis un peu fâché que *Melin* de *St. Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit,

Sans que tu fois un Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eft trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineffe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeffe que vous rendez de juftice au fingulier génie du philofophe de Sans-fouci. J'ai dit, il eft vrai, dans le *Siécle de Louis XIV*, à l'article des muficiens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet très défagréable dans la mufique lorfqu'el-

les finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

*Arcabone* est forcée de dire :

Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

*Médor* est obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer sans *espérance-eu*.

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, sont presque toûjours la *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinances. Voilà pourquoi *Quinault* a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines : & c'est ce que recommandait le grand musicien *Rameau* à tous les poëtes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il est inutile*, & *peut-être ridicule*, *de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*, *ailleurs que dans la bouche de nos villageois*. Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant ; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, & ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encor à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e* muets excepté la

nôtre. Les Italiens & les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens & les Anglais se sont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne sais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siécles barbares. Mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaison des Grecs & de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout composé de bréves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de *la Motte*; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toûjours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encor une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez

de vouloir changer l'ortographe? J'avoue qu'étant très dévot à *St. François*, j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais:* il m'a toûjours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce stile négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait*, ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

# EXTRAIT

## D'UN OUVRAGE NOUVEAU, DES DICTIONNAIRES DE CALOMNIES.

### ARTICLE 15.

UN nouveau poiſon fut inventé depuis quelques années dans la baſſe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique : on n'avait point encor entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorſque monſieur *Lavocat*, bibliothécaire de la Sorbonne, l'un des plus ſages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus ſavans, eut donné ſon dictionnaire hiſtorique vers l'an 1740. Un janſéniſte (car pour le malheur de la France il y avait encor des janſéniſtes & des moliniſtes) fit imprimer contre monſieur l'abbé *Lavocat* un libelle diffamatoire en ſix volumes, ſous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il eſt venu à bout de finir ce rare ouvrage ſous les yeux & avec le ſecours de l'auteur clandeſtin de la gazette eccléſiaſtique, *dont la plume*, dit-il, *eſt une flèche ſemblable a la flèche de* Jonathas *fils de* Saül, *laquelle n'eſt jamais retournée en arrière*, *&* *eſt toûjours teinte du ſang des morts & de la graiſſe des plus vigoureux*. L'abbé *Lavocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de *Jonathas* teinte de graiſſe, & la plume d'un prêtre Normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il perſiſta à ſe rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulſionnaires. Le libelle du janſéniſte attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : ſa flèche fut lancée contre les *Fontenelle*, les *La Motte*, les *Saurin*, & qui n'en ſentirent rien.

Nous avions mis au-devant du *Siècle de Louis XIV* une liste assez détaillée de tous les artistes qui firent honneur à la France dans ces tems illustres. Deux ou trois personnes se sont associées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artistes de trois siècles ; mais ces auteurs s'y sont pris différemment : ils ont insulté par ordre alphabétique à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons si leur flèche est retournée ou non en arrière, & si elle a été teinte de la graisse des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé *Sabatier*, natif d'un village auprès de Castres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ses traits sur tous ceux qui sont aujourd'hui honneur à la littérature par leur érudition & par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu monsieur *Helvétius*. Il le qualifie lui & ses amis de maniaques. *Nous pouvons assurer*, dit-il, *par de justes observations que ses illusions philosophiques étaient une espèce de manie involontaire*..... *Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance & des excès de* maniaques, *qui se glorifiaient de l'avoir pour confrère.*

L'abbé *Sabatier* a raison de dire qu'il était à portée de faire de justes observations sur monsieur *Helvétius*, puisqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère, & que réchauffé dans sa maison ( comme *Tartuffe* chez *Orgon* ) il n'avait vécu que de ses libéralités. La première chose qu'il fait après la mort d'*Helvétius* est de déchirer le cadavre de son bienfaicteur.

Nous n'étions pas de l'avis de monsieur *Helvétius* sur plusieurs questions de métaphysique & de morale ; & nous nous en sommes assez expliqués, sans blesser l'estime & l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le masque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous

ſes amis, & tous ceux mêmes qui l'ont aſſiſté, nous penſons qu'il ne s'eſt rien fait de plus lâche dans les trois ſiécles dont cet homme parle, & qu'il connait ſi peu.

Lui!... un abbé *Sabatier!*... oſer feindre de défendre la religion! oſer traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux! S'il ſavait que nous avons en notre poſſeſſion ſon abrégé du ſpinoſiſme, intitulé *Analyſe de Spinoſa*, à Amſterdam: ouvrage rempli de ſarcaſmes & d'ironies, écrit tout entier de ſa main, finiſſant par ces mots: *point de religion & j'en ſerai plus honnête homme. La loi ne fait que des eſclaves, elle n'arrête que la main;* enfin ſigne, *adieu baptiſabit.*

S'il ſavait que nous poſſédons auſſi écrits de ſa main les vers infames qu'il fit dans ſa priſon à Strasbourg, & d'autres vers auſſi libertins que mauvais, que dirait-il? Rentrerait-il en lui-même? Non, il irait demander un bénéfice; & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes des lâches eſt celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours perſuadés que l'athéiſme ne peut faire aucun bien, & qu'il peut faire de très grands maux. Nous fîmes ſentir la diſtance infinie entre les ſages qui ont écrit contre la ſuperſtition, & les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les ſyſtêmes d'athéiſme ni philoſophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philoſophie: car en effet eſt-ce raiſonner que de reconnaître du génie dans une ſphère d'*Archimède*, de *Poſſidonius*, dans un de ces *oréris* qu'on vend en Angleterre, & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers; d'admirer la copie & de s'obſtiner à ne point voir d'intelligence dans l'original? Cela n'eſt-il pas encor plus fou que ſi on diſait: les eſtampes de *Raphaël* ſont faites par un ouvrier intelligent; mais le tableau s'eſt fait tout ſeul?

L'athéiſme n'eſt pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes ; car ſi vous ne reconnaiſſez point de DIEU, quel frein aurez-vous pour les crimes ſecrets ?

*duræ ſaltem virtutis amator,*
*Quære quid eſt virtus, & poſce exemplar honeſti.*

Nous ne diſons pas qu'en adorant un Etre ſuprême, juſte & bon, nous devions admettre la barque à *Caron*, *Cerbère*, les Euménides, ou l'ange de la mort *Samael*, qui vient demander à DIEU l'ame de *Moïſe*, & qui ſe bat avec *Michael* à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ait pu ramener *Alceſte* des enfers, ou que le portugais *Xavier* ait reſſuſcité neuf morts.

De même qu'il faut diſtinguer ſoigneuſement la fable de l'hiſtoire, il faut auſſi diſcerner entre la raiſon & la chimère.

Il eſt très certain que la croyance d'un DIEU juſte ne peut être qu'utile. Quel eſt l'homme qui, ayant ſeulement une peuplade de ſix cent perſonnes à gouverner, voudrait qu'elle fût compoſée d'athées ?

Quel eſt l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epictète* qu'à un abbé *Sabatier* ? Nous ſavons, & nous l'avons ſouvent avoué qu'il eſt des athées par principes, dont l'eſprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu ſouvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinoſa fut doux, juſte, aimable ;
Le dieu, que ſon eſprit coupable

Avait

Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant se sont fait celui de l'honneur; qui raisonnent mal & qui se gouvernent bien; Messieurs, gardez-vous de l'abbé *Sabatier* qui se conduit comme il raisonne. Aussi ne le voyent-ils point; il est également en horreur aux dévots & aux philosophes.

Quand le *Systême de la nature* fit tant de bruit, nous ne dissimulames point notre opinion sur ce livre; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente, mais fatigante, contraire à la saine raison, & pernicieuse à la société. *Spinosa* du moins avait embrassé l'opinion des stoïciens, qui reconnaissaient une intelligence suprême; mais dans le *Systême de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'absurdité, on pourait se taire. Mais cette idée est pernicieuse; parce qu'il peut se trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à DIEU, seront leurs dieux à eux-mêmes, & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* seront encor plus à craindre. Un brave déiste, un sectateur du grand Lama un peu courageux, peut avoir la consolation de tuer un athée sanguinaire qui lui demande la bourse le pistolet à la main; mais comment se défendre d'un athée hypocrite & calomniateur qui passe sa journée dans l'antichambre d'un évêque? &c.



# LETTRE

## A Mr. ROSSET, MAITRE DES COMPTES, AUTEUR D'UN POÉME SUR L'AGRICULTURE, DÉDIÉ AU ROI.

VOus pardonnerez ſans doute à mon grand âge & à mes maladies continuelles, ſi je ne vous ai pas remercié plutôt du beau préſent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre Poëme ſur l'Agriculture. J'y ai trouvé l'utile & l'agréable, la variété néceſſaire, & la difficulté preſque toûjours heureuſement ſurmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enſeignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, & certainement je ne l'enſeignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. *Tull*, Anglais, de ſemer par planches. Pluſieurs de nos Français ( que vous appellez toûjours *François*, & que par conſéquent vous n'avez jamais oſé mettre au bout d'un vers ) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous aſſurer qu'elle eſt déteſtable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été longtems loué dans les Journaux, & qui était cultivateur par livres, ſe ruinait à ſemer par planches, & était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que ſon nom brillait dans le *Mercure*.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu ſeulement produire un peu d'herbe groſſière. Mais je ne conſeillerai à perſonne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux ſeuls ſont

affez riches pour fuffire à ces frais immenfes, & pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illuftre & refpectable M. de *Saint-Lambert*, que vous avouez être diftingué par fes talens, a dit très juftement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent; que les* Géorgiques de Virgile *ne peuvent être d'aucun ufage aux payfans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers fur leur métier, eft un ouvrage inutile; mais qu'il fera utile à jamais d'infpirer à ceux que les loix élèvent au-deffus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens eftimables.*

Rien n'eft plus vrai, Monfieur: foyez fûr que, fi je lifais aux payfans de mes villages les *Œuvres & les jours d'Héfiode*, les *Géorgiques de Virgile* & les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en confcience obligé de leur faire reftitution, fi je les invitais à cultiver la terre en Suiffe, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de *Virgile* feront toûjours les délices des gens de lettres; non pas à caufe de fes préceptes, qui font pour la plûpart les vaines répétitions des préjugés les plus groffiers; non pas à caufe des impertinentes louanges & de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir *Octave;* mais à caufe de fes admirables épifodes, de fa belle defcription de l'Italie, de ce morceau fi charmant de poëfie & de philofophie, qui commence par ces vers: . . . . . . .

*O fortunatos nimiùm, &c.*

à caufe de fa terrible & touchante defcription de la pefte; enfin à caufe de l'épifode d'*Orphée.*

Voilà pourquoi M. de *Saint-Lambert* donne aux *Géorgiques* l'épithète de *Charmantes*, que vous femblez condamner.

J'aurais mauvaiſe grace, Monſieur, de me plaindre que vous ayez été plus ſévère envers moi, qu'envers M. de *Saint-Lambert*. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon diſcours à l'Académie, qu'on ne pouvait faire des *Géorgiques* en français. J'ai dit qu'on ne l'a fait pas, & je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me ſuis plaint de la timidité des auteurs, & non pas de leur impuiſſance. J'ai dit en propres mots qu'on avait reſſerré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation ; & il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurſeur.

Il ſemble que vous en vouliez auſſi à la poëſie dramatique, quand vous dites *que la proſe a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poëſie de notre théatre*, & que *quand* Corneille *mit au jour ſes chefs-d'œuvre*, Balzac & Péliſſon *avaient écrit*, *&* Paſcal *écrivait.*

Premiérement, on ne peut compter *Balzac*, cet écrivain de phraſes ampoulées, qui changea le naturel du ſtile épiſtolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de *Péliſſon*, il n'avait rien fait avant le *Cid* & *Cinna.*

Les *Lettres provinciales* de *Paſcal* ne parurent qu'en 1654 ; & la tragédie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainſi, il eſt évident, Monſieur, que c'eſt *Corneille* qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'eſt pas à vous de rabaiſſer la poëſie. J'aimerais autant que M. d'*Alembert* & M. le marquis de *Condorcet* rabaiſſaſſent les mathématiques. Que chacun jouiſſe de ſa gloire. Celle de M. de *Saint-Lambert* eſt d'avoir enſeigné aux poſſeſſeurs des terres à être humains envers leurs vaſſaux ; aux miniſtres, à adoucir le fardeau des impôts, autant

que l'intérêt de l'état peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très agréables. Il a écrit avec sensibilité & avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux ornemens ; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, & vous les avez vaincues. M. de *Saint-Lambert* a chanté pour sa maîtresse, & vous avez écrit pour le roi. *La Fontaine* a dit :

*On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;*
*Les dieux, sa maîtresse & son roi.*
Esope *le disait ; j'y souscris quant à moi.*

*Esope* n'a jamais rien dit de cela ; mais n'importe.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, &c.

# LETTRE

## AU RÉDACTEUR D'UN NOUVEAU JOURNAL INTITULÉ, *LE SECRÉTAIRE DU PARNASSE.*

*A Ferney 7e. Décembre 1770.*

MONSIEUR,

J'Ai reçu votre *Secrétaire du Parnaſſe.* S'il y a beaucoup de piéces de vers telles que la vôtre dans ce recueil, il y a bien de l'apparence qu'il réuſſira longtems. Mais je vois que vôtre ſecrétaire n'eſt pas le mien. Il m'impute une épitre à Mlle. Ch.... actrice de la comédie de Marſeille. Je n'ai jamais connu Mlle. Ch...., & je n'ai jamais eu le bonheur de courtiſer aucune Marſeilloiſe. Le *Journal Encyclopédique* m'avait déja attribué ces vers dans leſquels je promets à Mlle. Ch....

Que malgré les Tyſiphônes
L'amour unira nos perſonnes.

Je ne ſais pas quelles ſont ces Tyſiphônes, mais je vous jure que jamais la perſonne de Mlle. Ch.... n'a été unie à la mienne, ni ne ſera.

Soyez bien ſûr encor que je n'ai jamais fait rimer *Tyſiphônes* qui eſt long à *perſonnes* qui eſt bref. Autrefois quand je faiſais des vers je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand ſoin de l'oreille.

Soyez très perſuadé, Monſieur, *que mon barbare ſort ne m'a jamais ôté la lumière des yeux de Mlle. Ch*..... & que *je n'erre point dans ma triſte carrière*. Je ſuis ſi loin d'errer dans ma carrière, que depuis deux

ans je sors très rarement de mon lit, & que je ne suis jamais sorti de celui de Mlle. Ch....: si je m'y étais mis, elle aurait été bien attrapée.

Je prends cette occasion pour vous dire qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées qui ne disent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Je ne connais point l'amant de votre gentille Marseilloise, mais je lui conseille d'être un peu moins prolixe.

D'ailleurs, toutes ces épitres à Aglaure, à Flore, à Philis, ne sont guères faites pour le public; ce sont des amusemens de société; il est quelquefois aussi ridicule de les livrer à un libraire qu'il le serait d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation.

Messieurs *Cramer* m'ont rendu un très mauvais service en publiant les fadaises dans ce goût qui me sont souvent échappées. Je leur ai écrit cent fois de n'en rien faire. Ces vers médiocres sont ce qu'il y a de plus insipide au monde, j'en ai fait beaucoup comme un autre, mais je n'y ai jamais mis mon nom, & je ne le mettais à aucun de mes ouvrages.

Je suis très fâché qu'on me rende responsable depuis si longtems de ce que j'ai fait & de ce que je n'ai point fait; cela m'est arrivé dans des choses plus sérieuses: je ne suis qu'un vieux laboureur réformé à la suite des Ephémérides du citoyen, défrichant des campagnes arides & semant avec le semoir; n'ayant nul commerce avec Mlle. Ch.... ni avec aucune Tysiphône, ni avec aucune personne de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être &c.

J'ajoute que je ne suis point né en 1695, comme le dit votre graveur, mais en 1694, dont je suis beaucoup plus fâché que du peu de ressemblance.



# EPITRE

## A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Elève d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
Qui penses en grand-homme, & qui permets qu'on pense;
Toi, qu'on vois triompher du tyran de Bizance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rend sa clarté première:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha;
Ses visirs, ses divans, son muphti, ses fetfa,
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine & Corneille;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*

Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature & des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses mains;
Que prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,
Et qu'un heureux sultan dans le sein du loisir
Ait le droit de serrer le col de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.

Je ne faurais fouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groffières hauteurs (1)
Font fubir gravement à nos ambaffadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruffie.
Je fuis homme, je penfe; & je te remercie.
Puiffent les Dieux furtout, fi ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiffent ces purs efprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs de deftins, ces confidens du Maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que fortant des débris qui couvrent fa ruïne.
Athène reffufcite à ta puiffante voix!
Ren-lui fon nom, fes Dieux, fes talens & fes loix.
Les defcendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & fans efprit couchés dans la pouffière,
A leurs divins ayeux craignant de reffembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (3)
Ainfi dans la cité d'Horace & de Scevole
On voit des récollets aux murs du Capitole.
Ainfi cette Circé qui favait dans fon tems
Difpofer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de fon caprice
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyffe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux,
Ton efprit à la fin fe répandra fur eux.
Ce n'eft point le climat qui fait ce que nous fommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros. — Ce font les fouverains

Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand-homme du tems a dit dans un beau livre ;
*Quand Auguste buvait la Pologne était yvre.* (4)
Ce grand-homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal :
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes ;
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes ;
Elle donne le bal, elle dicte des loix,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire ;
Tandis que Moustapha caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que Sa Hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très à propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée, (5)
De tous ces vains propos son ame est peu frappée ;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume ; & pour se consoler
Il va dans son harem où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule ; il le croit & s'endort.
O sagesse des Dieux, je te crois très profonde ;

Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc, & les sots, éclairés & soumis.

# NOTES
## SUR L'ÉPITRE
## A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE.

(1) *Que d'un faquin châtré.* Le chiaoux bacha qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toûjours prendre la main sur l'ambassadeur quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand-visir, les deux cadilesker & le muphti; mais l'excès de l'insolence barbare, est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow au mépris du droit des gens.

(2) *Aux champs de Marathon.* On connait assez les batailles de Marathon, de Platée & de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade & neuf autres chefs ses collègues qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied & dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, & qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toûjours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la

ville d'Athènes. Cette journée eſt encor plus ſurprenante, les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu ſur mer.

C'eſt à-peu-près ainſi que la petite flotte de l'impératrice CATHERINE II, ſous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entiérement la flotte Ottomane le 6 Juin 1770. Le nom d'Orlof n'eſt pas ſi harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la poſtérité.

La journée de Platée eſt ſemblable à celle de Marathon. Ariſtide & Pauſanias avec environ ſoixante mille Grecs défirent entiérement une armée de cinq cent mille Perſes ſelon Diodore de Sicile ; ſuppoſé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu ſe mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce eſt coupée. Mardonius chef de l'armée Perſane y fut tué ; ſuppoſé qu'un Perſe ſe ſoit jamais appellé Mardonius, ce qui eſt auſſi ridicule que ſi on l'avait appellé Villars ou Turenne.

Xerxès poſſédait les mêmes pays que Mouſtapha. Le comte de Romanzow a battu le grand-viſir Turc, comme Pauſanias & Ariſtide battirent celui de Xerxès ; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs. Nous ſommes plus modeſtes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans.* Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas ſecondé les Ruſſes comme ils le devaient.

(4) *Quand Auguſte buvait la Pologne était yvre.* Ce vers cité eſt du roi de Pruſſe. Il eſt dans une épitre à ſon frère.

Lorſqu'Auguſte buvait la Pologne était yvre,
Lorſque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cithère, & tout ſuivit la cour.
Quand il ſe fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtiſan marmota ſon bréviaire.

(5) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.* Pompée défit Mithridate ſur la route de l'Ibérie à la Colchide, mais Mithridate ſe donna la mort à Panticapée.

# A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

*qui l'invitait à faire ce voyage.*

Dieux ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même inſtant !
Heureux qui voit vos auguſtes merveilles,
O Catherine ! heureux qui vous entend !
Plaire & régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me flatte davantage.
De votre eſprit vous étonnez le ſage ;
Il ceſſerait de l'être en vous voyant.

# EPITRE
# AU ROI DE SUÈDE.

GUſtave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaiſir & la gloire
De voir dans mes déſerts en mon humble maiſon
Le fils de ces héros que célébra l'hiſtoire!
J'aurais cru reſſembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les dieux dans ſon pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, ſurtout à leur bonté; (*a*)
Ils n'auraient point rougi de ma ſimplicité;
Et Guſtave ſurtout pour le prix de mon zèle
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je ſerais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformant mon jardin,
De ma ſalle à manger fît une ſacriſtie.
La grand'meſſe pour moi n'a que peu d'harmonie.
Envain mes chers vaſſaux me croiraient honoré
Si le Seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très profane, & je ſais me connaître.
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais ſouper,
L'éclat de ce haut rang ne ſaurait me frapper.
Le grand roi des Bretons qu'à St. Pierre on condamne,

(*a*) Le prince ſon frère était avec lui.

Eft le premier prélat de l'églife anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grave patriarche, ou fi l'on veut de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprife,
Et je fuis tout-au-plus ferviteur de l'églife.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'efprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-fouci, ce fortuné féjour
Où règne la victoire & la philofophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeftie.
Jeune héros du Nord entouré de héros,
A ces nobles plaifirs je ne peux plus prétendre.
Il ne m'eft pas permis de te voir, de t'entendre.
Je refte en ma chaumière attendant qu'Atropos
Tranche le fil ufé de ma vie inutile :
Et je crie aux deftins du fond de mon azile,
*Deftins qui faites tout, & qui trompez nos vœux,*
*Ne trompez pas les miens ; rendez* GUSTAVE *heureux.*

# AU MÊME.

JEune & digne héritier du grand nom de Guſtave,
Sauveur d'un peuple libre, & roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Guſtave a triomphé ſi-tôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime;
Tu viens de reſſaiſir les droits du diadême.
Et quels ſont en effet ſes véritables droits ?
De faire des heureux en protégeant les loix ;
De rendre à ſon pays cette gloire paſſée,
Que la diſcorde obſcure a longtems éclipſée ;
De ne plus diſtinguer ni bonnets, ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux ;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs diſſentions la haine avait livrées,
Et de les réunir ſous un roi généreux :
Un état diviſé fut toûjours malheureux.
De ſa liberté vaine il vante le preſtige ;
Dans ſon illuſion ſa miſère l'afflige ;
Sans forces, ſans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme & prudent prenne en ſes mains les rênes,
Le peuple avec plaiſir reçoit ſes douces chaînes ;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à ſa voix ;
On marche alors ſans crainte aux pénibles exploits.



# EPITRE

## AU ROI DE DANNEMARCK,

*sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états.*

MOnarque vertueux quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie & pour me rendre heureux?
Peu de rois comme toi transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites,
L'empereur de la Chine à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le sage, & Fréderic le grand
( Avec qui j'eus jadis un petit différend )
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien.
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse

Ofe fe faire entendre à ta fage jeuneffe ;
Et libre avec refpect, hardi fans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence ;
Tu rends fes droits à l'homme, & tu permets qu'on penfe.
Sermons, romans, phyfique, ode, hiftoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : & fiffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégafe.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrafe
Me dit „ à mon bureau venez vous adreffer.
„ Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penfer.
„ Pour avoir de l'efprit allez à la police.
„ Les filles y vont bien fans qu'aucune en rougiffe.
„ Leur métier vaut le vôtre : il eft cent fois plus doux ;
„ Et le public fenfé leur doit bien plus qu'à vous.
C'eft donc ainfi, grand roi, qu'on traite le Parnaffe
Et les fuivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Bélizaire à Paris ne peut rien publier (1)
S'il n'eft pas de l'avis de monfieur Ribalier !
Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac affez mal à propos,
Les romans de Scarron n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la difcorde en fureur (3)
Sous un roi fage & doux femant partout l'horreur,
De l'empire Ottoman la fplendeur éclipfée,
Sous l'aigle de Mofcou fa force terraffée,
Tous ces grands mouvemens feraient-ils donc l'effet

D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet ?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.
Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
Ruïner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
Faire ſiffler partout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais ! rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon ? tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'eſt mis en crédit,
Prétend qu'à ſon exemple on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas apoſtat d'Hippocrate.
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.
Mais voilà, me dis-tu, des phraſes mal-ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les, n'eſt-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public à profit met toutes nos querelles ;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.

Sans le droit d'examen & ſans des adverſaires
Tout languit comme à Rome, ou depuis huit cent ans (4)
Le tranquille eſclavage écraſa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juſte indulgence
Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'eſt auſſi le vœu de tous les gens ſenſés.
A conſerver les mœurs ils ſont intéreſſés.
D'un écrivain pervers ils font toûjours juſtice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau (*a*),
Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était ſorti ?
On punit quelquefois & la plume, & la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles ſermons (5)
Au nom de Jéſus-Chriſt prêchés par des démons.
Mais quoi, ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
Vous eſt-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatyre.
En ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?
Qu'on puniſſe l'abus ; mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis

(*a*) Célèbre imprimeur de ſottiſes ; tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne chez *Pierre Marteau.*

Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe & ſut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.
Cet art, diſait *Boyer*, a troublé des familles (6),
Il a trop rafiné les garçons & les filles.
Je le veux ; mais auſſi quel bien n'a-t-il pas faits,
Tout peuple, excepté Rome, a ſenti ſes bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenait content de la ſainte Madône,
Chantant ſa litanie, & demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (7)
Payait au ſacriſtain pour ſa première nuit.
Un teſtateur mourant ſans léguer à St. Pierre (8)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin, tout un Royaume interdit & damné (9)
Au premier occupant reſtait abandonné,
Quand du pape & de Dieu s'attirant la colère,
Le roi ſans payer Rome épouſait ſa commère.
  Rois ! qui briſa les fers dont vous étiez chargés,
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés ?
Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes ?
Et qui du fond du puits tirant la vérité
A ſu donner une ame au public hébêté ?
Les livres ont tout fait : & quoi qu'on puiſſe dire,
Rois ! vous n'avez régné que lorſqu'on a ſu lire.

Soyez reconnaiſſans, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaicteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaiſirs qu'ils vous donnent!
Plaiſirs purs que jamais les remords n'empoiſonnent.
Les pleurs de Melpomène ; & les ris de ſa ſœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il ſe fait lire à table
De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut géné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé.
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mords eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire.
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité,
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confeſſe ?
On ne leur dit jamais, gardez-vous bien ma ſœur
De vous mettre à penſer ſans votre directeur.
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liège,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'eſt une république éternelle & ſuprême
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thélême (*a*) :

(*b*) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que voudras.*

Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe & l'eſprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire,
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand roi! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toûjours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encor au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

# NOTES

## SUR L'ÉPITRE AU ROI DE DANNEMARCK.

(1) *Bélizaire à Paris.* Le chapitre quinziéme du roman moral de Bélizaire, passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie & de vraie piété qui ayent jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne nommé Ribalier, qui avec un autre régent de collége nommé Cogé, souleva une grande partie de la Sorbonne contre Mr. de Marmontel auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal-sonnantes, téméraires, sentant l'héresie. Il falut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le pater noster en transposant un mot & en abusant d'un autre. ( *Voyez l'article* LIVRE *dans les Questions sur l'Encyclopédie.* )

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, & elle commençait par un solécisme. Le public en rit & bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture &c.* Voiture qui fut frivole & qui ne chercha que le bel esprit; Balzac qui fut toûjours ampoulé, & qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très grande réputation dans leur tems. Chapelain en eut encor davantage; ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, & ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier.* Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée & si cruelle sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux loix, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

(4) *Où depuis huit cent ans.* On ne voit pas en effet, depuis ce tems, un seul livre

écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, & qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains.

(5) *D'un Guignard, d'un Bourgoin.* C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la Ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, & Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles; mais avec leur imbécilité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

(6) *Cet art, disait Boyer,* Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toûjours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, & que depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

(7) *Du temple au lit d'hymen.* Jusqu'au seiziéme siécle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme, sans avoir fait bénir le lit nuptial, & cette bénédiction était taxée.

(8) *Un testateur mourant.* Quiconque ne faisait pas un legs à l'église par son testament était déclaré déconfez, on lui refusait la sépulture; & par accommodement l'official ou le curé, ou le prieur le plus voisin, faisait un testament au nom du mort, & léguait pour lui à l'église en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(9) *Un royaume interdit & damné.* Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain. Mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, & on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tous les corps saints de leurs châsses, & on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de l'interdit était jetté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin, le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait toûjours soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.



# AU ROI DE DANNEMARCK,

*qui avait envoyé une somme pour les* Sirven, *accusés de parricide comme les* Calas.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre & sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans de lointains climats,
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguste,
Les bornes des pays, gouvernés par tes mains ;
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, & tu veux qu'on soit juste.
Hélas ! assez de rois que l'histoire a fait grands,
Chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes :
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes ;
Ceux qui font des heureux, sont les vrais conquérans.

# LETTRE AU MÊME.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendreſſe & de joie. V. M. donne de bonne heure des grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays preſque ignorés du reſte du monde : elle ſe fait des ſujets de tous ceux qui entendent parler de ſa généroſité bienfaiſante. C'eſt dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penſer & à ſentir : ſi ma caducité & mes maladies me permettaient de ſuivre les mouvemens de mon cœur, je viendrais me jetter aux pieds de V. M. Du tems que j'avais de l'imagination, SIRE, je n'aurais fait que trop de vers, pour répondre à votre charmante proſe. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des ſentimens que vos bontés font naître en lui. Je ſouhaite à V. M. autant de bonheur, qu'elle aura de véritable gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre & ſublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés, que l'injuſtice opprime ?
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes états.
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains :
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, tu veux que l'on ſoit juſte.
Hélas ! aſſez de rois que l'hiſtoire a fait grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les allarmes.
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux ſont les vrais conquérans.

# EPITRE

## A Mr. D'ALEMBERT.

ESprit juste & profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
Le roi Danois & toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège est beau. Mais que faut-il écrire ?
Me permettriez-vous quelques grains de satyre ?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mœvius ?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus ?
Oui, si ces deux latins montés sur le Parnasse
S'égayaient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défense est de droit ; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les tems repoussa le frelon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet (1).
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon ; je l'aime & je l'honore ;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la saine raison triomphe avec le tems.
Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame (2)
La loi qui prostitue & sa fille & sa femme,
Lorsqu'il veut de Paris faire un vaste bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il est tel ;

Et que fur cet article on n'a plus rien à faire,
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine, & le public inftruit
Se moque de Larchet qui jure en fon réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé fur fes rives (3)
Reçoit avec plaifir fes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croifés fait-il bâiller Paris,
On m'ennuie à mon tour des plus pefans écrits,
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (4)
On préfère à mes vers Crébillon le barbare; (5)
Cette longue difpute échauffe les efprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvre fans nombre enrichiffant la fcène,
Sur de fublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli,
L'efprit, le goût s'épure, & l'art eft embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ftances de La Grange, aux couplets de Rouffeau, (6)
Que Mégère en couroux tira de fon cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de La Beaumelle (7)
Infulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit deshonorer dans fes obfcurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate
Avant que fur fa joue ou fur fon omoplate,
Des rois & des héros les grands noms foient vengés
Par l'empreinte des lys qu'il a tant outragés.
Ces ferpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poifons & rampans dans l'ordure,

Sont toûjours écrasés sous les pieds des passans.
Vive le cigne heureux qui par ses doux accens
Célébra les saisons, leurs dons & leurs usages,
Les travaux, les vertus & les plaisirs des sages.
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croassa contre lui du fond de son bourbier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
De vers Saint-Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaisans, semblables aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur souffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

# NOTES

## SUR L'ÉPITRE

## A MR. D'ALEMBERT.

(1) *CE bon abbé Trublet.* Voyez la piéce intitulée le Pauvre Diable.

(2) *Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame.* Larchet répétiteur au collège Mazarin; il soutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babilone toutes les femmes & les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu pour de l'argent; & cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babilone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisqu'Hérodote l'avait dit expressément. Le même Larchet disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec les

dames hébraïques ; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit *que la Providence envoye la peste & la famine sur la terre.* Il y a encor dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du quinziéme siécle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larchet, & il fut secondé de tout Paris à qui il le fit connaître.

(3) *L'Abbé François écrit.* Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entiérement. C'est un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes ; livre que personne ne connaît ni ne connaitra.

(4) *A Danchet, à Brunet.* Danchet est un de ces poëtes médiocres qu'on ne connait plus. Il a fait quelques tragédies & quelques opéra ; pour Brunet nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé Mr. le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode, qui ne valait rien. Alors Mr. le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre ; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui.

(5) *Crébillon le barbare.* Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du stile qu'on a reprochée à Crébillon ; c'est peut-être l'un & l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette piéce, & qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût. Car dans Rodogune, Cléopatre est plus cruelle encor ; & cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme : cependant, cette fin de la tragédie de Rodogune est un chef-d'œuvre du théatre & réussira toûjours.

Nous trouvons dans le Mercure de Novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieuses qu'on ait encor faites sur Atrée ; les voici.

„ En général les vengeances pour être intéressantes au théatre doivent être promptes, subites, violentes ; il faut toûjours frapper de grands coups sur la scène. Les horreurs longues & détaillées ne sont que rebutantes. Mr. Crébillon malgré ce précepte a risqué la coupe d'Atrée ; mais elle n'a pu réussir à beaucoup près. — Quelques esprits faux, quelques jeunes têtes qui n'ont pas réfléchi, croyent que les atrocités sont le plus grand effort de l'esprit humain, & que l'horreur est ce qu'il y a de plus tragi-

„ que. Elles se trompent
„ beaucoup ; c'est tout ce
„ qu'il y a de plus facile à
„ trouver. Nous avons des
„ romans inconnus & fort
„ au-dessous du médiocre où
„ l'on a ressemblé assez d'hor-
„ reurs pour faire cinquan-
„ te tragédies détestables ".

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise piéce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord Atrée — *Voit enfin renaître l'espoir & la douceur de se venger d'un traître. Les vents qu'un Dieu contraire enchaînaient loin de lui, semblent exciter son couroux avec les flots. Le calme si longtems fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis ; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussi-tôt après Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée ; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus, & il dit, *que ce jour tant souhaité, ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théatre & de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

*Je voudrais me venger fût-ce même des Dieux :*
*Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;*
*Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.*

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée ! La Fontaine a dit en riant :

. . . . . . . . je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en Dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé ; & exprimer de tels sentimens sans avoir dit encor de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théatre & du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, & ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, & qui exécute son projet

projet à la dernière fans aucun obftacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en fufpens, rien qui vous furprenne; rien qui vous émeuve, ce n'eft qu'une atrocité longue & plate.

4°. La piéce péche encor par un défaut plus grand s'il eft poffible, c'eft un amour infipide & inutile entre un fils d'Atrée nommé Plifthène & Theodamie fille de Thiefte; amour pofliche qui ne fert qu'à remplir le vuide de la piéce.

5°. Le ftile eft digne de cette conduite: ce font des répétitions continuelles du plaifir de la vengeance:

*Un ennemi ne peut pardonner une offenfe;*
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes tranfports* furieux.
Tout eft prêt, *& déja dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaifir *le plus parfait* des Dieux,
Je vais être vengé, *Thiefte quelle joie!*

La plûpart des vers font obfcurs & ne font pas français.

Ah! fi je vous fuis cher, que mon refpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de mon bonheur fuprême.
Mon amitié pour vous, par vos maux confacrée,
A femblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant fans refpect & les Dieux, & fon père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi legère:
Mais dût tomber fur moi les plus affreux couroux,
Je ne faurais trahir ce que je fens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De fa fille au refus il doit verfer le fang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent fur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thiefte, chaffes-en les foupçons & la crainte.

Une piéce écrite ainfi d'un bout à l'autre pourait-elle réuffir?

Pour comble d'impertinence la piéce finit par ce vers abominable.

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers eft d'un fcélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime & non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, son Pyrrhus, son Xerxès, son Catilina, son Triumvirat, sont des piéces encor plus mauvaises, & que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare. Mais nous ne convenons pas que son Electre, & surtout son Rhadamiste méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très belles choses, particuliérement dans Rhadamiste; & quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeller. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts; Rhadamiste sera toûjours jouée avec un grand succès: & même on verra Electre avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette piéce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la piéce de Rhadamiste aurait été très claire n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très grandes beautés.

(6) *Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau.* Les Philippiques de La Grange & les couplets de Rousseau passèrent assez longtems pour être écrits avec force & avec entousiasme. Mais les esprits bien faits & les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet, ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit La Grange en prison & le portrait de Rousseau à la Grève!

La Grange était le plus coupable des deux sans contredit: on pouvait le punir capitalement pour crime de lèze-majesté au second chef; mais le duc d'Orléans régent eut encor plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie.

(7) *Ce fou de la Beaumelle.* On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange, ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cevennes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, & a été répétiteur des enfans de Mr. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

## LETTRE À MR. DE LA CONDAMINE,

*De l'académie Françaiſe & de l'académie des Sciences &c. A Ferney 8 Mars 1771.*

MONSIEUR,

Monſieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je ſuis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le Sr. La Beaumelle en 1752, vendit à Francfort au libraire Eſlinger pour dix-ſept louis, le *Siécle de Louis XIV* que j'avais compoſé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France & de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans leſquelles il dit : Qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir fait empoiſonner le marquis de Louvois ſon miniſtre dont il était excédé, & qu'en effet ce miniſtre craignait que le roi ne l'empoiſonnât. (Tom. III. p. 269 & 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la ducheſſe de Bourgogne irritée, engagea le prince ſon époux père du roi régnant, à ne point ſécourir Lille, aſſiégée alors par le prince Eugène, & à trahir ſon roi, ſon ayeul & ſa patrie. Il ajoute que l'armée des aſſiégeans jettait dans Lille des billets dans leſquels il était écrit : *Raſſurez-vous, Français, la Maintenon ne ſera pas reine, nous ne léverons pas le ſiége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer ſous le nom de *Madame de Maintenon.* (Tom. IV. pag. 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un *tel mariage n'eſt pas extraordinaire, attendu que Cléopatre déja vieille, enchaîna Auguſte.* (T. III. p. 75.)

Que le duc de Bourbon étant premier miniſtre, fit aſſaſſiner Vergier ancien commiſſaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de St. Louis pour récompenſe. (Tom. III. du ſiécle, p. 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant, avait ainſi que ſa maiſon, des empoiſonneurs à gages. (T. II. p. 345.)

Les calomnies abſurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, ſont encore plus exécrables ; on ne veut pas en ſouiller le papier. Les enfans de la Voiſin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais oſé écrire ainſi, s'ils avaient ſu écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait ſa déteſtable impudence.

Cette ignorance eſt pouſſée juſqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du ſang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exiſta jamais.*

Il aſſure hardiment que le jour que le duc d'Orléans ſe fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement ſuivit conſtamment l'inſtabilité de ſes penſées, que le premier préſident de Maiſons était prêt à former un parti pour le duc Du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier préſident de ce nom.

Toutes ces inepties écrites du ſtile d'un laquais qui veut faire le bel eſprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde ; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les miniſtres, les généraux, & les plus honnêtes-gens du royaume. Le gouvernement fut aſſez indulgent pour ſe contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'eſt ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs il ſe ſignala par un autre libelle intitulé *Mes penſées*, dans lequel il inſulta nommément meſſieurs d'Erlach, de Watteville, de Dieſbach, de Sinner, & d'autres membres du conſeil ſouverain de Berne qu'il n'avait jamais vus. Il voulut enſuite en faire une nouvelle édition ; monſieur le comte d'Erlach en écrivit en France où La Beaumelle était pour lors ; on l'exila dans le pays des Cevennes dont il eſt natif. Je ne vous parle, monſieur, que papier ſur table & preuves en main.

Il avait outragé la maiſon de Saxe dans le même libelle (page 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler ſa maîtreſſe.

Lorſqu'il fut en France il demanda un certificat de madame la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci.

„ On ſe rappelle très bien „ que vous partites d'ici avec „ la gouvernante des enfans „ d'une dame de Gotha, qui „ s'éclipſa furtivement avec „ vous après avoir volé ſa „ maîtreſſe ; ce dont tout le „ public eſt pleinement inſ- „ truit ici. Mais nous ne di- „ ſons pas que vous ayez part „ à ce vol. A Gotha 24 Juil-

„ let 1767. *Signé* ROUSAULT, conſeiller aulique de ſon alteſſe ſéréniſſime “.

Son alteſſe eut la bonté de m'envoyer la copie de cette atteſtation, & m'écrivit enſuite ces propres mots le 15 Auguſte 1767 : „ Que vous „ êtes aimable d'entrer ſi „ bien dans mes vues au ſu- „ jet de ce miſérable La „ Beaumelle. Croyez-moi, „ nous ne pourions rien faire „ de plus ſage que de l'aban- „ donner lui & ſon avantu- „ re, &c. “ Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la ducheſſe de Gotha. Je pouvais alléguer des choſes beaucoup plus graves ; mais comme elles pouraient être trop funeſtes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien conſtatée. Je vous en fais juge, monſieur, & je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies ſur lequel j'ai été forcé de jetter les yeux un moment, j'ai été bien conſolé par votre ſouvenir. Je vous ſouhaite du fond de mon cœur une vieilleſſe plus heureuſe que la mienne, ſous laquelle je ſuccombe dans des ſouffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre auſſi autentique & auſſi déciſive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philoſophe d'avoir pour ennemis de tels miſérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.* Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, & ci-devant maître de quartier dans une penſion, a fait un livre entier contre Mr. de St. Lambert, Mr. de l'Ile, Mr. Dorat, Mr. Vatelet & Mr. Le Mierre. Ce jeune homme s'eſt aviſé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'eſt érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers. Et enſuite il décide que Mr. de l'Ile a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction eſt pourtant de l'aveu de tous les connaiſſeurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, & il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément ſans reſpect pour le public, décide d'un ton de maître, que tel vers eſt ridicule, tel autre plat, tel autre groſſier ſans en alléguer la plus faible raiſon. Il reſſemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaiſſons point ce critique, nous ne connaiſſons point Mr. de l'Ile, mais nous remercions Mr. de l'Ile du plaiſir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en pluſieurs endroits, & qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous oſons dire qu'il a rendu un ſignalé ſervice à la langue françaiſe, &

Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encor l'eſtimable poëme des *Saiſons* de Mr. de St. Lambert; mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner ſi fiérement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainſi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de ſa façon aux comédiens de Paris qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte & de faim ſe fit ſatyrique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'hiſtoire du *Pauvre Diable*, la véritable hiſtoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, ſe mettent à juger ce que les autres font.

# A Mr. MARMONTEL.

MOn très aimable ſucceſſeur,
De la France hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingt hyvers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts
Je me tiens déja mort au monde.

Mais ſur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le tems change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore ?

Lorſque les chantres du printems
Réjouïſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols de Moncignis
Qu'on chante à l'opéra comique.

Quel bruit chez le peuple Helvétique !
Brionne arrive, on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſqu'auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait ſavamment,
Des dames de Rome & d'Athéne ;
On me dit, partez promtement,
Venez ſur les bords de la Seine,

Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène,
Serais-je un esclave échappé
Que tient encor un bout de chaine?
Non, je ne suis point faible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami?... des fables.

# RÉPONSE DE MR. MARMONTEL.

Ainsi par vous tout s'embellit,
Ainsi tout s'anime & tout pense.
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !
Pour vous l'âge n'a point de glaces.
Les fleurs sont de toute saison ;
Enfant, vous orniez la raison ;
Vieillard, vous couronnez les graces.
Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène ;
Partout dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux ;
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux.
Et pour mieux égayer la scène,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.
Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture.
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.
Elle a de sublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle est belle dans ses horreurs,

Et l'homme eſt ſi laid dans ſes vices.
Croyez-moi, vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres,
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De la Ruette & de Clairval
Grettry fait briller le ramage;
Mais le roſſignol leur rival
De leurs chanſons vous dédommage.
Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos dames.
Près de Neker il était aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames.
Sur la Vénus des Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.
Des Brionne! ah qu'il eſt loin
Le tems où l'on en comptait mille.
Notre pays, j'en ſuis témoin,
N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes;
Mais du beau les tems ſont paſſés.
De nymphes il en eſt aſſez,
Mais nous avons peu de déeſſes.
Cependant Paris doit avoir
Pour vous encor aſſez de charmes.
Et quand Zaïre ſur le ſoir
Les remplit de tendres allarmes,

Il vous ferait doux de le voir
Applaudir & verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles.
Venez, nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.
Ah ! si j'approchais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image,
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
Des baisers par ambassadeur.
Mais si Paris qui vous désire
Vous demande aux Dieux vainement,
J'aurai du moins en vous aimant
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes.
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.
Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelques étincelles,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle ;
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais bien qu'elle a moins d'appas
Que des fables enchanteresses ;
Mais ce sont de folles maîtresses
Qu'on aime & qu'on n'estime pas.

# EPITRE

## AU ROI DE LA CHINE,

### SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

REçoi mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline!
On ſait dans l'Occident que malgré mes travers,
J'ai toûjours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut; quoi qu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Fréderic a plus d'art, & connaît mieux ſon monde;
Il eſt plus varié; ſa veine eſt plus féconde;
Il a lu ſon Horace, il l'imite: & vraiment
Ta majeſté chinoiſe en devrait faire autant.
Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poëſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
Di-moi, ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton temple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure

Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,
L'un serve pour la rime, & l'autre pour le sens?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle unigénitus, billets aux confessés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrêtiens trépassés.
Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous & les maux sont ici:
C'est de l'esprit français la devise éternelle.
Je veux m'y conformer; & d'un crayon fidèle
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Ecoute; mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Etienne & de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est-là qu'on vit briller ce grave magistrat, (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre académie;
Et fut très mal payé de tant de prud'hommie.
Du jansénisme obscur le fougueux gazetier, (5)

Aux beaux esprits du tems ne fait aucun quartier.
Hayet pourſuit de loin les encyclopédiſtes; (6)
Linguet fond en couroux ſur les économiſtes; (7)
A brûler les payens (8) Ribalier ſe morfond :
Beaumont pouſſe à Jean Jaque & Jean Jaque (9) à
Beaumont :
Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore & que d'encre eſt perdue !
Parmi les combattans vient un rimeur (11) Gaſcon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade.
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré,
On vit dans l'amertume & l'on meurt ignoré ;
La diſcorde eſt partout & le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encor plus qu'à Verſaille.
Grand roi de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
Croi-moi, reſte à Pékin ; ne vien jamais chez nous.
Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers ſeront toûjours très bons dans ton empire.
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers.
Les Français ſont malins & ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année (12)
Sur les pas d'une étoile, à marcher obſtinée,
Combler l'enfant Jéſu des plus rares préſens,
N'emportent de Paris pour tous remercimens
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collet dans ſes refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un tréſor !
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique, (13)
Accompagné partout de l'eftime publique,
Vit Paris fans rien craindre; & régna fur les cœurs.
On refpecta fon nom comme on chérit fes mœurs.
Oui; mais cet heureux roi qu'on aime & qu'on révère,
Se connaît en grands vers, & fe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'eft ufé:
Boileau craint de fon fiécle au nôtre eft méprifé:
Le tragique étonné de fa métamorphofe,
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en profe.
De Molière oublié le fel s'eft affadi.
Envain pour ranimer le Parnaffe engourdi,
Du peintre des faifons la main féconde & pure, (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement de Virgile élégant traducteur,
De l'*Isle* a quelquefois égalé fon auteur. (15)
D'un fiécle dégoûté, la démence imbécile
Préfère les remparts & Faxhall à Virgile.
On verrait Cicéron fifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le refte eft paffé, le fublime eft gothique.
N'expofe point ta mufe à ce peuple inconftant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
Mais tu ferais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuffir en France, il faut prendre fon tems.
Tu feras bien reçu de quelques grands favans,
Qui penfent qu'à Pékin tout monarque eft athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,

En

En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire : (17)
La cour pourait te faire un fort mauvais parti :
Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changti.*
La Sorbonne en latin ( mais non sans solécismes )
Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;
Qu'il n'est des gens de bien *que nous & nos amis :*
Que l'enfer, grace à Dieu, t'est pour jamais promis.
Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant : & partout condamné,
Tu ne feras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès longtems se partage.
Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans bien sûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des mosquées. (18)
Plus loin du grand Lama les reliques musquées (19)
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un sot, est dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, & dans Londre la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
Régne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours.
Tandis que sans argent, sans amis, sans secours,

Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée,
Qu'une pipe à la main, sur un large sopha,
Mollement étendu, le pesant Moustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
Et qu'un bacha du Caire à sa place est assis
Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Welches grossiers postérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances! (23)

# NOTES.

(1) *Reçoi mes complimens, charmant roi de la Chine.* Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé vers l'an 1743 de notre ère vulgaire un poëme en vers chinois & en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poëme.

Les Chinois & les Tartares ont le malheur de n'avoir pas comme presque tous les autres peuples, un alphabet, qui à l'aide d'environ vingt-quatre caractères puisse suffire à tout exprimer. Au-lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; & ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille

figures qui compofent la langue ; & à mefure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature & dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré fe confume donc dans le foin pénible d'apprendre à lire & à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieufe antiquité de cette nation, qui ayant d'abord exprimé comme toutes les autres le petit nombre d'idées abfolument néceffaires par des lignes & par des figures fimboliques pour chaque mot, a perfévéré dans cette méthode antique lors même qu'elle eft devenue infupportable.

Ce n'eft pas tout : les caractères ont un peu changé avec le tems, & il y en a de trente-deux efpèces différentes. Les Tartares Mantchoux fe font trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encor parvenus à la gloire d'être furchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-long qui eft, comme on fait, de race Tartare, a voulu que fes compatriotes jouiffent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de fon fang, par un de fes frères, un de fes oncles, & les principaux colao de l'empire.

On s'eft donné une peine incroyable, & il a falu des années pour faire imprimer de foixante-quatre manières différentes fon poëme de Moukden, qui aurait été imprimé facilement en deux jours, fi les Chinois avaient voulu fe réduire à l'alphabet des autres nations.

Le refpect pour l'antique & pour le difficile fe montrent ici dans tout leur fafte & dans toute leur mifère. On voit pourquoi les Chinois, qui font peut-être le premier des peuples policés pour la morale, font le dernier dans les fciences, & que leur ignorance eft égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, foit dans le fujet qui eft l'éloge de fes ancêtres & où la piété filiale femble naturelle, foit dans les defcriptions inftructives pour nous, de la ville de Moukden & des animaux, des plantes de cette vafte province, foit dans la clarté du ftile, perfection fi rare parmi nous. Il eft encor à croire que l'auteur parle purement : c'eft un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui eft furtout très remarquable, c'eft le refpect dont cet empereur paraît pénétré pour l'Etre fuprême. On doit pefer fes paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer fur eux des regards de prédilection de la part du fouverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi con-

fondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement Chinois eſt athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les ſacrifices ſolemnels avec l'athéiſme? N'était-ce pas aſſez de ſe contredire continuellement dans leurs opinions, falait-il ſe contredire encor pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémiſphère ?

Il eſt triſte que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeſte, diſe qu'il deſcend d'une vierge qui devint groſſe par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la ſageſſe de l'empereur & à celle de ſon ouvrage. Il eſt vrai que c'eſt une ancienne tradition de ſa famille. Il eſt encor vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis-Kan.

Une choſe qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'eſt l'extrême conſidération qu'il montre pour l'agriculture, & ſon amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il eſt de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité inconteſtable de la nation Chinoiſe. Il eſt bien loin de rêver que les Chinois ſont une colonie d'Egypte ; les Egyptiens, dans le tems même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, & les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze ſignes du zodiaque empruntés mal-à-propos des Caldéens, & les Chinois en eurent toûjours vingt-huit : tout eſt différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination il y a quelques années dans ſes lettres à Mr. de Mairan.

(2) *Bulle unigénitus, billets aux confeſſés, — Et le refus d'un gîte aux chrêtiens trépaſſés.* Ce paſſage n'a guères beſoin de commentaire. On ſait aſſez quelles peines la ſageſſe du roi très chrêtien & du miniſtère ont eues à calmer toutes ces querelles auſſi odieuſes que ridicules. Elles ont été pouſſées juſqu'à refuſer la ſépulture aux morts. Ces horribles extravagances ſont certainement inconnues à la Chine, où nous avons eu pourtant la hardieſſe d'envoyer des miſſionnaires.

(3) *Des ſales héritiers d'Etienne & de Plantin.* Probablement, l'auteur donne l'épithète de *ſales* aux Imprimeurs, parce que leurs mains ſont toûjours noircies d'encre. Les Etiennes & les Plantins étaient des Imprimeurs très ſavans & très corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'eſt là qu'on vit briller ce grave magiſtrat.* L'auteur fait alluſion ſans doute à un principal magiſtrat de la ville de Montauban, qui dans ſon diſcours de réception à l'académie Françaiſe, ſembla inſulter pluſieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaiſanteries. Mais ces facéties ne portent

point fur l'effentiel, & laiffent fubfifter le mérite de l'homme de lettres, & celui du galant homme.

(5) *Du janfénifme obfcur le fougueux gazetier.* On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandeftinement & réguliérement fous le nom de nouvelles eccléfiaftiques, depuis plufieurs années. Rien ne reffemble moins à l'Eccléfiaftique ou à l'Eccléfiafte, que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne font pas du parti, & où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en font encore. Je ne fuis pas étonné que l'auteur de la lettre au roi de la Chine, donne le nom d'obfcur au janfénifme. Il ne l'était pas du tems de Pafcal, d'Arnauld & de la ducheffe de Longueville; mais depuis qu'il eft devenu une caverne de convulfionnaires, il eft tombé dans un affez grand mépris. Au refte, il ne faut pas confondre avec les janféniftes convulfionnaires les gens de bien éclairés, qui foutiennent les droits de l'églife gallicane & de toute églife, contre les ufurpations de la cour de Rome. Ce font de bons citoyens & non des janféniftes; ils méritent les remerciemens de l'Europe.

(6) *Hayet pourfuit de loin les encyclopédiftes.* On croit que cet Hayet était un moine récollet qui avait part à un journal, dans lequel on difait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appellait ce journal *chrêtien*, comme fi les autres journaux de l'Europe avaient été payens. Les injures n'étaient pas chrêtiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait exifté. Cependant, il eft certain qu'il a été imprimé plufieurs années de fuite.

(7) *Linguet fond en couroux fur les économiftes.* Les économiftes font une fociété qui a donné d'excellens morceaux fur l'agriculture, fur l'économie champêtre, & fur plufieurs objets qui intéreffent le genre humain. Mr. Linguet eft un avocat de beaucoup d'efprit, auteur de plufieurs ouvrages, dans lefquels on a trouvé des vues philofophiques & des paradoxes. Il a eu des querelles affez vives avec les économiftes auteurs des éphémérides du citoyen, & s'eft tiré avec un fuccès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a fufcitées.

(8) *A brûler les payens Ribalier fe morfond.* Ceci eft une allufion vifible à la grande querelle de Mr. Ribalier principal du collège Mazarin, avec Mr. Marmontel de l'académie Françaife, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélifaire*. Il s'agiffait de favoir fi tous les grands-hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la juftice & les bonnes œuvres, fans pouvoir connaître notre fainte reli-

gion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour Mr. Marmontel, & la Sorbonne pour Mr. Ribalier. Mr. de Beaumont archevêque de Paris prit aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine pour son savoir & pour ses services; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec Mr. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses états, & continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pousse à Jean Jaque & Jean Jaque à Beaumont.* Jean Jaque Rousseau natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui; pour y parvenir, il composa des romans, & écrivit contre les romans. Il fit des comédies, & publia que la comédie était une œuvre du malin. Jean Jaque dans ses livres disait, *ô mon ami!* avec effusion de cœur, & se brouillait avec tous ses amis. Jean Jaque s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie!* & il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, & il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, & puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons & des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse à bovibus!* s'écriait-il encor dans ses brochures, que je vous aime, & que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu & selon le mien! & que vous m'avez fait verser de larmes de joie! mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De-là, Jean Jaque vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; & comme la nation Anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouis, était le cœur le plus noir & le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

Mr. de Beaumont archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, & qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean Jaque sé-

rieusement, & donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean Jaque quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive église; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique coupable d'expressions mal-sonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même tems à Rome & à Pékin, & qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean Jaque de son côté répondit sérieusement à Mr. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre, *Jean Jaque à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encor que c'était aussi le stile des premiers siécles de l'église. St. Jérôme qui n'était qu'un pauvre savant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean évêque de Jérusalem son ennemi capital.

Jean Jaque dans sa lettre à Christophe dit, (pag. 2.) *je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état:* cela parut fier & grand. On remarqua dans un journal que Jean Jaque, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres dont l'empereur de la Chine & le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux.* Il prie (pag. 12.) l'archevêque de lire son roman d'Héloïse, dans lequel le héros gagne un mal vénérien au bordel, & l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean Jaque parle de Jésus-Christ, de la grace prévenante, du péché originel & de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement (pag. 127.) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs.*

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il a fini par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles (pag. 4.) que *Jean Jaque est amateur de lui-même, fier, & même superbe, même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur, & calomniateur*, & qui pis est, *amateur des voluptés plutôt que de Dieu; enfin, d'un esprit corrompu & perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence? il a ri.

(10) *Palissot contr'eux tous puissamment s'évertue.* Monsieur Palissot est l'auteur de la comédie des philosophes, dans laquelle on représenta Jean Jaque marchant à qua-

tre pattes, & des favans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme, intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme eſt rempli de traits contre meſſieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Reinal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard, d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boitel, Taconnet, Poinſinet, du Roſoi, Blin, Colardau, Baſtide, Moui, Portelance, Sauvigni, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, meſdames Grafigni, Rubiconi, Unci, Curé, &c.

Ce poëme eſt en trois chants. Fréron y eſt inſtallé chancelier de la ſottiſe. Sa ſouveraine le change en âne. Fréron qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'aîles. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens; de ſorte que Fréron quand il veut voler en-haut tombe toûjours en-bas avec la ſottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant un jéſuite chaſſé du collège pour ſes mœurs, fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, & ſe déguiſa en comteſſe*, (pag. 62. chant 3me.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme, nuiſit à ſon ſuccès: mais la métamorphoſe de Fréron en âne réunit tous les ſuffrages.

(11) *Vient un rimeur Gaſcon.* Voyez les notes ſur l'épitre à Mr. d'Alembert.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.* Voyez l'article Epiphanie dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie*. On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent conduits par une étoile à Bethléem, & qui reconnurent l'enfant Jeſus pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe & de l'or. On appelle ces chanſons des Noëls, parce que c'eſt aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

(13) *Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.* Le roi de Dannemarck, glorieuſement régnant.

(14) *Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure.* Monſieur de St. Lambert meſtre de camp, auteur du charmant poëme des ſaiſons.

(15) *De l'Iſle a quelquefois égalé ſon auteur.* Monſieur de l'Iſle auteur d'une traduction des Géorgiques très eſtimée des gens de lettres.

(16) *Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée.* Une faction dans Paris a ſoutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine

est athée. L'empereur de la Chine qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence, dans son poëme où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(17) *Séguier s'affublerait d'un beau réquisitoire.* Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Système de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, & d'un très grand ignorant en physique qui a la sottise de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète & Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

(18) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.* Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques musquées.* Il est très vrai que le grand Lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Véidam, & dans Londres la Bible.* Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, & où les théologiens ayent débité plus de rêveries depuis Prinn jusqu'à Warburton.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.* Grizel fameux dans le métier de directeur.

(22) *Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.* L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans.* Car le système de Lass est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances.* C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, & nous le chanterons.

# EPITRE
# A HORACE.

TOûjours ami des vers & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid & long déja mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins & les amours;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je ſuis un peu faché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Fréderic du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein;
Il trahit Cicéron père de la patrie;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie,
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique Octave

Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave.
Fréderic exigeait des soins moins complaisans.
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens ;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait sans nous gêner les honneurs de sa table ;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les sots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaisir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On disait que l'ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire ;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma pensée.
Je vois de ma terrasse à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ses impôts.
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes,

Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre !

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe : & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit (1) inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté ;
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la miſère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts ;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon deſſein !
André Ganganelli ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint-père.
L'ignorance en frémit : & Nonotte hébêté

S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,
Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-Dieu,
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée.
Aux champs Eliſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiécles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel ſort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare;
Comment ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux eſprits,
Comment il en déchut; & par quelle avanture
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.

Ce monde, tu le ſais, eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtule;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle;
Tout paſſe, tout périt hors ta gloire & ton nom.
C'eſt là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu ſèche & ſans inverſions
Peut-elle ſubjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?

Sur vingt tons différens tu fus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois fon doux fourire;
Je n'ofe te parler de ton Ligurinus;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ferpens ténébreux?
Mécène & Pollion te défendaient contr'eux.
Il n'en eft pas ainfi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs fubalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une facriftie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (2) bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèfe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le Diable.
Soudain Fréron l'imprime; & l'avocat Marchand (3)
Prétend que je fuis mort, & fait mon teftament.
Un autre moins plaifant, mais plus hardi fauffaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon fymbole en patois favoyard. (4)

Ainfi lorfqu'un pauvre homme au fond de fa chaumière
En dépit de Tiffot (5) finiffait fa carrière,
On vit avec furprife une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds fe gliffer dans fes draps.

Chaffons loin de chez moi tous ces rats du Parnaffe;

Jouiſſons, écrivons, vivons mon cher Horace.
J'ai déja paſſé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'il finit ſa piéce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal & preſſé
Faiſait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (6) me faiſait rire avec ſes paſquinades;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.

Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers, (7)
Tout m'aſſure qu'Horace eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.

Là, jamais on ne vit Mr. l'abbé Grizel.
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel;
Et fatiguant en vain ses oreilles lassées,
Troubler d'un sot effroi ses dernières pensées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra sans me connaître
Gourmander ma faiblesse & me parler en maître!
Ne suis-je pas en droit de rabaisser son ton
En lui faisant moi-même un plus sage sermon?
A qui se porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il est ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abstinence à qui ne peut manger.
Un mort dans son tombeau ne peut se corriger.
Profitons bien du tems; ce sont là tes maximes.

Cher Horace, plain-moi de les tracer en rimes.
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths;
Elle flatte l'oreille; & souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mésure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne & de pleurer en prose.

*NOTES.*

# NOTES.

(1) *Depuis le grand édit inculte, inhabité.* A la révocation de l'Edit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex passèrent à Genève & dans les terres helvétiques.... Cette langue de terre qui est dans la plus belle situation de l'Europe, fut déserte ; elle se couvrit de marais, il y eut quatre-vingt charrues de moins, plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Genève par sa seule industrie, & presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures & son commerce.

(2) *L'un dit que mes écrits.* Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ses ouvrages.. C'est beaucoup. Mais aussi d'autres écrivains ont assuré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, & cela les console.

(3) *Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand.* Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, & plusieurs personnes y ont été trompées.

(4) *Rédiger mon symbole en patois savoyard.* Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite pardevant notaire, d'une prétendue profession de foi, que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette piéce écrite d'un stile ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur.

(5) *En dépit de Tissot finissait sa carrière.* Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays Roman.

(6) *Hubert me faisait rire avec ses pasquinades.* Neveu de la célèbre mademoiselle Hubert, auteur de *La religion essentielle à l'homme*, livre très profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciseaux.

(7) *Ton esprit juste & vrai, ton mépris des enfers.* On devait sans doute mépriser les enfers des payens qui n'étaient que des fables ridicules ; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens qui sont la vérité même constatée par l'église.

# RÉPONSE D'HORACE,

## PAR MR. DE LA HARPE.

AU plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elyfiens, falut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux efprits hier en grand concours;
Sont venus m'annoncer ton épitre charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toûjours tes écrits
Ont charmé l'Elyfée auffi bien que Paris.
Nous avons admiré ta mufe octogénaire,
Son humeur enjouée & fa marche légère.
Il n'eft donné qu'à toi de croître à fon déclin.
D'être au foir de fes ans ce qu'on eft au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéfis étonnée,
Compofant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiffu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni fous fes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment; dans cet âge où la froide vieilleffe
Ote à tous nos refforts leur flexible foupleffe,
Où les organes durs & les fens engourdis,
Par un fentiment promt ne font plus avertis,
As-tu donc confervé ce goût, cette harmonie;
Cette facilité, la grace du génie,

Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?

Nous avions grand beſoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos héros.
Des ſoupers du ſophi (1) l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſont cyniſme burleſque,
Inſulte Monteſquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en ſtile de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint, que rêvant un beau jour,
A * * près de Pſyché crut remplacer l'amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître. (2)
Il ne s'attendait pas à ce ton familier:
Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier.
Il ne veut point ſurtout de ce *plat ſecrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très mal-adroit fauſſaire.
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtile à ce point n'eſt pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (3)?
D'un roi! de ce nom ſeul mon ombre eſt offenſée;
L'oreille d'un Romain en eſt toûjours bleſſée.
Ce nom ſeul fit jadis ſous cent coups de poignard,

Au milieu du ſénat, tomber le grand Céſar.
Octave triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans magiſtrat équitable.
J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaicteur, je chantai ſes bienfaits ;
J'applaudis à ſes loix, je louai ſa police ;
Je célébrai, peut-être avec quelque juſtice,
Cet eſprit qui joignait tant de talens divers.
Qui commandait au monde, & ſe connut en vers.
Que dis-je ? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchans, quand il pleure Virgile !
C'eſt un Dieu qui l'inſpire, ou bien c'eſt l'amitié :
Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible,
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neuf ſœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers !
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux ſu que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie ;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie ;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.

Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire :
A l'Elysée en pleurs Racine a lu Zaïre ;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liste de ses rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homère il parle de ton stile :
Ils disent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de Mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loisir :
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaisir.
Né sous un ciel heureux, j'en sentis l'influence :
J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & servaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui se fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'asservir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre asyle,
Ou sous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché sur des carreaux disposés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie

Pénétrait & mes ſens & mon ame amollie ;
Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux ;
Alors dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout-à-coup je demandais ma lyre.
Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les déſirs,
La piquante gaîté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens :
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçai ſur les ſots ma gaîté ſatyrique :
J'eſquiſſai même un jour un code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux ;
Le plaiſir fut toûjours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de ſecrétaire.
Je refuſai ſon offre ; il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance ;

A la cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton *Salomon du Nord*,
Et ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'Argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,
Ne nous vanta pas moins ſon ton, ſes agrémens,
Sa chère un peu guerrière & ſes ſoupers charmans;
Où ceſſant d'être roi, pour être plus aimable,
Laiſſait la liberté préſider à ſa table,
Fréderic n'avait plus d'ennemis que les ſots;
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toûjours la dupe?
De la ſociété perdre tous les appas?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence:
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient ſi beaux! qui pouvait les troubler?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ſes manes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à Monſieur Fréron, il nous eſt plus connu:
Au *Bedlam* (4) de Pluton, fuſtigés par Mégère,
Viſé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiécle n'a pas vu de ces obſcurs pédans,

Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la fottife ?
Quelquefois on les lit; toûjours on les méprife.
Laiffe ces vils ferpens qui fifflent fur tes pas :
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.
Et qui n'adore point ta mufe enchantereffe ?
Tu crains d'être au-deffous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poftérité :
C'eft bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modeftie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et fi j'en crois les tiens, je me fuis peu mépris.
Mon nom eft fûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité fouvent : c'eft mon plus bel éloge.

Mais toi qui, des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eft-ce à toi de douter, dans tes fuccès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais confacrée,
Dont tu pourais toi feul garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre affervie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir fubjugué, régne fur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voifins jaloux vous doivent leur plaifir.

Faut-il à votre gloire encor un nouveau titre ?
Des intérêts des rois votre langue eſt l'arbitre :
Diſputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Oſman plaide en français les droits de ſon ſultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la Ruſſie
Décident en français des deſtins de l'Aſie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins, en ſachant t'imiter.
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien :
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

## NOTES.

(1) *DEs ſoupers du ſophi l'admirateur groteſque.* Mr. L** fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très plaiſant : *Vive le ſophi ! vive le grand-homme qui mange avec ſes amis ! qui ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, ſon appétit & ſon cœur !*

(2) *A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître.* Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de ſixiéme, répète ſouvent dans ſes feuilles, *Manes de Deſpréaux ! O mon maître !* &c.

(3) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?* Le gouvernement d'Auguſte fondé ſur les loix, partagé avec le ſénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une royauté.* Ses ſucſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

(4) *Au* Bedlam *de Pluton, fuſtigés par Mégère.* Nom de l'*Hôpital des fous* de Londres.

# LETTRE

## A MONSIEUR PIGAL.

CHer Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur ;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi longtems me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur ?

Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue

Séduise l'œil du ſpectateur ;
Et qui dans ſon ame inſinue
Ces doux déſirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le ſculpteur,
Votre digne prédéceſſeur,
Brûla, ſi la fable en eſt crue.

Au marbre il ſut donner un cœur,
Cinq ſens, inſtrument du bonheur,
Une ame en ces ſens répandue ;
Et ſoudain fille devenue
Cette fille reſta pourvue,
De doux appas que ſa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus diſſolue
Que ſon père & ſon créateur.
Que cet exemple ſi flatteur
Par vos beaux ſoins ſe perpétue !

# LES DEUX SIÉCLES.

SIécle où je vis briller un I suivi d'un quatre,
Siécle où l'on sut écrire aussi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ses misères,
Vante en tendant la main les trésors de ses pères ?
Non ; d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage ; autrefois Molière était plaisant ;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et sans nous amuser renonce à nous instruire.
Que je plains un Français, quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jetté ;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en soupire.

Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursouflés,
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizares,

Et la fcène françaife en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur foi-difant financier,
Qui gouverne l'état du haut de fon grenier ;
La chûte des beaux arts eft un bien pour la France ;
Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai fu fertilifer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume ;
Le public n'en fait rien : mais la poftérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité :
Et pour prix des calculs où mon efprit fe tue,
Je veux avec Jean Jaque avoir une ftatue. (a)

Taifez-vous, lui répond un philofophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obfcur métier ;
Vous gouvernez l'état ! quelle trifte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie !
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts font formés par les mers,
Jettez les Apennins dans l'abîme de l'onde,
Defcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos fens inégaux,
Allez des Patagons difféquer les cerveaux ;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuftre en ce fiécle profond :

(a) On a déja vu que Jean Jaque Rouffeau le Genevois, s'avifa d'écrire dans une lettre à Monfieur l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ftatue à lui Jean Jaque.

De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ſes beautés ; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi,
Vien-t-en créer un monde & ſois Dieu comme moi.
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connait ſi bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'égliſe.
Ils travaillent longtems : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut.

Un autre fou paraît ſuivi de ſa ſorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, ſans ſecours & ſans loix ;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilans oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier.
Ma Julie avec moi perdant ſon pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal ; rien n'eſt bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau :
Les petites-maiſons où toûjours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & ſa théologie.
Ainſi ſur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les paſſans,

Grimpé ſur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs;
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Pétau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique:
Dans un ſtile ampoulé parlez-moi de phyſique:
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards, Illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus: & c'eſt nous qui régnons.



# LE PÈRE NICODÈME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

JEannot, fouvien-toi bien que la philofophie
Eft un démon d'enfer à qui l'on facrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Lafs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raifonne a le cerveau bleffé.
Béniffons les mortels qui n'ont jamais penfé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la pefanteur dévote
Toûjours pour mon efprit eut de charmes puiffans!
Le péché n'eft, dit-on, que l'abus du bon fens ;
Et de peur de l'abus vous banniffez l'ufage.
Ah! fuyons faintement le danger d'être fage.
Pour faire ton falut ne penfe point, Jeannot ;
Abruti bien ton ame, & fai vœu d'être un fot.

JEANNOT.

Je fens de vos difcours l'influence bénigne,
Je bâille ; & de vos foins je me crois déja digne.

J'ai

J'ai toûjours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour-à-tour, & volait ses ouailles;
Ce cher Monsieur Billard, & son ami Cursel,
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies.
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé;
Et soudain leur esprit par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence,
Il eût falu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit; mais souffrez que Jeannot l'hébêté
Propose avec respect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée.
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut encor se damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable;
Il va trouver enfin pour prix de ſes travers
Desfontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître;
Mais il fut réprouvé ſi-tôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou formé par la nature,
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes aîles.
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute; &, tapi dans ton trou,
Fui le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre & fermer la paupière;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit,
Qu'avec Saint Loyola le mensonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fidèles,
A l'inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec discrétion la sage tolérance,
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appésantie:
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés — l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend partout. — O divine Bêtise,
Versez tous vos pavots; soutenez mon église.
A quels saints recourir dans cette extrémité?

O mon fils, cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien.

Courage; allons, rends-toi, lis le journal chrêtien;
De Jean-George, croi-moi, lis le diſcours ſublime.
C'eſt pour ton mal qui preſſe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris dans ſes murs
Voit encor, grace à Dieu, des eſprits lourds, obſcurs,
D'argumens rebattus déterminés copiſtes,
Tous farcis de lambeaux des premiers janſéniſtes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Appren d'eux à donner des mots pour des raiſons.
Fais des phraſes, Jeannot; m'a douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleſſure.
Ne ſois point philoſophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goute; & chériſſons l'erreur.
C'eſt vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un ſot au ſortir du collège?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

# L'ANNIVERSAIRE DE LA ST. BARTHELEMI, POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cent ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de sa nuit profonde.
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique histoire.
Mortels, à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le Triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille & soumis à sa loi

On vit danser le peuple roi
En portant des chaînes d'esclave.

❁ ❁

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrte & de lière,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-Dieux
Sous des assassins mercénaires.
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

❁ ❁

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre,
Cérès par ses dons renaissans,
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

❁ ❁

Tout mortel a versé des pleurs;
Chaque siècle a connu les crimes;

Ce monde est un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux passés le souvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids insupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins misérable.

# LA BÉGUEULE,

## *CONTE MORAL.*

DAns ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !
Le belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère ;
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à-peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût

Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte;
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte:
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: „ Arſène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans?
„ As-tu des goûts & des amuſemens?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie “.
L'autre en deux mots répondait: *je m'ennuie.*

„ C'eſt un grand mal ( dit la fée ) & je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi “.

Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine :
„ Faites-moi voir votre beau paradis ;
„ Je ne ſaurais ſupporter ma famille,
„ Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
„ Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais.
„ C'eſt un goût vif dont je me ſens coëffée “.
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout auſſi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe à cette œuvre angélique
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : „ Voilà votre maiſon,
„ Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
„ Commandez-y. Toute ma nation

„ Obéira fans aucune réplique.
„ J'ai quatre mots à dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours :
„ Je reviendrai vers vous en peu de jours.
„ J'efpère au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu fatisfaite “.

Aline part. La belle en liberté
Refte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déeffe.
De cent beautés une foule s'empreffe
A prévenir fes moindres volontés.
A-t-elle faim ? Cent plats font apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets font de pure ambrofie ;
Les vafes font du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inftant
Dans les jardins, fur les bords des fontaines,
Sur les gazons, refpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de faphirs,
Pour la porter fe préfentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trepiés de Vulcain
Allaient au ciel par un reffort divin
Offrir leur fiége aux majeftés fuprêmes.
De mille oifeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit fur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans :
Les perroquets répétaient fes paroles,
Et les échos les difaient après eux.

Telle Pſyché par le plus beau des dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arſène eſt encor mieux ſervie;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour:
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le ſoir une muſique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi (dit-elle) a penſé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend:
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable.
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;

Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triste & fatigant.
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Des lendemains plus doux & plus plaisans.

La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule elle avise une brèche
A certain mur; & semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, & vous franchit le parc.

Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis.
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, & des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait; & déja ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiseaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle avanturière?

Dans sa détresse elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier
Tout en sifflant retrouver sa chaumière.
„ Qui que tu sois (lui dit la beauté fière)
„ Vois en pitié le malheur qui me suit;
„ Car je ne sais où coucher cette nuit ".
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.

Le noir pataut, la voyant si bien mise,
Lui répondit: „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de crise,
„ Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
„ Je suis encor très loin de ma maison.
„ Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
„ On recevra sa petite personne
„ Comme on poura. J'ai du lard & des œufs.
„ Toute Françaife, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
„ Je n'ai qu'un lit; c'est assez pour nous deux ".

Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le désespoir, la honte, le couroux

L'ont ſuffoquée ; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout elle était à l'écart.
» Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux.

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis : tout y changea pour elle
En peu de tems, ſi-tôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que falait-il à ſon cœur ?.... Qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente ; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.



# LES SYSTÊMES.

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Etre ineffable
Un jour, devant son trône, assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2), & Bonaventure (3),
Et jusqu'au Provençal élève d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Çà, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon secret:*
*Dites-moi qui je suis, & comment je suis fait.*
*Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:*
*Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,*
*Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,*
*Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.*
*Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,*
*Des prix sont proposés par les académies:*
*J'en donnerai. Quiconque approchera du but,*
*Aura beaucoup d'argent, & fera son salut.*

Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole,

Thomas

Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toûjours bien,
Et répondit à tout, sans se douter de rien.

*Vous êtes*, lui dit-il, *l'existence & l'essence* (6),
*Simple avec attributs, acte pur & substance*,
*Dans les tems, hors des tems : fin, principe & milieu*,
*Toûjours présent partout sans être en aucun lieu.*

L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *courage, Thomas !* & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile.

*Seigneur*, dit-il à Dieu ; *ce bon homme Thomas*
*Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.*
*Voici mon argument, qui me semble invincible :*
*Pour être, c'est assez que vous soyez possible* (7).
*Quant à votre univers, il est fort imposant ;*
*Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant* (8) :
*Et je puis vous former d'un morceau de matière*
*Elémens, animaux, tourbillons & lumière,*
*Lorsque du mouvement je saurai mieux les loix.*
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atômes crochus (9),
Quoique passés de mode, & dès longtems déchus.
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait; pensif & retiré;
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
*Pardonnez-moi*, dit-il, en lui parlant tout bas;
*Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas* (10).
*Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.*
*J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.*
*Jugez-nous.* — A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'effroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour les prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient, & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra (11).

Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).

Leibnitz avertiſſait le turc & le chrétien,
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien (13);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'eſt rien ſans monades.

Le courier des Lapons, dans ſes turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer des géans.
Notre conſul Maillet (15) (non pas conſul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poiſſon. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin criſtal;
Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maiſons.

Dieu ne ſe fâcha point: c'eſt le meilleur des pères:
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence, & porteur de bienfaits.

Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces,
Il viſita des ſaints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquiſiteurs,
Dans le ſiécle paſſé dévots perſécuteurs.
*Meſſeigneurs*, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
*De vous bien divertir, ſans moleſter perſonne.*
*Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans*,

*Qui sont ainsi que vous, de fieffés ignorans :*
*Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :*
*Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?*
*Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;*
*Et votre signature est plus funeste qu'eux.*
*En Sorbonne, aux Charniers* (16), *tout se mêle d'écrire :*
*Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

# *NOTES*

## PAR MR. DE MORZA.

(1) *LE bon Thomas d'Aquin.....* Nous n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés ; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Aussi celui-ci a été surnommé *le Grand.*

(2) *Scot......* Scot est le fameux rival de *Thomas.* C'est lui qu'on a cru mal-à-propos l'instituteur du dogme de l'*Immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose.*

(3) *Bonaventure......* Nous avons de *St. Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diète du salut, le Rossignol de la passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six aîles des chérubins, les Six aîles des séraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jésus, &c.

(4)... *Provençal, élève d'Epicure.* Gassendi, qui ressuscita pendant quelque tems le systême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, & la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses ; & c'est beaucoup pour un philosophe.

(5) *De ce maître René.....*

Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu, qu'on ne se donne plus la peine ni de refuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son tems à rechercher comment des dez, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des terres & des mers? Les partisans de ces chimères les appellaient les hautes sciences, & ils se moquaient d'Aristote, & ils disaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass, tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un tems où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(6) .... *L'existence & l'essence, &c.* Ce sont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(7) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.* Voici où est (ce me semble) le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire & éternel, de ce que j'ai apperçu clairement que quelque chose existe nécessairement & de toute éternité ; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant & sans cause, ce qui est absurde : donc un Etre a existé toûjours nécessairement & par lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, & non de la possibilité qu'il soit. Cela est délicat, & devient plus délicat encore, quand on ose sonder la nature de cet Etre éternel & nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plûpart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixiémes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scholastiques orgueilleux & peu sensés qui osent enseigner & menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement. C'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands-hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à

l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à Paulian l'ex-jéſuite, & à tant d'autres!

(8) *J'en ferai tout autant. Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde.* Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre: il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes penſans & des têtes penſantes, cela eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le père Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faiſait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(9) . . . . . *Ses atômes crochus.* Démocrite, Epicure, & Lucrèce, avec leurs atômes déclinans dans le vuide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bon ſens qui ait jamais conçu clairement que des atômes ſe ſoient aſſemblés pour aller en ligne droite, & pour ſe détourner enſuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aſtres, des animaux, des penſées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eſt-il pas trouvé un ſeul qui ſoit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raiſonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reſſemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiſtoriens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt milles pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le ſerpent, qui eut de longues converſations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en ſa langue pour être entendu, & non en la langue des ſerpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puiſqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore ſe corrompre. C'eſt ſur des raiſons de cette force que furent appuyés longtems tous les commentaires & tous les ſyſtêmes. Hérodote a dit que le ſoleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & ſur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des ſavans ſe ſont diſtillés le cerveau pour

comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée & de Thieste, par quel secret Hercule était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de...! Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(10) *Mais je pense entre nous que vous n'existez pas.* Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le Dieu de Straton, c'est le Dieu des stoïciens.

*Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.*

C'est le Dieu d'Aratus dans le sens d'une philosophie audacieuse.

*In Deo vivimus, movemur & sumus.*

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que Spinosa. Arnaud & ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes.

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entr'elles. Or ce quelque chose de com-

mun ne peut exister avant la substance produite ; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre ; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, donc tout est mode.

L'intelligence & la matière existent ; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs, donc l'infinité d'attributs est Dieu ; donc Dieu est tout.

Ce système a été assez refuté par l'humain Fénélon, par le subtil Lami, & surtout de nos jours, par Mr. l'abbé de Condillac, par Mr. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son anti-Lucrèce, le second en beaux vers français dans une épitre instructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins.

*Dogmata complexus, partim vesana Stratonis*
*Restituit commenta ; suisque erroribus auxit*
*Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem*
*Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,*
*Tanquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.*
*Sic redivivâ novo se se munimine cinxit*
*Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.*
*Scilicet ex toto rerum glomeramine numen*
*Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,*
*Et cuncta mentes pro mente, simulque perenni*
*Pro vitâ atque avo, fuga temporis ipsa caduci*
*Et qui seclorum jugis devolvitur ordo.*
*Pana putes.*

Voici quelques-uns des vers français.

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence ;
Je suis l'être complet & l'unique substance ;

La matière & l'esprit en sont les attributs,
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Embellissent entr'eux le théâtre du monde;
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis,
Qui comblent mes trésors & les rend réunis.

Le livre du *Système de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, & qu'elle produit seule la sensation & la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, & c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirme pas; il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroastre & Thaut, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système; & il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toûjours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflict éternel de témérités & d'ignorances, le monde est toûjours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puissans ont gouverné, & les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.* Par quelle fatalité le systême de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, & le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

*Dieu*, dit Mallebranche, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées. — Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que Dieu. — Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent*

*dans la substance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'esprit pur, partie 2.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Mallebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son systême par des passages de St. Paul & de St. Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit. Nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner.* Il faut avouer que ce systême, qui suppose que l'Etre tout-puissant, & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables & sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que sans son harmonie....* Notre ame étant *simple*, (car on suppose que son existence & sa *simplicité* sont prouvées) elle peut résider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à-peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, & le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; & l'inventeur de ce systême est celui qui a disputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties & sans étendue font donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des rapports avec toutes les autres; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* sont l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples, inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison, pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14) .............. *Dans ces turlupinades.* On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles & des infortunes.

(15) *Notre consul Maillet*..... On connaît aussi le systême vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies, étaient des dieux bienfaisans, en comparaison de tous ces rêveurs. Et il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systêmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet & de Woodward. Car ces systêmes n'ont appris aucune vérité & n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des gueux & le déserteur ont fait passer très agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(16).... *Aux Charniers, tout se mêle d'écrire.* Charniers des Sts. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du Louvre. C'est-là qu'on enterre tous les gueux, au-lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé longtems à l'Année littéraire. Il y a le stile à cinq sous, & le stile à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de Mr. Oufle, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne ensuite ceux qui

les rejettent ; qu'on donne au public les lettres de Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin, (a) *que la vraie religion a été selon la variété des tems, variée & diverse, quant à sa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance* ; que ces belles choses, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal ; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout, qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(a) *Veram religionem, etsi quantum ad sui formam & revelationis perspicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes & de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne ; il est intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Parisiensis in libellum cui titulus, BELISAIRE. Parisiis 1767.* Censure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE. A Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubicuiste.

# LES CABALES.

BArbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? Aspirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Moustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace.

„ Monsieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
„ Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
„ J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien croire
„ Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
„ Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
„ Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
„ Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
„ Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
„ Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
„ Mais le besoin présent nous tient encore unis.
„ Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;

„ Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire.

Laiſſons-là de Dijon ce pauvre garnement (2),
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; & l'antre du parterre (3)
Et les caffés voiſins ſont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier „ Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4),
„ Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
„ Avez-vous lu ſa piéce ? il tombe, il eſt perdu ;
„ Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — „ C'eſt un vil téméraire,
„ Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
„ Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
„ Choisissez, ( me dit-on ) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coëffure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
„ Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
„ Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisiéme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent ;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ? — obéir.

A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
„ Mais, monſieur, des Capets les loix fondamentales,
„ Et le grenier à ſel, & les cours féodales,
„ Et le gouvernement du chancelier Duprat....

Monſieur, je n'entends rien aux matières d'état.
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante ; & la guerre civile (7)
Amuſait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.

A peine ai-je quité mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part...
„ Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint Médard (8)
„ Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière
„ Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière ;
„ Les billets au porteur des chrêtiens trépaſſés,
„ Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
„ Nous applaudimes tous à votre noble audace,
„ Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à beſace
„ Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
„ S'il eût béché la terre, eût ſervi ſon prochain.
„ Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
„ Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule.
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger

Que

Que cet horloge exiſte, & n'ait point d'horloger (9).
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'égliſe :
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe (10).
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin.
Eh ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire...

„ Ah traître ! ah malheureux ! je m'en étais douté.
„ Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
„ Alors que de Maillet inſultant la mémoire (11),
„ Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
„ Ignorant ! vois l'effet de mes combinaiſons.
„ Les hommes autrefois ont été des poiſſons.
„ La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe.
„ Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe.
„ Nous te l'avions appris ; mais tu t'es éloigné
„ Du vrai ſens de Platon par nous ſeuls enſeigné.
„ Lâche ! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême ?
Mais oui. — „ De la nature as-tu lu le ſyſtême ?

„ Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
„ Que dis-tu de ce livre ? Il m'a fort ennuyé.... (12)
„ C'en eſt aſſez, ingrat ! ta perfide inſolence
„ Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
„ Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
„ Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant.
„ Nous t'y ferons rentrer ainſi que ce grand Etre
„ Que tu prends baſſement pour ton unique maître.
„ De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé. —
Soit. — „ Nous inſulterons à ton génie uſé. —

J'y confens. — „ Des fatras de brochures fans nombre
„ Dans ta bière à grands flots vont tomber fur ton ombre.
Je n'en fentirai rien. — „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puiffans Langlevieux, aux immortels Frérons(13).

Ah ! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, befoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la fociété,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité !
Permettez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête ;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon ; Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu ; vous ofez le nier.
Examinons le fait fans nous injurier.

J'ai défiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre St. Père, au fortir de la meffe,
Avec le grand Lama, danfant un cotillon ;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon ;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi pefamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'efpérais en jouir ; je me fuis bien trompé.

On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre;
Ils y seront toûjours. La discorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la paix que partout on chassa.
On dit que seulement par grace on lui laissa
Deux asyles fort doux; c'est le lit & la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & faisons des chansons.

# NOTES

## PAR MR. DE MORZA.

(1) *LE trône*. Ce trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait, avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; & dans la suite des tems le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(2) *De Dijon ce pauvre garnement*. Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de St. Lambert, de l'Ile, de Vatelet, Dorat & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabâles fut maltraité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les hon-

nêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre comme Clément, la Beaumelle, Sabatier natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la piéce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(3) *Et l'antre du parterre.* C'est principalement au parterre de la comédie française, à la représentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le soutient, se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur disent: Venez-vous pour siffler, mettez-vous là: venez-vous pour applaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois au dez la chûte ou le succès d'une tragédie nouvelle au caffé de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si longtems la gloire de la nation.

(4) *Rameau, Bouffons.* La même manie a passé à l'opéra & a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théatre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'est celui de la satyre raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot, qui avez voulu avoir de l'esprit, & qui avez assemblé quinze cent personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est sans le savoir un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, & le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, & ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en se-

cret ; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) *La royale coëffure.* Il n'y a pas longtems que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner.* L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de tems ; & en attendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Boisguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui ensuite osa attribuer sa *Dixme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que si on suivait ses beaux systêmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais possédé une charrue remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(7) *La fronde était plaisante.* La fronde en effet était fort plaisante, si on ne regarde que ses ridicules. Le président le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ses chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit : Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement ; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit : Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal Mazarin, & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre ; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ses convives qui leur dit :

Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage : ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie, C'est son bréviaire ; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chansons qui ne finissaient point ; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Retz dit dans ses mémoires *que le parlement faisait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de singes dans le *Siécle de Louis XIV* ; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyait en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que Messieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : » Un empereur de la Chine » dit un jour à l'historiographe de l'empire, je suis » averti que vous mettez par » écrit mes fautes, tremblez. L'historiographe prit sur le champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là ? Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, & dit : Ecrivez tout, mes fautes seront réparées.

(8) *Lorsque de Saint Médard.* On connait le fanatisme des convulsions de Saint Médard, qui durèrent si longtems dans la populace, & qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses : mais jamais il n'y en eut de plus sotte & de plus avilissante. L'histoire des billets de confession & l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cent personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cet horloge existe.* Si un horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait

l'Eternel géomètre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de dessein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre ; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe ; & les rayons qui partent de Sirius à quatre cent millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible ; qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre ; des ridicules ! on croit nous en donner en nous appellant causefinaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit : *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, & auquel je ne pourais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) *Fleuri le confesseur en parle avec franchise.* Fleuri, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet, &c.* Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(12) *Il m'a fort ennuyé.* Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, & quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, & surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite Anglais nommé Néedham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pourri, en petites anguilles; lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Joseph, & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le bled pourrisse & meure pour lever & pour produire, & que par conséquent son bled pourri & son jus de mouton faisaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui repliquer que JESUS-CHRIST daignait se conformer aux idées fausses & grossières des paysans Galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, & observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de DIEU, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; & aussi mauvais raisonneur que mauvais chymiste, il persista longtems à se croire créateur d'anguilles. De sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir son opinion ridicule, & les athées se servaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

*Spinosa*, circonspect & fort honnête homme; nous l'appellons ici Baruc, parce que

c'eſt ſon véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais baptiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

(13) *Au puiſſant Langlevieux.* C'eſt ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il eſt parlé dans les *Notes ſur l'épître à Mr. d'Alembert*, pag. 194 & ſuiv.

Ce même homme s'eſt depuis aſſocié avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de baſſeſſes, il a ſurpris la protection d'une perſonne reſpectable qui ignorait ſes excès ridicules : mais *oportet cognoſci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toûjours des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, & que notre auteur eſt toûjours borné à repouſſer les injures & les calomnies des *Rollets* de ſon tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que la Beaumelle a vomi pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juſte & plus convenable.

C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'état, & tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord ; qu'il y en a de toute eſpèce ; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége ; que la faim & la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice ; que la curioſité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impreſſion dangereuſe ; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales ; & que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, & qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

## JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

Quelquefois le matin quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple avec effroi la funeſte peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure,
Dont le diable s'eſt emparé.
Je dis au mont Etna : pourquoi tant de ravages
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs ;
Je redemande aux mers, tous ces triſtes rivages
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans ;
Et je redis aux tyrans,
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans :
Enfin lorſque j'enviſage
Dans ce malheureux ſéjour
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour ;
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre, & qu'on meure,
*Je pleure.*
Mais lorſque ſur le ſoir avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table ;
Quand loin des fripons, & des ſots,
La gaîté, les chanſons, les graces, les bons mots

Ornent les entremets d'un souper délectable,
Quand sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon, & de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse ;
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits,
*Je ris.*
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui soufflent dans Paris, vainement agité
Des inimitiés infernales ;
Et versent leurs poisons sur la société :
L'infame calomnie avec perversité,
Répand ses ténébreux scandales ;
On me parle souvent du Nord ensanglanté,
D'un roi sage & clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté ;
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure ;
*Je pleure.*
Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser ;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser ;
Si par fois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toûjours catin, toûjours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits,
*Je ris.*

Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine ;
Chaçun a ſon lutin, qui toûjours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens tout au plus malgré moi je dépends,
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine ;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine :
La nature change à nos yeux,
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

## RÉPONSE A L'AUTEUR,

*Par Mr. l'abbé* DE VOIS ***.

DU tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous ſavez vous paſſer de corps,
Votre eſprit ne change point d'âge ;
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printems eſt dans votre tête,
Tous vos vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce Dieu vous viſez les *bons*,
Et, quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas ; *point de fonds*.

Pour moi, débile créature,
La trifte main de la nature
Etend un crêpe fur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand fecours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de fots difcours.
Pourfuivi par la calomnie,
Je ne fens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur eft dans le cercueil
De mon irréparable amie ;
L'univers me parait en deuil.
O vous ! rare ornement de notre académie,
Vous nous garantiffez fon immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaîté !
Vous ne mourez jamais : moi je meurs à toute heure ;
Vous êtes *Jean qui rit*, & je fuis *Jean qui pleure*.



# LETTRE

## SUR UN ÉCRIT ANONYME.

*A Ferney 20 Avril 1772.*

Dans ce saint tems nous savons comme
On doit expier ses délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNe bonne ame voulant seconder mes intentions, m'a envoyé par la poste la veille de Pâques, la deux centiéme brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitiéme péché mortel. On me fait appercevoir que j'en suis très coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amander.

1°. L'on m'apprend que je suis indignement jaloux de *Bernard de Palissi* qui vivait sur la fin du seiziéme siécle. Il avança que le fallun de Touraine, n'est qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns sur les autres pendant cinquante mille siécles plus ou moins, lorsque la place où est la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouse fureur ayant fait venir une caisse de ce fallun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris insolemment ce fallun pour une espèce de pierre calcaire friable, pulvérisée par le tems. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; & j'ai conclu avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe en-

viron deux lieues & demi. J'ai hazardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce fallun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; & que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siécles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec cette espèce de marne qu'on fume les champs voisins; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siécles ne me donneraient jamais du bled. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette détestable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul *Maillet*, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses & en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni oursins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a em-

pêché de convenir jufqu'à préfent que ce globe foit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent font très fragiles, & furtout moi. Mais pour peu qu'on veuille abfolument que la terre foit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y confens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toûjours dominé, m'a égaré jufqu'au point de douter que la terre fût un foleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai pouffé furtout ma jaloufie contre l'apoticaire *Arnoud*, jufqu'à dire que fes fachets n'ont pas toûjours prévenu l'apoplexie. Mais auffi comme il ne faut pas fe faire plus méchant qu'on ne l'eft, je n'ai point porté la perverfité jufqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les fciences & dans les arts. J'ai toûjours reconnu, graces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il eft vrai que j'ai été fi horriblement jaloux de l'*Efprit des loix* dans mon métier de jurifconfulte, que j'ai ofé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre; en avouant pourtant qu'il eft plein d'efprit & de grandes vues, *qu'il refpire l'amour des loix & de l'humanité.* J'ai même parlé très durement de fes détracteurs. Ce procédé eft d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plufieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand fuccès, l'article *Gouvernement anglais* eft de moi; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montefquieu j'ai voulu jetter au feu le mien.* C'eft-là le langage de l'envie la plus déteftable.

9°. Je m'accufe d'avoir ofé m'élever avec une colère peu chrêtienne, contre certains perfécuteurs d'*Helvétius*, & de plufieurs gens de lettres; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppreffeurs; d'avoir feul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice; mais d'avoir

d'avoir en même tems par un esprit de jalousie, manifesté une très petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'estimais; c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Descartes* étaient mathématiquement impossibles; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant; qu'il est faux qu'il y ait également toûjours égale quantité de mouvement dans la nature; qu'il est faux que les planètes soient des soleils; qu'il est faux que les mines de sel & les fontaines viennent de la mer. Qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre *Descartes* m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre*, seule pension dont j'aye été réguliérement payé.

11°. Je dois confesser encor que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet* & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persecuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agésilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, & non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si

j'ofe le dire ; mais enfin les ferpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaifir infernal de rire quand fon nom s'eft trouvé trop fouvent au bout de ma plume.

Etant ainfi convenu avec mon charitable directeur de confcience, que je fuis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, &c. Et les péchés avoués étant à demi pardonnés ; je me flatte que cet honnête homme que je connais très bien, fera content de ma confeffion fincère.

Je ne fuis plus jaloux, mon crime eft expié.
J'éprouve un fentiment plus doux, plus légitime ;
L'auteur d'une lettre anonime
Me fait une grande pitié.

Mais en même tems j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliffons & des fous, & même aux lettres des perfonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître ; car bien que je fois très jeune, & que je n'aye que foixante & dix-huit ans, cependant le tems eft cher ; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chofe.

J'ajoute encor un mot ; & affez férieufement. Quoique j'aye paffé à deux reprifes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théatre, & même les autres cabales. Je fais combien on fe paffionne pour un fyftême chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné & oublié, pour une opinion du tems, qui s'évanouit, enfin comme les formes fubftantielles, les idées innées & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre energumènes s'uniffent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'eft pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices em-

ployés contre ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement, que la masse multipliée par la vitesse. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impossible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St. Pâris* & des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St. Augustin*. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux *Régis* jésuite; osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à *St. Xavier* son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appellait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un tems (fort court à la vérité), mais il a été, ce tems honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc & pair, à un ministre d'état, à un prince; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne serait pas tout-à-fait sortable.

Lorsqu'on fit paraître le *Système de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, & encore argument équivoque, livre stérile en bons raisonnemens, & pernicieux par les conséquences, mais éblouïssant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'usée, de nos misères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de *Cicéron* & de *Platon*, & on disait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cause du genre-humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée. Et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encor une fois, je connais l'insensé méchant, qui dans sa Lettre anonyme m'ose accuser *de caresser les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaicteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, & qui la deshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par ligne, & consumer le reste de son patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'état dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée, qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, & qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

# LA TACTIQUE,

## AVEC DES NOTES NOUVELLES.

J'Étais lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille ;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, & ſage autant que beau :
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait ſeul nos deſtins ; prenez, c'eſt la tactique.
La tactique ? lui dis-je, hélas ! juſqu'à préſent,
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ; (1)
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
J'achetai ſa tactique, & je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes déſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger ſon prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (2)
Pêtrit, pour s'amuſer, du ſoufre & du ſalpêtre :
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;

Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole, (3)
Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mouſquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bon, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, ſans tambour & ſans bruit,
Diſcrettement chargés de ſabres & d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles.
Puis, montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en ſûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecraſent les enfans; & las de tant d'efforts
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'égliſe
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en latin qu'il eſt leur digne appui,
Que dans la ville en feu, l'on n'eût rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi Dieu ne nous ſeconde.
Etrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez monſieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colère.....
Allez, de Belzébut déteſtable libraire!
Portez votre tactique au chevalier de Tot,
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrêtiens inſtruit les infidèles.

Allez ; adreſſez-vous à Monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof.
A FRÉDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage ; (4)
Et ſoyez convaincu qu'il en ſait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ;
Il eſt maître-paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGÈNE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortît (je ne ſais quand) des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déja ſi courts.
La goutte avec ſa craie ; & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fiévre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (5)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes ;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de couroux :

De la tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant ; Caïn tua son frère ;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre ?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est ( n'en doutez point ) des guerres légitimes ;
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
Il soutenait le droit de sa naissance auguste ;
La ligue était coupable ; Henri quatre était juste.
Mais sans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne anglaise avec ordre animée
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaut ! .... dans les murs de Paris
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux esprits ;
De la douce Gossin le centiéme idolâtre,

Vous alliez là lorgner sur les bancs du théatre ;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs ?
Qu'aurait fait tout Paris, si LOUIS, en personne,
N'eût passé le matin sur le pont de Calonne ?
Et si tous vos Césars, à quatre sous par jour,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour ?
Vous savez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux esprits les bruiantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues ;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainsi que le Dieu Mars Apollon prend les armes ;
L'église, le barreau, la cour ont leurs allarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier (6)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit longtems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.
Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire :
Je conçus que la guerre est le premier des arts ;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (7)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maitre.
Mais, je vous l'avourai, je formais des souhaits

Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

# NOTES.

(1) *Tactique* vient originairement du verbe *Tasso*, j'arrange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que Pyrrhus en voyant le camp des Romains ne les trouva pas si barbares.

(2) *Autrefois un bon prêtre.* On ne sait encor qui employa le premier les canons dans les batailles & dans les siéges. Une invention qui a changé entiérement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, & d'y ajuster une verge garnie d'un os, ou d'un fer pointu à un bout, & de quatre plumes à l'autre bout? qui inventa la navette, les fours, les moulins? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie, ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siécles après les cavernes & les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable & la faisaient servir à leurs divertissemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites Shall & Verbiest fondissent du canon pour les conquérans Tartares vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux Allemands qui enseignérent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre moine Allemand nommé Shwartz, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au quatorziéme siécle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon moine Anglais, antérieur d'environ cent années au moine Allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger, qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454 grande édi-

tion d'Oxford . . . . . . *Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfans qu'on fait partout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, & on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, sans doute, de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crecy en 1346, & & dans celle de Maupertuis dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encor dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, & que cette date est encor gravée sur la culasse.

*Et voilà justement comme on écrit l'histoire.*

On écrivait & on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à Mr. le comte de Holnstein de Bavière gouverneur du pays de Amberg. Il donna un certificat autentique qu'un fondeur de canons nommé M. . . . assez fameux pour son tems, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301; mais les historiens aiment l'antique & le merveilleux.

Je n'ai guères plus de foi à la bombarde de Froissard qui avait plus de cinquante pieds de long, & qui menait si grande noise au décliquer qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin. C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encor du régistre de Du Drach trésorier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon pour avoir poudres & autres choses nécessaires aux canons devant Puisguillaume.* Ducange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, & c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes & les villes par l'artillerie; &

en ajoutant à ces trois moines les jésuites Shall & Verbieft, cela fera cinq.

(3) Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle va d'abord en ligne droite ; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, & de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée parabole, à la lettre, *allant au-delà.* Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le tems de mettre le feu à son canon.

(4) Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur ;
Il est maître passé dans cet art plein d'honneur,
Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus du prince Eugène & du grand Gustave. On a dit que vouloir condamner cette comparaison c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(5) Le roi de Prusse a formé lui-même tous ses généraux.

(6) *Clément & Savatier.* Voyez les notes sur le Dialogue du Vieillard & de Pégase.

(7) *Des Bourbons, des Bayards.* Mr. Guibert a fait une tragédie du connétable de Bourbon, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choses admirables.

# DIALOGUE
## DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

QUe fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème & je bâtis. (1)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son tems, fut berger & maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitarre; il fit de nouveaux vers;
Des Filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pouraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourais dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime *Vadé* (2)
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie.

D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu,
Tu ſais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on baffoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au parnaſſe eſt complet;
Nous n'avons qu'à jouir; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe, & les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher en vain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.

Ton parnaſſe d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la gloire eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte & ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.

Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du tems paſſé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les pieds de Corneille.
Bientôt *Martin Fréron* (3), promt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du parnaſſe,
Sans ſecours, ſans amis, humble dans ma diſgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réuſſis point; leur bruyante ſéquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle:
Je n'ai pu déſarmer *Sabotier* (4) mon rival.

Le parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval ;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux-esprits ; je sais ce qu'il en coûte.
Il falut, malgré moi, combattre soixante ans,
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toûjours en faction, toûjours en sentinelle :
Ici c'est l'abbé *Guyon*;(5) plus bas, c'est La Beaumelle.(6)
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence,
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux sentimens :
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ;
J'écris une sottise, aussi-tôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire. (7)
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *Charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse (8) sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles ;

J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles ;
Mais, tout change, tout s'use, & tout amour prend fin :
Va, vole au mont-sacré ; je reste en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin. Tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri, les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coëffa Chapelain, Desmarets, *Saint-Didier*. (9)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Le Kain le premier des acteurs
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton stile ampoulé la froide & séche enflure ?
De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne-foi ;
Cinquante bons esprits qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau pié-d'estal ;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron à le mordre attaché
Consumer de ses dents tout l'ébène ébreché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur *Clément*,(10) *Patouillet*(11)sur *Nonotte*.(12)

Leurs

Leurs clameurs un moment pouront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeunesse est maligne, & la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écrasé par St. Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur Le Mierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille & ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
Triptolême est le Dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah ! doyen des ingrats ! ce triste & froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Eh bien ! tu te sens faible ; écris avec faiblesse ;

Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je ſuis tout fier encor de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière,
Et je ne puis ſouffrir un changement groſſier.
Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois ſans eſprit, ſans ſcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans ſon champ de plus riches moiſſons
Que n'en eut Mirabeau par ſes nobles leçons. (13)
Laiſſe un travail pénible aux mains du mercénaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre.
Songe que tu naquis pour mon ſacré vallon.
Chante encor avec Pope, & penſe avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce *Syſtême* heureux qu'on dit *de la nature.*
Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout ſyſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, & ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit ſans guide & ſans flambeau :
Hélas ! voit on plus clair au bord de ſon tombeau ?
A quoi peut nous ſervir ce don de la penſée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipſée ?
Je n'ai penſé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir ſouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien ſavoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien ! végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon ſervice à de profonds eſprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pouraient, loin des profanes yeux,
Sans le ſecours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'eſſence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont beſoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté *René* (14) parmi ſes tourbillons ;
Son diſciple plus fou (15) mais non pas moins ſuperbe,
Etait monté ſur moi ; quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en proſe & bien mieux inſpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes conſacrés ;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémiſphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères. (16)

# NOTES

## DE MR. DE MORZA.

(1) *JE défriche un déſert.* En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux & de la Champagne pouilleuſe, & ils ont produit le plus beau froment ; mais ces tentatives très longues & très diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât ; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, & qu'on fît

venir de la cavalerie ſur les lieux.

(2) *Vadé*, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Ecoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(3) *Martin Fréron*, Martin n'eſt pas ſon nom de batême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce Dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Qua menſura menſi fueritis, eadem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'Ecoſſaiſe, & nous en ſommes bien fâchés.

(4) *Sabotier mon rival.* L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, & le peintre qui a deſſiné le Siécle de Louis XIV & de Louis XV. Ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait en 1771 un Dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne ſe vendit point. Mais il en fit un autre en 1772, intitulé les trois ſiécles, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il ſe vendit. Il inſulta Meſſieurs d'Alembert, de St. Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Bauzée, La Harpe, de l'Ile, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait reſpecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que Meſſieurs Sabotier & Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, eſt un vieillard de quatre-vingt ans qui ne pouvait pas ſe défendre.

Il eſt permis, il eſt utile de dire ſon ſentiment ſur des ouvrages, ſurtout quand on le motive par des raiſons ſolides, ou du moins ſéduiſantes. S'il ne s'agiſſait que de littérature, nous dirions qu'il eſt très injuſte d'accuſer l'auteur de la Henriade & du Siécle de Louis XIV, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce ſiécle, de ne leur avoir pas rendu juſtice. Nous dirions que perſonne n'a parlé avec plus de ſenſibilité des admirables ſcènes de Corneille, de *la perfection déſeſpérante* du ſtile de Racine (comme s'exprime Mr. De La Harpe), de la perfection non moins déſeſpérante de l'Art poëtique, & de pluſieurs belles épitres de Boileau.

Nous dirions que ſa liſte des grands écrivains de ce ſiécle mémorable, contient l'éloge raiſonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme ſupérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine qui a ſurpaſſé Phèdre par ſa naïveté & par ſes graces; celui de Quinault qui n'eut ni modéles ni rivaux dans ſes opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Boſſuet, aux Fénélon, à tous les hommes de génie, à tous les ſavans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inséparables de la faiblesse humaine. Que c'eût été une grande impertinence de mettre sur le même rang Cinna & Pertharite, Polyeucte & Théodora, & d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine & celles qui sont moins heureuses. Il faut plus encor ; il faut savoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes. C'est en quoi consiste le goût. Et nous pourions assurer que l'auteur du Siécle de Louis XIV après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourd'hui Mr. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs dont il ignore l'équité & le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentimens odieux. Il a la cruauté de les appeller *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingt ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le tems à venir. Ce procédé est injuste & maladroit, & d'autant plus maladroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le tems présent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le Spinosa commenté, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de monsieur l'abbé Sabotier natif de Castres ; & nous déposerons ce monument chez un notaire, ou chez un greffier dès qu'il nous en aura donné la permission ; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poësies légères de ce grand critique, & de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain. Voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de messieurs St. Lambert, de l'Ile, de La Harpe si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conté intitulé le . . . . . mauvais lieu.

Ce conte cammence ainsi. Et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que le Spinosa.

Du tems que la dame *Pâris*
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa,
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chûte dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas.
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise & pourpoint bas. &c.

Nous épargnons sans hésiter aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poësie de monsieur l'abbé des trois siécles.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant & bien plus décisif (& toûjours de sa main, & signé Sabotier de Castres).

„ On n'aime ici que les pro-
„ cessions, les sermons & les
„ messes. Les gens qui ont eu
„ la force de secouer le joug
„ des préjugés de l'enfance,
„ du fanatisme & de l'erreur,
„ en un mot, les hommes qui
„ pensent bien n'osent se fai-
„ re connaître, &c. &c.

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie & de scélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice. Mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite de prêcher la vertu & le bon goût?

On dit qu'il est tonsuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'église, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaissance. Car malgré son spinosisme il faura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de Mr. de Voltaire.

*Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.*

Ce philosophe écrivait il n'y a pas longtems à un grand prince. *C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre & celui dont je suis le moins mécontent.* Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique : car si le fanatique est un loup enragé qui égorge & qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire ; l'athée poura commettre tous les crimes secrets sachant bien qu'il fait mal, & comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, Locke & Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline & dans la Pensilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(5) *L'abbé Guyon*, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'Oracle des philosophes.

(6) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en exposant simplement leurs calomnies.

(7) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur. Cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encor moins honnête : mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(8) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de Fabricius qui est de Mr. Bigex ; un Dialogue de Péricles & d'un Russe, fort estimé, dont l'auteur est Mr. Suard ; des vers sur la mort de Mlle. Lecouvreur, moins estimés, commençans par ces vers :

Quel contraste frappe mes yeux ?
Melpomène ici désolée
Elève avec l'aveu des Dieux
Un magnifique mausolée.

Cette piéce est du Sr. Bonneval jadis précepteur chez Mr. de Montmartel. S'il a eu l'aveu des Dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de Mr. de V. de prétendus vers de Mr. Clairaut qui n'en fit jamais. Une piéce qui a pour titre, *les Avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime. Une épitre à Mlle. Salé qui est de Mr. Thiriot. Une épitre à l'abbé de Rotelin qui est de Mr. de Formont. Des vers sur la mort de Mad$^{e}$. du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une Ode intitulée le vrai Dieu qui est d'un jésuite nommé Lefêvre.

Une épitre de l'abbé de Grécourt platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman soyez l'arbitre.* Des vers au médecin Silva & à l'oculiste Gendron. Une réponse à un Mr. de B. qui commence ainsi :

Oui, mon cher B... il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénétre & sa clarté l'inonde.
Effets d'une même action,
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! & que les gens qui les attribuent à Mr. de Ve. ont le goût fin & que leur main est inspirée !

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout est en mouvement. La terre est suspendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs Suisses qui ont imprimé ces bétises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi deshonoré leur art & la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encor mort ; & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(9) *St. Didier.* Mr. Clément, & Mr. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par Mr. St. Didier. Cela est encor peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade : mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à Mr. l'abbé Sabotier ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé son Siécle de Louis XIV dans les Annales politiques de l'abbé de St. Pierre. Mais le Siécle de Louis XIV fut imprimé pour la première fois en 1752, & le livre de l'abbé de St. Pierre en 1767. Sur quoi un

mauvais plaisant se souvenant mal-à-propos que Sabotier est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, & d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(10) *Clément.* Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charle premier, & sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satyres à venir. Mr. de St. Lambert donnait alors ses saisons, Mr. de l'Ile sa traduction de Virgile, Mr. Dorat son poëme sur la déclamation, Mr. Vatelet son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui se met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu. Mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêla des traits personnels; il outrage une Dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit Bicêtre, soit le Fort-l'Evêque. Mr. de St. Lambert a la générosité de solliciter sa grace, & d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors, il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, & qu'il est comme Fréron victime de ses grands talens.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre fils d'un magistrat de la chambre des comptes; il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, & ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'associe depuis à Fréron, à Sabotier & à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

„ Jugez, monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par la plus noire ingratitude. Que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah! monsieur, ne

» me faites pas l'injure de » soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux » que je voudrais délivrer de » la contagion générale ; vos » soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en conserver & en relever l'éclat. » Ma tendresse, mon zèle, » mon respect, voilà mes » seuls biens, ils sont tous » à vous & ils y seront toûjours &c. A Dijon ce 6e. » Décembre 1769. Voici mon » adresse, à Clément fils, chez » son père procureur à Dijon, » derrière les minimes.

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une piéce bien curieuse, mais c'est toûjours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui faisait dire à Mr. Duclos secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que Mr. Clément s'étant marié deviendra plus juste & plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eut jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, & qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infame.

(11) *Patouillet sur Nonotte.* Patouillet est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées mandemens pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garasse.

(12) *Nonotte*, est un autre ex-jésuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes sous le titre *d'erreurs de V....* & qu'il aurait pu intituler *erreurs de Nonotte.* Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations*, d'avoir dit, *que l'ignorance chrêtienne* regarde le règne des empereurs Romains comme une St. Barthelemi continuelle ; & l'auteur n'a point dit cela. Nonotte pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grace ce mot *chrêtienne.* L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du seul Dioclétien que Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un régne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont fait tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la permière année de ce règne : il la falait dater de l'an 303,

& non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés & factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons.*

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. Mr. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cent erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.* Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en sixiéme. L'orgueil a du bon; & quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(13) *Mirabeau par ses doctes leçons.* Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé l'Ami des hommes.

(14) *René Descartes.* On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(15) On sait aussi que Mallebranche s'est entretenu familiérement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(16) *Au pays des chimères.* Rien n'est plus chimérique en effet que la plûpart des systêmes de physique. Burnet & Voodward n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. Mallebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, & les couleurs; & cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son Optique. Réaumur a osé soutenir à Paris dans l'académie des sciences que les os de morts produisaient des turquoises, & on sait que ses imaginations sur le fer fondu ont ruiné des familles: Maillet a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très doux, très modeste, très judicieux & point jaloux, a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géans pour connaître la nature de l'ame, & qu'il prédisait l'avenir: de tels hommes pourtant en ont imposé.

# LETTRE

## A UN ACADÉMICIEN DE SES AMIS.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

SI on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de Schovalo, chambellan de l'Impératrice de Ruſſie, & préſident d'un bureau de la légiſlation, ſoit l'auteur de *l'Epitre à Ninon*, c'eſt apparemment par modeſtie. Car cette épitre eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'eſt une choſe bien ſurprenante que, n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris ſi bien ce que vous appellez *le ton de la bonne compagnie ;* qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance & la correction ſi inconnues à quelques ſeigneurs Français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monſieur de Schovalo faiſait déja de très jolis vers français quand il était chez moi il y a quelques années ; & nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques piéces fugitives de lui très bien travaillées.

Il ſe trompe en diſant que Chapelle

*A côté de Ninon fredonnait un refrain.*

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de fredonner des chanſons à côté de Ninon. Cet yvrogne, qui eut quelques ſaillies agréables, était ſon mortel ennemi, & fit contr'elle des chanſons aſſez groſſières. En voici une.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si par fois elle raiſonne
De la ſublime vertu,
Dont Platon fut revêtu.
Car, à bien compter ſon âge,

Elle doit avoir . . . . *vécu*
Avec ce grand perſonnage.

Ce n'eſt pas là le ſtile de Mr. le comte de Schovalo. J'écris ſon nom comme nous le prononçons : car je ne ſaurais me faire aux doubles w, pour leſquéls j'ai toûjours eu la plus grande averſion, ainſi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *Epitre :* Ils m'imputent de m'être donné des louanges qui ſont pardonnables à l'amitié de Mr. de Schovalo, mais qui ſeraient aſſurément très ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hazard des nouvelles à la main N°. 25, dont l'auteur prétend que je me ſuis caché ſous le nom de Mr. de Schovalo. Il pourait dire auſſi que je me cache tous les jours ſous le nom du roi de Pruſſe qui fait des choſes non moins étonnantes en notre langue, & ſous celui de l'impératrice de Ruſſie, qui écrit en proſe comme ſon chambellan en vers. Les fadaiſes inſipides dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais Français, ſont bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle. C'eſt que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, & que ces génies du Nord penſent ſolidement. J'employe le double W pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les mêmes écrivains de nouvelles & d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un Eccléſiaſtique ſur les Jéſuites*, & je ne ſais quel *Taureau blanc.* Je vous aſſure que je ne me mêle point des jéſuites. Je ſuis comme le pape ; je les ai pour jamais abandonnés, excepté père Adam que j'ai toûjours chez moi. A l'égard des taureaux blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, & avec leſquels je laboure. Il y a ſoixante ans que je ſuis un peu vexé, & je m'en conſole dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas ſegetes.* J'ai ſurtout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, & dont je me moquerai tant que j'aurai un ſouffle de vie, &c.

## *A MADAME DE POMPADOUR, alors Madame d'*ETIOLE*, en 1745, pendant qu'elle dessinait.*

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire ;
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse & Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel ;
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes ;
Que la paix dans nos champs reviennent avec Louis.
Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.



## EXTRAIT D'UNE LETTRE,

### *A LA MÊME. 1745.*

Sincère & tendre Pompadour,
Car je veux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui sera bientôt le plus beau nom de France.
Ce Tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,

N'a-t-il pas quelque reſſemblance
Avec le roi qui le donna ?
Il eſt comme lui ſans mélange,
Il unit comme lui la force & la douceur,
Plait aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, & jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambaſſadeur manchot du roi de P..... (qui n'eſt pas manchot) derrière ſon tombereau d'Allemagne, qu'il appellait *carroſſe*, n'approche pas du Tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eſt pas juſte que le vin d'un roi du Nord ſoit meilleur que celui d'un roi de France, ſurtout depuis que le roi de P..... a mis de l'eau dans ſon vin par ſa paix de Breſlau.

*Dufréni* a dit dans une chanſon, que les rois ne ſe faiſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble ; il ſe trompe, *François I* avait ſoupé avec *Charles-Quint*, & vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut, qu'*Auguſte* avait fait cent ſoupers avec *Antoine*. Non, madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié, &c.

# IMPROMPTU

*fait à un ſouper dans une cour d'Allemagne.*

IL faut penſer, ſans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de ſomme :
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient ;
Sans rien aimer il eſt triſte d'être homme :
Il faut avoir douce ſociété
De gens ſavans, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété,
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.
Il faut avoir un ami, qu'en tout tems
Pour ſon bonheur, on écoute, on conſulte,
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs, & les plaiſirs plus grands.
Il faut le ſoir un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots :
Et ſans être yvre il faut ſortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voila
De quoi paſſer une aſſez douce vie :
Or dès l'inſtant que j'aimai ma Silvie,
Sans trop chercher je trouvai tout cela.

*REPONSE*

# RÉPONSE
## A DES VERS DE Mr. CH.

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie ;
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la saison passée
Par d'autres fleurs est remplacée.
Une sultane avec dépit
Dans le vieux serrail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-seigneur l'a chassée.
Quand Elie était décrépit,
Il s'enfuit laissant son esprit
A son jeune élève Elisée.
Ma muse est de moi trop lassée ;
Elle me quitte, & vous chérit ;
Elle sera mieux caressée.



## PORTRAIT DE MADAME....

L'Esprit, l'imagination,
Les graces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légère:
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

## VERS A LA MÊME.

Des contraires bel assemblage,
Vous, qui sous l'air d'un papillon
Cachez les sentimens d'un sage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illusion
Compagne heureuse du bel âge.
Que votre imagination
Toûjours forte, toûjours légère,
Entre Boufflers & Voisenon,
Répande cent traits de lumière;
Que Diane, que les Amours

Partagent vos nuits & vos jours ;
S'il vous reste en ce train de vie,
Dans un tems si bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie ;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans ;
Je cède ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingt ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en talens.

✿ ✿

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'assure qu'en plus d'un sens
Il est de tout de même en France.



# SUR LE LOUVRE. 1749.

MOnument imparfait de ce fiécle vanté,
Qui fur tous les beaux arts a fondé fa mémoire,
Vous verrai-je toûjours en atteftant fa gloire,
Faire un jufte reproche à fa poftérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, foient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux, fous quel amas ruftique,
On laiffe enfevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la baffeffe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître & notre appui ;
Embelli ces climats que fa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.



# EPITRE

## A Mr. DES MAHIS. 1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez deſſous les courtines
Et des Graces & des neuf ſœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous poſſédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe,
Je m'affaiblis, & vous croiſſez ;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouïs peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous ;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne ſerai point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être ?

# A MONSIEUR D. M.

*Délices du 24 Juillet 1756.*

Vous ne comptez pas trente hyvers ;
Les graces ſont votre partage ;
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous déſeſpérez ;
Croyez-moi, la raiſon ſévère
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagère.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez ſûr que vous guérirez :
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi, qui ſais l'hiſtoire,

Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même isle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise :
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophête quelquefois,
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique ;
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers, & pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

## A MONSIEUR L......

Connaissez mieux l'oisiveté ;
Elle est ou folie, ou sagesse ;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hyver de la vie,
De ces fruits qu'au printems sema notre industrie :
Courtisans de la gloire, écrivains, ou guerriers,
Le sommeil est permis ; mais c'est sur des lauriers.



## SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la superstition
Fit ce présent à la sottise,
Ne le dis pas à la raison,
Ménageons l'honneur de l'église.

## A UN BAVARD.

Il faudrait penser pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les autres quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

## À L'OCCASION DE L'EXPULSION DES JÉSUITES.

LEs renards & les loups furent longtems en guerre,
Nos moutons respiraient, nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs;
Les loups vont désoler la terre;
Nos bergers semblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

## QUATRAIN

*pour être mis au bas du portrait de* Confucius.

DE la simple vertu salutaire interprête,
Qui n'adora qu'un DIEU, qui fit aimer sa loi,
Toi, qui parlas en sage, & jamais en prophête,
S'il est un sage encor, il pense comme toi.

## A MAD. LA DUCHESSE DE.....

ETre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'est le portrait de la Valière,
Il n'est ni fini, ni flatté.

# LETTRE

## A MONSIEUR M....

*5 Mars 1765.*

MOins le hibou de Ferney, monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercimens; il s'intéreſſe vivement à vous, il connait tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'appanage:
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis, vous ſerez détrompé de tout, vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre. Vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

## A MR. DE LA P....

*en lui envoyant un exemplaire de SÉMIRAMIS.*

MOrtel de l'espèce très rare
Des solides & beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix :
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

## A MONSIEUR DE F....

VOus philosophe ! ah ! quel projet !
N'est-ce pas assez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable ?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie ;
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions ?

C'est un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les sentir & les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
Les graces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie.

## A MADAME DE....

Oui, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens,
Eſt ſœur de la friponnerie.
Vénus verſa ſur vous tous ſes dons précieux,
Ce ſerait être injuſte, & les mal reconnaître,
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux,
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

## A MADAME DE B....

*en lui envoyant la* Henriade.

Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle ;
Vous êtes ſimple & naturelle ;
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

## A MONSIEUR S. D. M.

ELève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire ;
Elève heureux de la raiſon,
Et d'un Dieu plus charmant, qui t'inſtruiſit à plaire;
J'ai lu tes vers brillans, & ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'amour,
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plait ! que ſa beauté me touche !
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes déſirs :
Elle a chanté pour toi; je vois que ſur ta bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

## A MONSIEUR DE V[1]...

*Auteur d'un éloge du roi* CHARLES V.

VOtre héros ſi peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager ;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

## VERS A MR. DE B......

LEs neuf muses sont sœurs & les beaux arts sont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en souffrit ; & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage :
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des sots,
La lumière du siécle & le soutien du sage ;
Elle ne flatte point les riches & les grands ;
Ceux qui dédaignaient son encens,
Se font honneur de son suffrage,
Et les rois sont ses courtisans.

## A L'AUTEUR DE RICHARDET.

VOus ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière ;
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre & printanière
Plait par un ramage nouveau :
Celui qui n'a plume qu'aux aîles,
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

SUR L'ÉLECTION

# DU COMTE PONIATOWSKI

AU TRÔNE DE POLOGNE.

DAns le fond de mon hermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toûjours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours ;
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de si beaux jours :
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux. (*a*)

(*a*) Il s'agissait d'une reine jeune & belle.

# AUX HABITANS DE LYON. 1754.

IL eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos Dieux,
Et c'eſt un riche appui pour votre aimable ville;
Il n'eſt point de plus bel aſile;
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que Dieu de la richeſſe:
Vous en faites le Dieu des arts;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole, & les eaux du Permeſſe.

# A MADAME DU CHATELET

## *jouant à Sceaux le rôle d'*ISSÉ *en 1747.*

ETre Phébus aujourd'hui je déſire,
Non pour régner ſur la proſe & les vers,
Car à Du Maine il remit cet empire;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux eſt le but où jaſpire;
Non pour tirer des accords de ſa lyre;
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais ſeulement pour voir & pour entendre
Le belle Iſſé qui pour lui fut ſi tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

# LE DIMANCHE,

## OU

## LES FILLES DE MINÉE,

*Par Mr. de la* VISCLÈDE *secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille.*

### A MADAME ARNANCHE.

VOus demandez, Madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots paysans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchisans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai consulté bien des savans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toûjours panche,
Prétend qu'un usage si beau,
Vient de Noé le patriarche,
Qui justement dégoûté d'eau,
S'enyvrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe; c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire

A boire, à rire, à ne rien faire,
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de son père.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse & son verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuse Semèle,
Descendit du ciel au saint lieu
Où sa mère très peu cruelle
Dans son beau sein l'avait conçu,
Où son père l'ayant reçu
L'avait enfermé dans sa cuisse;
Grands mystères bien expliqués,
Dont autrefois se sont moqués
Des gens d'esprit pleins de malice.
Bacchus à peine se montrait
Avec Silène & sa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était sans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatisme
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,

Evitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amans;
Et pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentaient jamais l'église.
Alcitoé dit à ses sœurs,
Travaillons & faisons l'aumône;
Monsieur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs?
Filons, & laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux;
Quiconque est honnête & travaille
Ne saurait offenser les Dieux.
Filons, si vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En faisant tourner ses fuseaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raison,
Et leur sœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'ame de tout: c'est en vain qu'on nous dit
Que les Dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, & la terre & l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans,
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin son immense carrière;
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis mêlés d'azur & d'or,

Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il se fit médecin,
Architecte, berger, menêtrier, devin;
Il travailla toujours. Sa sœur l'avanturière
Est hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de son père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari méprisé, mais très digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs il la voit reposer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,

Il court vîte au ſoleil conter ſon avanture.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, & vois ma parjure.
Cependant que Phoſpore aux bords de l'orient
Au-devant de ſon char ne paraît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente aurore
Quitte ſon vieil époux pour ſon nouvel amant ;
Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. — Apollon eſt malin,
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain ;
En petits vers galans, ſa diſgrace il raconte ;
Il aſſemble en chantant tout le conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa belle ;
Ce Dieu très es-honté ne ſe dérangea pas,
Il tint ſans s'étonner Vénus entre ſes bras,
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment,
Le père de Vénus en rit longtems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit, bon homme attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcitoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire
Tout ce peuple chante *Evoé* ;
Il s'enyvre, il eſt en délire,
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à ſa ſœur répondit,
La populace eſt la plus forte,

Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte;
Pourez-vous écouter le mien?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore,
Sur ce ſujet jamais on ne tarit;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur;
Mais on les paſſe, on les ſouffre; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.
Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte.
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait, car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte.
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon ayeul Cinira

Qui l'avait eu de sa fille Mirra.
Et Cinira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'yvoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie ;
J'aime à m'instruire, & c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
Mars fut jaloux de son charmant rival ;
Il le surprit avec sa Citherée
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Faisant des Dieux. Mars est un peu brutal,
Il prit sa lance, & d'un coup détestable
Il transperça ce jeune homme adorable
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Ça, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule ?
Non, dit Climène, & puisqu'il était né
C'est à mourir qu'il était destiné ;
Je le plains fort, sa mort paraît trop promte.
Mais poursuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raisonner
Lui répondit, je vais vous étonner.
Adonis meurt : mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,

Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.
Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère sœur quelle idée est la vôtre !
Ressusciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuse;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté;
On vous l'enterre avec solemnité;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure;
Il est damné tant en corps qu'en esprit;
Dans ces six jours chacun gémit & pleure;
Mais le septième il ressuscite; on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie;
Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le destin change;
Mais il est peu de plaisirs sans douleur;
Et nos chagrins sont souvent sans mélange.

De la sage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des fornettes,
De faire des romans, ou l'histoire du jour,

De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité;
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Climène à ses deux sœurs adressa ce discours;
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les avantures, les mystères,
Si nous n'en croyons rien que nous sert d'en parler?
Un mot devrait suffire. On a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confrères,
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux,
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux,
Dont on a dans l'enfance enrichit sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire avec mon peu d'esprit
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur.
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire les choses faites.
Je ne crois point qu'un Dieu nous fasse nos enfans,

Je ne crois point la guerre des géans,
Je ne crois point du tout à la prison profonde,
D'un rival de Dieu même en son tems foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,
Que son grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point... la belle au milieu de sa frase
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant.
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en faisant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Mous en aurez bientôt le prix.
Et ma vengeance est toute prête;
Je vous change en chauve-souris.

Aussi-tôt de nos trois recluses
Chaque membre se raccourcit,
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites aîles velues.
Leur voix pour jamais se perdit,
Elles volèrent dans les rues.

Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde.
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire,
Lafontaine en parle après lui.
Moi je la répete aujourd'hui.
Et j'aurais mieux fait de me taire.

*LETTRE de Mr. de la VISCLÈDE, à Mr. le Secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.*

MONSIEUR & cher confrère ; je vous envoye mes filles de Minée ; & je vous répète en proſe ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce ſujet après *Ovide* & *La Fontaine*. Ce n'eſt pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient ſe préſenter à la dernière heure n'eſt jamais ſi bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui vient d'arriver à *La Motte ;* il a voulu faire une petite Iliade ; on s'eſt moqué de lui. Il a fait des fables philoſophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf *LaFontaine* à qui *Louis XIV* ne donna rien.

Vous connaiſſez cet enfant de la nature, ce *La Fontaine*, & ſes trois filles de Minée que l'abbé d'*Olivet* a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes ; mais vous ne connaiſſez pas les amours de Mars & de Vénus,

qui ne se trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le Dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée ,
Après avoir domté les plus fermes remparts ,
Mit le camp devant Citherée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta ,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire :
Par tous moyens tâcha de plaire :
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin ,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois ,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela , fît-on mordre aux géans la poussière ,
Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de tems Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être , en lui contant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses siéges , ses combats ;
Parla de contrescarpe , & cent autres merveilles ,
Que les femmes n'entendent pas ,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baisers ! La gloire a bien de charmes ;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes

Veut des ſoupirs & des larmes,
C'eſt ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la Déeſſe avait même deſſein;
Et charmé de l'eſpoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans ſon ſein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de ſa tête.
C'était un Dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il faiſait des vers;
Avait un peu trop de doctrine:
Et qui pis eſt, ſavait la médecine.
Or ſoyez ſûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de ſcience,
Les dames au premier inclineront toûjours;
Et toûjours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choiſir.
Phœbus outré de déplaiſir
Apprit à Vulcan ce myſtère;
Et dans le fond d'un bois voiſin de ſon ſéjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cithère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan ſe voit repréſentée;
Et l'on ne dirait pas que les traits en ſont feints.
Il demeure immobile, & ſon ame agitée
Roule mille penſers qu'en ſes yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, & ne ſait que réſoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat ſa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Eſpérant y trouver le ſujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu fait si les galans lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux & fleurettes;
Plaisans devis & chansonnettes:
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouir:
Elle est trop empêchée, & chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
Quand les cœûrs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars & sa dame.
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourait entr'eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes:
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
Pouraient contre tant d'assaillans,
Garder une toison si chère?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer:
Et se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'est pas tout: plein d'un dépit extrême
Le voilà qui se plaint au monarque des Dieux:
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse & la terre & les cieux.

L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie:
Car c'est le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? Car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose:
Un rez d'acier par ses mains est forgé:
Ce fut Momus, qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rez le galant lui propose
D'envelopper nos amans bien & beau.
L'enclume sonne: & maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires sœurs apprêtèrent le lit:
Et nos amans trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune:
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands & petits, & toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé:
Ce fut, je crois, le galant & la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars & de Vénus ne valent pas sa fable des deux pigeons. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné *Fouquet* n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même *Fouquet*.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La cabale est contente, Oronte est malheureux, *&c.*

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait appercevoir que le grand *Colbert* servait le roi & l'état avec une équité sévère, & n'était point cabaleur; mais *La Fontaine* l'avait entendu dire; & il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que *Jean* eut grand tort de faire imprimer ses opéra, & la comédie intitulée *Je vous prends sans verd*, & la comédie de *Climène* &c.; mais l'abbé d'*Olivet* eut plus de tort encor de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de *La Fontaine*. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer. Mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talent que par leurs bons ouvrages.

Vingt piéces de théatre très indignes de l'auteur de *Cinna*, ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à *Quinault* n'empêche pas qu'il ne soit un homme unique, & jusqu'à présent inimitable dans un genre très difficile. Une soixantaine d'anciennes fables rajeunies par *La Fontaine*, & contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de *Pétrone*, & bien saisi que par notre fabuliste; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante, & cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de *Bocace*, & quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'*Arioste* pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talens que le siécle de *Louis XIV* sera distingué à jamais de tous les siécles, dans notre France si longtems grossière. Il y aura toûjours de l'esprit; les connaissances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de *Cinna*, celui d'*Iphigénie*,

*génie*, d'*Athalie*, de *Phèdre*, celui de l'*Art poëtique*, celui de *Roland* & d'*Armide*, celui qui força en chaire jusqu'à des ministres, de pleurer & d'admirer la fille de *Henri IV* veuve de *Charles premier*, & sa fille *Henriette*, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevélies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme *Sétbos*, malgré quelques beaux passages, & les *Voyages de Cyrus* sont tombés dans l'oubli, tandis que le *Télémaque* est toûjours l'instruction & le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'est-il pu faire que dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui ait approché de l'auteur du petit carême ? Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du *Tartuffe* & du *Misantrope*? Nous avons quelques comédies très agréables. Mais, un *Molière!* je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour *La Fontaine* d'être mis presque à côté de tous ces grands-hommes !

L'abbé de *Chaulieu* ferma ce siècle par trois ou quatre piéces de poësie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté & la philosophie, & demandent grace pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que *La Fontaine* n'ait parlé de *Chaulieu* qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ses mains de la part du duc de *Vendôme*.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parentèse ?
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas relief & cætera.
Ce mot-ci s'interprétera.
Des Jannetons. Car les Climènes

Aux vieillards font inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'employe un peu de votre or
A payer la brune & la blonde, &c.

Comment l'abbé d'*Olivet* a-t-il pu imprimer trois piéces de *La Fontaine*, écrites de ce miférable ftile, par lefquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? on ne reconnait pas dans ces vers celui qui a dit,

J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
Contre le Louvre & fes tréfors,
Contre le firmament & la voûte célefte
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux.
De l'aimable & jeune bergère,
Par qui, fous le fils de Cithère,
Je fervis engagé par mes premiers fermens.
Hélas! quand reviendront de femblables momens,
Faut-il que tant d'objets *fi doux & fi charmans*
Me laiffent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ne fentirai-je plus de charme qui *m'arrête?*
Ai-je paffé le tems d'aimer?

On croirait ces deux derniers vers d'un feigneur du bel air, d'un homme à grandes paffions, d'un duc de *Candale*, d'un duc de *Bellegarde*. Cela ne s'accorde pas avec les *Jannetons* de *Jean La Fontaine* qui demande quelques piftoles au duc de Vendôme & au *paillard* Chaulieu, pour attendrir en fa faveur fes héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monfieur, n'empêche pas qu'un nombre confidérable de fables pleines de fentiment, d'ingénuité, de fineffe & d'élégance, ne foient le charme de quiconque fait lire.

Quand je dis qu'il eft prefque égal dans fes bonnes

fables aux grands-hommes de son mémorable siécle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer *Maître corbeau sur un arbre perché tenant en son bec un fromage*, & *la cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de *Cornélie* qui tient l'urne de son époux ;

Eternel entretien de haine & de pitié.
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

& à ceux de *César* :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis !

Le savetier & le financier, les animaux malades de la peste, le meunier, l'âne & son fils, &c. &c. tout excellens qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'*Horace* & de *Curiace*, ou que les piéces inimitables de *Racine*, ou que le parfait Art poëtique de *Boileau*, ou que le Misantrope & le Tartuffe de *Molière*. Le mérite extrême de la difficulté surmontée ; un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dement jamais dans *Racine*, la perfection enfin, dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que *La Fontaine* a souvent réussi dans son petit genre autant que *Corneille* dans le sien. J'aurais seulement désiré pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, & les dernières tragédies de l'autre, depuis *Pertharite*. Mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts, comme l'envie sur les vivans. Encor s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourait pardonner à leur avidité. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti

moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées ſous le nom de *la Viſclède* dans des recueils immenſes ! Vers de *Bonneval* ſur la mort de Mademoiſelle *le Couvreur*. Vers à mon cher *B.* ſur *Newton*. Vers impertinens à Madame du *Châtelet*; Lettre de Varſovie; Epitre de *Formont* à l'abbé de *Rotelin*, Ode ſur le vrai DIEU, Lettres de Mr. de *la Viſclède* à ſes amis du Parnaſſe, &c. &c.

Ceux qui ſe forment des bibliothèques ſont toûjours trompés par ce manège, qui ne ſert qu'à étouffer le bon grain ſous un tas énorme d'yvraie. On eſt parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multiplier les livres & les livrets. S'il eſt vrai que les *Ptolomées* eurent autrefois une bibliothèque de quatre cent mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler ; & quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous ſommes importunés dans notre ſiécle d'une foule de petits artiſtes qui diſſèquent le ſiécle paſſé. On créait alors, & aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami ; & je ferais très fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point ſévère pour *La Fontaine*, parce qu'il ſemblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui paſſait ſes mauvaiſes fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainſi de *Racine* & de *Boileau* qui prétendaient à la perfection. On les chicanait ſur un mot ; c'eſt ainſi qu'on pardonnait tout à *Montagne*, & qu'on tomba rudement ſur *Balzac* qui voulait être toûjours correct & toûjours éloquent.

Depuis que *La Bruière*, dans ſes caractères, eut jugé *Corneille* & *Racine*, combien d'écrivains ſe mirent à juger auſſi ! Et enfin, on a fait plus de cent

volumes ſur ce ſiécle de *Louis XIV*. Chacun dans ſes jugemens ſoit en vers, ſoit en proſe, a plus cherché à montrer de l'eſprit qu'à trouver la vérité, & à faire des antithèſes plutôt que des raiſonnemens.

L'inondation des journaliſtes & des folliculaires eſt venue; laquelle a noyé le bon avec le mauvais, & a détruit toute érudition, en préſentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magiſtrats qui jugent ſur le rapport de leur ſecrétaire.

Il eſt arrivé pis; on s'eſt diviſé en factions; les janſéniſtes ont voulu que les jéſuites n'euſſent jamais fait un bon ouvrage, & que le père *Bouhours* ne ſût pas ſa langue. Les jéſuites ont dénigré *Boileau* parce qu'il était ami d'*Arnaud*. Les folliculaires ſe ſont dit des injures. C'eſt la bataille des rats & des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, Monſieur, avec quelle précipitation l'on juge, & comme un bon mot tient lieu de raiſon; je ne veux que vous citer cette déciſion de *La Bruière*, qui a été la ſource de tant d'énormes diſſertations: *Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & Corneille tels qu'ils devraient être.* Cela eſt éblouiſſant, mais cela eſt très faux. *Céſar* n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à *Cléopatre* qu'il n'a vaincu à Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encor cet enfant de quinze ans. L'autre *Cléopatre* n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans & aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin. *Théodore* n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au-lieu d'accepter le ſecours d'un honnête homme. *Polyeucte* n'a point dû briſer tout dans un temple, & hazarder de caſſer toutes les têtes par dévotion. *Léontine* n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. *Pompée* devait-il répudier ſa femme qu'il aimait pour épouſer la nièce d'un tyran? *Pertharite*

devait-il céder la sienne ? *Thésée* dans Œdipe devait-il parler d'amour au milieu de la peste, & dire :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste ?

Si le judicieux & énergique *La Bruière* s'est si évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardiesse, & qui plus ignorans & plus impudens qu'un *Fréron*, osent décider au premier coup d'œil sur des choses qu'un *Quintilien* aurait longtems examinées, avant de donner son opinion avec modestie !

Vous me faites, Monsieur, une question plus importante. Vous me demandez pourquoi *Louis XIV* ne fit pas tomber ses bienfaits sur *La Fontaine*, comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle ? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de *La Fontaine* comme les tableaux de *Teniers*, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de *Benserade* que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, *La Fontaine* était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles, son extrême simplicité réjouissaient ses amis, & n'auraient pu plaire à un homme tel que *Louis XIV*.

*La Bruière* s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste, mais il y a du vrai dans ce portrait. *Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait ni parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons contes*, &c.

*La Bruière*, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de *Corneille*, non que *Corneille* fût un bon conteur. C'était autre chose, il était souvent très sublime dans ses bonnes piéces. *Boileau* ne faisait peut-être pas assez de cas de *La Fontaine* & de *Corneille*; il n'était sensible qu'à un stile toûjours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, Monsieur, qu'il est très faux que *La Fontaine* déplut au roi comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant *Fouquet*. *Pélisson* défenseur très hardi de ce ministre, & même ayant été sa victime, devint un des favoris de *Louis XIV* & fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition utile, la connaissance des affaires, & la souplesse de son esprit, en firent un homme d'état. *La Fontaine* n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, & incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par *Louis XIV*.

*Lulli* lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre *Quinault*, l'un des grands ornemens de ce mémorable siécle, ayant forcé *Lulli* à recourir à d'autres pour ses opéra, il choisit *La Fontaine*. Avouons que le fabuliste faisant parler ses héros du stile de Jeanot Lapin & de dame Belette, ne pouvait réussir après *Atis* & *Thésée*. *Lulli* était plein d'esprit & de goût; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou *Armide*, & qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre *La Fontaine* croyant sérieusement qu'on lui faisait une énorme injustice, fit la satyre du *Florentin* contre *Lulli*. Elle n'est pas dans le goût de celle de *Boileau* ou d'*Horace*.

Le B.... avait juré de m'amuser six mois.
Il se trompa de deux. Mes amis, de leur grace,
Me les ont épargnés, l'envoyant, où je croi
Qu'il va bien sans eux & sans moi.
Voilà l'histoire en gros. Le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites,
Et j'en aurais pour tout un an.

Non, sans doute, ce sot détail & ces suites, ne valaient pas d'être déduites, & surtout en si mauvais vers. Le pis est qu'il s'excuse sur cette ridicule satyre à Madame de *Thiange*, sœur de Madame de *Montespan*, en vers non moins ridicules. Il croit que *Lulli* lui a ôté sa fortune & sa gloire, en ne faisant point de musique pour ses paroles. Voici comme il s'explique.

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuse par-là.
Auteur qui pour tout fruit moissonne,
Un peu de gloire. On le lui ravira;
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'est donc plus auteur. La conséquence est bonne.

Je sais bien que le cocher de *Vertamont* aurait fait de tels vers tout aussi-bien que *La Fontaine*. Je sais que ces misères prosaïques en rimes, ne sont que des sottises aisées. Mais enfin, le même homme est le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'*Esope* & de *Pilpay*, & celui qui dans ce genre a le mieux enchâssé l'esprit des autres. Encor une fois, ce talent unique fait tout pardonner. *Lulli* même lui pardonna, & très plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satyre de *La Fontaine* que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent

pour la plûpart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le Joconde pris de l'*Arioste:*

> Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte;
> Je la tiens pucelle sans faute,
> Et si pucelle qu'il n'est rien
> De si puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue St. Denis, ce ton bourgeois auquel l'*Arioste* ne s'asservit jamais. Le greco & la fiametta de l'*Arioste* sont bien au-dessus du puceau de *La Fontaine.*

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le cocu battu & content, tiré de *Bocace:*

> Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
> Que dans sa peau peu ni point ne durait.

*Bocace* n'a point de ces expressions basses & incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la servante justifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi:

> Bocace n'est le seul qui me fournit,
> Je vais par fois en une autre boutique.
> Il est bien vrai que ce divin esprit
> Plus que pas un *me donne de* pratique.
> Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
> Je puise encor en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens; & c'est là le grand défaut de *La Fontaine.*

L'anneau d'*Hans-Carvel* qu'il a copié dans *Rabelais*, est bien supérieur dans l'*Arioste.* Il y a du moins une

bonne raiſon dans l'*Arioſte* pourquoi le diable apparait au bon homme.

*Fu gia un pittor, non mi ricordo il nome,*
*Che di pinger il diavol ſolea.*
*Con bel viſo, begli occhi, e belle piume. &c.*

La prodigieuſe ſupériorité de l'*Arioſte* ſur ſon imitateur, paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de ſon *Orlando*, dans ſon imagination inépuiſable, dans ſon ſublime & dans ſa naïve élégance.

Les cordeliers de Catalogne, *Richard Minutolo*, la gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux eſprits délicats. Vous ne trouverez chez *La Fontaine* aucun conte qui parle au cœur, excepté le faucon; aucun dont on puiſſe tirer une morale utile; aucun où il y ait de ſa part la moindre invention. Ce ne ſont preſque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce ſont des femmes qui *attrapent* leurs maris, ou des garçons qui *enjolent* des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeuneſſe encor plus par la gaieté des ſujets que par les graces & la correction du ſtile. J'ai vu beaucoup de gens d'eſprit & de goût qui ne pouvaient ſouffrir que *La Fontaine* eût gâté la coupe enchantée de l'*Arioſte* par des vers tels que ceux-ci :

L'argent ſut donc fléchir ce cœur inexorable,
Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode & qui donne des arrhes. Les contes & les deux derniers livres des fables, sont trop pleins de ces figures si incohérentes & si fausses, qui semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du stile qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il falait parler la langue de *Louis XIV*, & non celle de *Louis XII* & de *François premier*; que si on nous donnait la comédie de l'avocat *Patelin* telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de *Charles VII*, personne ne pourait la souffrir. Heureusement *La Fontaine* est peu tombé dans ce défaut que d'autres, après lui, ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est à mon avis très digne de remarque, c'est que de toutes ces anciennes historiettes que *La Fontaine* a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des désirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais cette impression voluptueuse & funeste que produisent tant de livres italiens, & surtout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théatre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger; sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage; sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère *Boileau* avait raison quand il disait:

L'amour le moins honnête exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, Monsieur, j'ai toûjours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune *Ponjet* oratorien, osa parler au vieux *La Fontaine*, & de la

vanité d'écolier avec laquelle il publia ſon prétendu triomphe ſur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre ſur la ſellette un académicien de ſoixante & douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire ſi aiſée ? C'était l'orgueil qui ſe vantait d'avoir foulé à ſes pieds l'innocence & la ſimplicité. Et de quoi s'eſt aviſé l'abbé d'*Olivet*, tout philoſophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de *Poujet ?* cette lettre eſt préciſément la révélation ſolemnelle de la confeſſion du bon *La Fontaine.* Car n'eſt-ce pas trahir le ſecret inviolable de la confeſſion que d'en apprendre au public toutes les circonſtances, tous les entours, & les demandes, & les réponſes ?

Ce qui me révolte de plus dans l'inſolence de *Poujet*, c'eſt l'affectation de répéter vingt fois à *La Fontaine*, Votre livre infame, Monſieur ; le ſcandale de votre infame livre, Monſieur ; les péchés, Monſieur, dont votre infame livre a été la cauſe ; la réparation publique que vous devez, Monſieur, pour votre livre infame.

Aurait-il oſé parler ainſi à la reine de Navarre ſœur de *François I*, de qui pluſieurs de ces contes plaiſans & non infames ſont tirés ? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même oſé donner le nom d'infame à *Bocace* le créateur de la langue italienne ; & à l'*Arioſte* qui n'a d'autre titre dans ſa patrie que celui de divin ?

L'avanture de *Poujet* avec le bon homme *La Fontaine*, eſt au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peſte.

L'âne vint à ſon tour, & dit j'ai ſouvenance,
Qu'en un pré de moines paſſant
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre ; & je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puifqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro fur le baudet.
Poujet quelque peu clerc prouva par fa harangue
Qu'il falait dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eft que *La Fontaine* qui avait la bonhommie de l'âne, fut affez fot avec tout fon génie pour croire le fuffifant *Poujet* qui fe faifait tant honneur de l'intimider, & qui parlait au traducteur de l'*Ariofte* & de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un fcélérat.

J'aurais confeillé à *La Fontaine* de faire un conte fur *Poujet*, plus plaifant que fon Florentin fur *Lulli*.

Après l'impertinence de *Poujet*, je ne fais rien de plus outrecuidant (pour me fervir des termes du bon *La Fontaine*) que l'infolente préface de l'édition des contes en 1743, fous le nom de Londres. L'éditeur qui fe donne auffi pour janfénifte (je ne fais pas pourquoi) s'avife de dire que *La Fontaine* eut tort de faire autre chofe que des fables & des contes en vers; & il cite fur cela Madame de *Sevigné*.

Oui, éditeur; il eut tort de faire d'autres ouvrages, puifque la plûpart ne valent rien. Mais pourquoi, dis-tu, éditeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire fur l'hiftoire & fur la phyfique? Di-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne fais ni l'hiftoire, ni la phyfique, n'en parle pas; à la bonne heure; nous avons affez de mauvais livres fur ces deux objets. Mais permets aux hommes inftruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédier eft très propre à être un très bon hiftorien, parce qu'il faut dans toute hiftoire une expofition, un nœud, un dénouement, & de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une piéce de

théatre, la peint encor mieux dans l'hiſtoire. Editeur des contes de *La Fontaine*, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger. Apprends que *Molière* traduiſit *Lucrèce*. Apprends qu'il ſerait indigne d'un homme qui penſe, de ne faire que des contes.

Pardon, Monſieur, de cette petite ſortie contre ce maudit éditeur ; & pardon ſurtout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

# LE POUR ET LE CONTRE. (*a*)

TU veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie,
Aux ſuperſtitions j'arrache le bandeau ;
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés dont la terre eſt remplie ;
Et que ma philoſophie
T'apprenne à mépriſer les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enyvré des erreurs de mes ſens,
De ma religion blaſphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens

(*a*) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de *Chaulieu*, parce qu'il y a en effet quelque reſſemblance entre cette pièce & celle du Déiſte qui commence par ces mots :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
Déja venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Vien, pénètre avec moi d'un pas respectueux
Les profondeurs du sanctuaire,
Du Dieu qu'on nous annonce & qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père :
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa les humains à lui-même semblables,
Afin de les mieux avilir ;
Il nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir.
Il nous fit aimer le plaisir
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image ;
On l'en voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son couroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de submerger le monde ;
Ce monde qu'en six jours il forma du néant ;
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent.
Non, il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur, & de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorans
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères ?
Va-t-il dans le chaos plonger les élémens ?

Ecoutez, ô prodige! ô tendreſſe! ô myſtères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfans.
Il eſt un peuple obſcur, imbécile, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant dans l'eſclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant ſa puiſſance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une juive il vient prendre naiſſance,
Il rampe ſous ſa mère; il ſouffre ſous ſes yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtems vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours ſont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple Iduméen,
Et périt du dernier ſupplice.
Son ſang du moins, le ſang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix aſſez noble, aſſez rare
Pour ſuffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! DIEU voulut mourir pour le ſalut de tous,
Et ſon trépas eſt inutile!
Quoi! l'on me vantera ſa clémence facile
Quand remontant au ciel il reprend ſon couroux,
Quand ſa main nous replonge aux éternels abîmes;
Et quand par ſa fureur effaçant ſes bienfaits,
Ayant verſé ſon ſang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu pourſuit encor, aveugle en ſa colère,
Sur ſes derniers enfans l'erreur d'un premier père;

Il

Il en demande compte à cent peuples divers,
Affis dans la nuit du menfonge ;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer & fauver l'univers.
Amérique, vaftes contrées,
Peuples que DIEU fit naître aux portes du foleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un fi long fommeil,
Serez-vous pour jamais à fa fureur livrées
Pour n'avoir pas fu qu'autrefois
Dans un autre hémifphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira fur la croix ?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le DIEU que je dois adorer ;
Je croirais le deshonorer
Par une telle infulte & par un tel hommage.
Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive & fincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur eft ouvert à tes yeux ;
L'infenfé te blafphéme, & moi je te révère,
Je ne fuis pas chrétien ; mais c'eft pour t'aimer mieux.
Cependant quel objet fe préfente à ma vue !
Le voilà, c'eft le CHRIST puiffant & glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendart de fa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous fes pieds triomphans la mort eft abattue ;
Des portes de l'enfer il fort victorieux :

Son règne eſt annoncé par la voix des oracles,
Son trône eſt cimenté par le ſang des martyrs;
Tous les pas de ſes ſaints ſont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs deſirs;
Ses exemples ſont ſaints; ſa morale eſt divine;
Il conſole en ſecret les cœurs qu'il illumine:
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et ſi ſur l'impoſture il fonde ſa doctrine,
C'eſt un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'eſt à toi de chercher l'obſcure vérité,
A toi que la nature honora d'un génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la ſageſſe éternelle
A gravé de ſa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.
Crois que de ton eſprit la naïve candeur,
Ne fera point l'objet de ſa haine immortelle;
Crois que devant ſon trône en tout tems, en tous lieux,
Le cœur du juſte eſt précieux.
Crois qu'un bonze modeſte, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ſes yeux
Qu'un janſéniſte impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet ſous quel titre on l'implore?
Tout hommage eſt reçu; mais aucun ne l'honore.
Un DIEU n'a pas beſoin de nos ſoins aſſidus;
Si l'on peut l'offenſer c'eſt par des injuſtices.
Il nous juge ſur nos vertus,
Et non pas ſur nos ſacrifices.

# LES FINANCES.

QUand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contre-tems d'une vie inquiète,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obſcure retraite ;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
  Un jour qu'il arrangeait ſa cave & ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le ſeigneur du village :
Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers :
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon crû prodigua l'abondance ;
Puis, il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui faiſait aux bourgeois un tel excès d'honneur. —
  Je ſuis ( dit l'inconnu ) dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* & *gabelles*. —
  Ah ! pardon, monſeigneur ! Quoi, vous *aidez* le roi ? —
Oui, l'ami. — Je révère un ſi ſublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot ? — D'un Juif appellé *Gabelus*. (*a*) —
Ah, d'un Juif ! je le crois. — Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.

(*a*) Il y eut en effet le Juif *Gabelus* qui eût des affaires d'argent avec le bon-homme *Tobie* : Et pluſieurs doctes très ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de *Gabelle* ; car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français.

J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première eſt au roi qui n'en retire rien ;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus ;
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, & j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement. —
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorſqu'un autre ſeigneur en ſon logis arrive,
Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras : —
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux eſt commune.
Du *domaine* royal je ſuis le *contrôleur :*
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler ; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende & on vend ſes meubles.

Jouïssez de vos biens par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)
Aussi-tôt ces messieurs discrétement unis
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent; démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & se désespère.
Le maître est interdit; la fille est toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque tems d'ignorer sa disgrace!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père; & défend la maison:
On les prend, on les lie, on les mène en prison;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix;
La pauvre mère expire en embrassant son fils.
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence.
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance.*

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toûjours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent suivant cette évaluation, imposent une amende excessive, vendent le bien à l'encan & l'achètent à bon marché.

(*d*) L'avanture est arrivée à la famille d'*Antoine Fusigat.*



# LA MULE DU PAPE.

*Par le chevalier de St. Gile.*

FRères très chers, on lit dans Saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon DIEU (*a*)
Sur la montagne ; & puis lui dit, Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'état Romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ſerait plus haute.
Le diable dit, Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-da, dit DIEU, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit Satan ; Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouïſſance ;
Je me démets, & tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que quoi qu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conſcience :

(*a*) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion, JESUS-CHRIST *fut emporté par le diable ſur la montagne.* C'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi.

Car ſans lui ſaurait-on, don don,
Que le diable emporta, la, la,
Jeſu notre bon maître ?

Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un tems après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus ;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, & rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint père,
Dans son taudis l'aborde & lui dit, Frère,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur.
A ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds & lui baise la grife.
Le farfadet d'un air de sénateur
Lui met au chef une triple couronne ;
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
O papegots ! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de Messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire ;
Mais ces gens-là sentent bien les fagots :
Et grace au ciel je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent es mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

# L'HYPOCRISIE.

MEs chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Bernet soutien ma faible voix;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toûjours terni, de peur qu'on ne le voie.)
Sans hésiter je vous déclare net
Que ce magot est Tartuffe ou Bernet.
C'est donc à toi, Bernet, que je dédie
Ma très honnête & courte rapsodie,
Sur le sujet de nôtre ami Guignard
Fesse-matthieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard sur la brune

Qui chez Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.
Je l'arrétai d'un air aſſez fantaſque
Par ſa jaquette, & je lui criai, Maſque,
Je te connais : l'argent & les catins
Sont à tes yeux les ſeuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchiſme.
Pourquoi veux-tu de ton plat rigoriſme,
Nous étalant le dehors impoſteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur ;
Et tout pêtri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Epicure ?
Le ſycophante alors me répondit,
Qu'il faut tromper pour ſe mettre en crédit,
Que la franchiſe eſt toûjours dangereuſe,
L'art bien reçu, la vertu malheureuſe,
La fourbe utile ; & que la vérité
Eſt un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eſt point d'uſage.
Je repliquai, ton diſcours paraît ſage.
L'hypocriſie a du bon quelquefois ;
Pour ſon profit on a trompé des rois.
On trompe auſſi le ſtupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorſqu'il s'agit d'un trône épiſcopal,
Ou du chapeau qui coëffe un cardinal,
Ou ſi l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébut donne,
En pareil cas, peut-être, il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon ;

L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile & triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée & maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) ſe déguiſe en chrêtien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot ?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin. Aiſément on devine,
On reconnait le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront..... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe ;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables ;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crain les ſifflets, mais crain les malfaiſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie ;

(*a*) *Sixte-Quint.*

Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé ;
Que ton col tords déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, ſois ſimple ; & ſans affecter rien
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

## LES AGRÉMENS DE LA VIEILLESSE.

OUi, je ſais qu'il eſt doux de voir dans ſes jardins
Ces beaux fruits incarnats & de Perſe & d'Epire,
De ſavourer en paix la ſêve de ces vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faiſan qu'à propos on rôtit ;
De ces perdreaux maillés le fumet ſeul m'attire,
Mais je voudrais encor avoir de l'appétit.

Sur le penchant fleuri de ces fraîches caſcades ;
Sur ces prés émaillés, dans ces ſombres forêts,

Je voudrais bien danser avec quelques driades,
Mais il faut avoir des jarrêts.

J'aime leurs yeux, leur taille & leurs couleurs vermeilles,
Leurs chants harmonieux, leur sourire enchanteur,
Mais il faudrait avoir des yeux & des oreilles;
On doit s'aller cacher quand on n'a que son cœur.

Vous serez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés, empourprés cardinaux,
Princes, rois, fermiers généraux,
Chacun avec le tems devient tristement sage.

Tous nos plaisirs n'ont qu'un moment;
Hélas! quel est le cours & le but de la vie?
Des fadaises, & le néant.
O Jupiter! tu fis en nous créant
Une froide plaisanterie.

# IMPROMPTU

*Fait devant un rigoriste qui parlait de vertu, avec un peu de pédanterie.*

LE Dieu des Dieux assez mal raisonna,
Lorsqu'à Vénus le bon-homme ordonna
D'être à jamais de graces entourée.
C'est à Minerve & pédante & sucrée,

Que ces confeils devaient être adreffés.
Ecoutez bien, gens à morale auftère :
Sans nos avis la beauté fonge à plaire ;
Et la vertu n'y fonge pas affez.

## ÉPITRE
### A MR. GENONVILLE. (a)

AMi, que je chéris de cette amitié rare,
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare ;
Vous, pour qui les tréfors d'Apollon font ouverts ;
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'efprit & l'enjouement, fans vice & fans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaifaient à tout le monde :
Votre épitre a charmé le pafteur de Sulli ;
Il fe connaît au bon, & partout il vous aime ;
Votre écrit eft par nous dignement accueilli,
Et vous ferez reçu de même.

Il eft beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à fon aife eft dans la mifère, & que tout ce qui était dans la mendicité, nage dans l'opulence. Eft-

(a) Ce petit ouvrage eft de l'année 1720.

ce une réalité ? Eſt-ce une chimère ? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philoſophale dans les moulins à papier ? *Law* eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde ? Se contente-t-on de richeſſes imaginaires ? C'eſt un chaos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poëſie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville,
Où certain Ecoſſais malin,
Comme la vieille ſibylle,
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin ;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville ;
Apollon, dans ces climats,
Vous prépare un riant aſyle :
Voyez qu'il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux jéſuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de DIEU,
Faire un voyage inutile.
Ils veulent nous prêcher demain ;
Mais pour nous défaire ſoudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra, ſur leur chemin,
Que mettre un gros ſaint Auguſtin,
C'eſt du poiſon pour les jéſuites.

# LETTRE DE Mr. DE LA CONDAMINE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Tandis que ta rapide plume
Comprend Louis le Grand dans un petit volume,
Mon triste voyage à Quito,
Chez moi, devient un in-quarto;
Un fils de saint Benoît, j'en jure,
En eût fait un in-folio;
Voltaire, inspiré par Clio,
N'en aurait fait qu'une brochure:
Encor de mon triste destin
Je pourais au ciel rendre grace,
Si jugeant l'auteur par la masse
Du livre qui sort de sa main,
On réglait son rang & sa place;
J'aurais alors sur le Parnasse
Mon logis à moitié chemin
De Voltaire au Bénédictin.

En vous envoyant mon voyage, monsieur, je me garderai bien de vous prier d'entreprendre la lecture de ma relation, moins encore celle des piéces justificatives. Je sens trop combien vous y perdriez de tems; & si je croyais que vous pussiez en être tenté, je vous dirais:

De jours si bien remplis les momens sont trop courts;
Ne me lisez jamais, mais écrivez toûjours.

C'est à Voltaire seul d'écrire,
A nous de lire & de relire
Jour & nuit sa prose & ses vers.
Tous les momens où répose sa lyre
Sont dûs à Fréderic, le reste à l'univers.



# RÉPONSE
## DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

GRand-merci, cher la Condamine,
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh! bien, vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique,
Tous vos pas ont été perdus...
Voulez-vous faire enfin fortune.
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes;
Les promesses des bons amis,
Les louanges des beaux esprits,
Et le bien qu'on a fait aux hommes.

# AU ROI DE PRUSSE.

*A la Haye 17 Octobre 1743.*

Bientôt à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théatrale,
Race gueuſe, fière & vénale,
Héros errans & bigarrés,
Portans avec habits dorés
Diamans faux & linge ſale;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.
Vous aurez mauſſades actrices
Moitié femme & moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,
L'autre débonnaire & catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

Dieu ſoit loué que votre majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon tems. C'eſt le ſeul conſeil que j'aye oſé donner; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers Français; on leur demande ce qu'ils viennent faire? ils diſent qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance, l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon

major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille; cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur: un cinquiéme veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant; Votre majeſté fait revenir de pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés je ne ſais pas trop pourquoi:

Que deux fois on ſe rebatiſe
Ou que l'on ſoit débatiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe,
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'égliſe
Muſulman, bracmane ou chrêtien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux loix on ſoit fidèle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je croi;
Le reſte qu'on nomme la foi
Eſt bon pour la vie éternelle.

# AU MÊME.

*15. Avril 1758.*

PUiſque vous êtes ſi grand maître
Dans l'art des vers & des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,

Rimez donc, bravez le trépas,
Inſtruiſez, ravagez la terre,
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'oppoſerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque eſprit a ſon caractère.
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer & l'art de plaire.

Cependant, reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoi qu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariſtide* était un bon-homme. Il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Mayence les dépens & dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'égliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé en bon citoyen de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, ſire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand-homme,
Qui bat le monde & qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, & de me ruiner pour avoir l'hon-

neur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix. Point du tout; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, houzards & autres barbares, qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Vos miniſtres auront ſans doute à Breda de plus belles vues que les miennes. Mr. le duc de *Choiſeul*, Mr. de *Caunitz* & Mr. *Pitt* ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un Mr. de *St. Germain* qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, & qui aura probablement l'honneur de voir votre majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point & qui ſait tout. Pour moi qui ſuis prêt de finir ma carrière, & qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez Mr. le duc de *Choiſeul*.

Votre majeſté me dit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien. Voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! & qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc-Aurèle* & de *Julien*; reſſemblez-leur toûjours; mais ne me brouillez pas avec Mr. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre majeſté mon reſpect, & prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

# AU MÊME.

*Sur un buste en porcelaine, fait à Berlin, représentant l'auteur, & envoyé par Sa Majesté en Janvier 1775.*

EPictète au bord du tombeau
A reçu ce présent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit, mon sort est trop beau.
J'aurais vécu pour lui; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philosophie;
Moi sujet, lui monarque, & favori de Mars;
Et tous les deux par fois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ses exploits jaloux.
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnasse.
Il eut des ennemis, il les dissipa tous;
Et la troupe des miens dans la fange croasse.

Les cagots m'ont persécuté,
Les cagots à ses pieds frémissaient en silence;
Lui sur le trône assis, moi dans l'obscurité,
Nous prêchames la tolérance.

Nous adorions tous deux le DIEU de l'univers,
(Car il en eſt un, quoi qu'on diſe.)
Mais nous n'avions pas la ſottiſe
De le deshonorer par des cultes pervers.

Nous irons tous les deux dans la céleſte ſphère,
Lui fort tard, moi bientôt. Il obtiendra je croi,
Un trône auprès d'Achille, & même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.



## SUR LE MOT IMMORTALI

*que le roi de Pruſſe avait fait graver au bas de ce buſte.*

C'Eſt un ſage, un héros dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité;
Vous m'accordez, grand-homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

## AVANTURE DE LA MÉMOIRE.

LE genre-humain penſant, c'eſt-à-dire la cent milliéme partie du genre-humain, tout-au-plus, avait cru longtems, ou du moins avait ſouvent répété, que nous n'avions d'idées que par nos ſens, & que la mémoire eſt le ſeul inſtrument par lequel nous puiſſions joindre deux idées & deux mots enſemble.

C'eſt pourquoi *Jupiter* repréſentant la nature, fut amoureux de *Mnémoſine* déeſſe de la mémoire dès le premier moment qu'il la vit; & de ce mariage naquirent les neuf muſes qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme, ſur lequel ſont fondées toutes nos connaiſſances, fut reçu univerſellement, & même la *Nonſobre* l'embraſſa dès qu'elle fut née, quoique ce fût une vérité.

Quelque tems après vint un argumenteur moitié géomètre, moitié chimérique, lequel argumenta contre les cinq ſens & contre la mémoire; & il dit au petit nombre du genre-humain penſant, vous vous êtes trompés juſqu'à préſent, car vos ſens ſont inutiles; car les idées ſont innées chez vous avant qu'aucun de vos ſens pût agir, car vous aviez toutes les notions néceſſaires lorſque vous vintes au monde. Vous ſaviez tout ſans avoir jamais rien ſenti. Toutes vos idées nées avec vous étaient préſentes à votre intelligence nommée *ame* ſans le ſecours de la mémoire. Cette mémoire n'eſt bonne à rien.

La *Nonſobre* condamna cette propoſition, non parce qu'elle était ridicule, mais parce qu'elle était nouvelle: cependant, lorſqu'enſuite un Anglais ſe fut mis à prouver, & même longuement, qu'il n'y avait point d'idées innées, que rien n'était plus néceſſaire que les cinq ſens; que la mémoire ſervait beaucoup à retenir les choſes reçues par les cinq ſens, elle condamna ſes propres ſentimens, parce qu'ils étaient devenus ceux d'un Anglais. En conſéquence elle ordonna au genre-humain de croire déſormais aux idées innées, & de ne plus croire aux cinq ſens & à la mémoire. Le genre-humain au-lieu d'obéir ſe moqua de la *Nonſobre*, laquelle ſe mit en telle colère qu'elle voulut faire brûler un philoſophe. Car ce philoſophe avait dit qu'il eſt impoſſible d'avoir une idée complette d'un

fromage à moins d'en avoir vu, & d'en avoir mangé ; & même le ſcélérat oſa avancer que les hommes & les femmes n'auraient jamais pu travailler en tapiſſerie s'ils n'avaient pas eu des aiguilles, & des doigts pour les enfiler.

Les Lioliſteois ſe joignirent à la *Nonſobre* pour la première fois de leur vie ; & les Séjaniſtes ennemis mortels des Lioliſteois ſe réunirent pour un moment à eux. Ils appellèrent à leur ſecours les anciens Dicaſtériques qui étaient de grands philoſophes, & tous enſemble avant de mourir proſcrivirent la mémoire & les cinq ſens, & l'auteur qui avait dit du bien de ces ſix choſes.

Un cheval ſe trouva préſent au jugement que prononcèrent ces meſſieurs, quoi qu'il ne fût pas de la même eſpèce, & qu'il y eût entre lui & eux pluſieurs différences, comme celle de la taille, de la voix, de l'égalité, des crins & des oreilles ; ce cheval, dis-je, qui avait du ſens auſſi-bien que des ſens, en parla un jour à *Pégaſe* dans mon écurie ; & *Pégaſe* alla raconter aux muſes cette hiſtoire avec ſa vivacité ordinaire.

Les muſes qui depuis cent ans avaient ſinguliérement favoriſé le pays longtems barbare où cette ſcène ſe paſſait, furent extrêmement ſcandaliſées ; elles aimaient tendrement *Mémoire* ou *Mnémoſine* leur mère, à laquelle ces neuf filles ſont redevables de tout ce qu'elles ſavent. L'ingratitude des hommes les irrita. Elles ne firent point de ſatyre contre les anciens Dicaſtériques, les Lioliſteois, les Séjaniſtes & la *Nonſobre*, parce que les ſatyres ne corrigent perſonne, irritent les ſots, & les rendent encor plus méchans. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les puniſſant. Les hommes avaient blaſphémé la mémoire, les muſes leur ôtèrent ce don des Dieux, afin qu'ils appriſſent une bonne fois ce qu'on eſt ſans ſon ſecours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appesantirent de façon que le lendemain matin tout le monde se réveilla sans avoir le moindre souvenir du passé. Quelques Dicastériques couchés avec leurs femmes voulurent s'approcher d'elles par un reste d'instinct indépendant de la mémoire. Les femmes qui n'ont eu que très rarement l'instinct d'embrasser leurs maris, rejettèrent leurs caresses dégoûtantes avec aigreur. Les maris se fâchèrent, les femmes crièrent, & la plûpart des ménages en vinrent aux coups.

Messieurs trouvant un bonnet quarré s'en servirent pour certains besoins qui ni la mémoire ni le bon sens ne soulagent. Mesdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes usages. Les domestiques ne se souvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres, entrèrent dans leurs chambres, sans savoir où ils étaient. Mais comme l'homme est né curieux, ils ouvrirent tous les tiroirs ; & comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent & de l'or, sans avoir pour cela besoin de mémoire, ils prirent tout ce qu'ils en trouvèrent sous la main. Les maîtres voulurent crier au voleur, mais l'idée de voleur étant sortie de leur cerveau, le mot ne put arriver sur leur langue. Chacun ayant oublié son idiome articulait des sons informes. C'était bien pis qu'à Babel où chacun inventait sur le champ une langue nouvelle. Le sentiment inné dans le sens des jeunes valets pour les jolies femmes, agit si puissamment, que ces insolens se jettèrent étourdiment sur les premières femmes ou filles qu'ils trouvèrent, soit cabaretières, soit présidentes. Et celles-ci ne se souvenant plus des leçons de pudeur, les laissèrent faire en toute liberté.

Il falut dîner, personne ne savait plus comment il falait s'y prendre. Personne n'avait été au marché ni pour vendre, ni pour acheter. Les domestiques avaient pris les habits des maîtres & les maîtres ceux des domestiques. Tout le monde se regardait avec des yeux

hébêtés. Ceux qui avaient le plus de génie pour se procurer le nécessaire (& c'étaient les gens du peuple) trouvèrent un peu à vivre. Les autres manquèrent de tout. Le premier président, l'archevêque allaient tout nuds, & leurs palfreniers étaient les uns en robes rouges, les autres en dalmatiques, tout était confondu, tout allait périr de misère & de faim, faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les muses eurent pitié de cette pauvre race : elles sont bonnes, quoiqu'elles fassent sentir quelquefois leur colère aux méchans : elles supplièrent donc leur mère de rendre à ces blasphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. *Mnémosine* descendit au séjour des contraires dans lequel on l'avait insultée avec tant de témérité, & leur parla en ces mots :

Imbécilles, je vous pardonne; mais ressouvenez-vous que sans les sens il n'y a point de mémoire, & que sans la mémoire il n'y a point d'esprit.

Les Dicastériques la remercièrent assez séchement, & arrêtèrent qu'on lui ferait des remontrances. Les Séjanistes mirent toute cette avanture dans leur gazette, on s'apperçut qu'ils n'étaient pas encor guéris. Les Liolisteois en firent une intrigue de cour. Maître *Cogé* tout ébahi de l'avanture, & n'y entendant rien, dit à ses écoliers de cinquiéme ce bel axiome, *Non magis musis quam hominibus infensa est ista quæ vocatur memoria.*

## *SUR LE BAISER QUE LA DAUPHINE donna à* ALAIN CHARTIER, *fameux auteur du tems de* CHARLES VI.

Vous connaissez ce poëte fameux
Qui s'endormit au palais de sa reine :
Il en reçut un baiser amoureux ;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
Vous me pouriez donner un prix plus doux ;
Et si jamais votre bouche vermeille
Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je sommeille.

## A MADEMOISELLE GOSSIN *jouant* ALZIRE.

Ce n'est point moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.



# LETTRE A MR. BESSIN,

## CURÉ DE PLAINVILLE PRÈS DE BERNAY EN NORMANDIE.

*Ferney du 13 Janvier 1765.*

VOus m'avez envoyé, monsieur, des vers bien faits, & bien agréables, & vous m'apprenez en même tems que vous êtes curé; vous méritez d'avoir la première cure du Parnasse, vous ne chanterez jamais d'antienne, qui vaille vos vers. Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, c'est que je suis vieux, malade, & aveugle. Je ne serai pas enterré dans votre paroisse; mais c'est vous que je choisirais pour faire mon épitaphe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# POUR MADAME DE ST. JULIEN.

*Août 1766.*

J'Etais dans ma solitude
Sans espoir & sans lien,
Et de n'aspirer à rien
C'était ma pénible étude:
Je vous vois, je sens très bien
Qu'il faut que mon cœur désire:
Et vous me forcez à dire
L'oraison de St. Julien.

## A MONSIEUR VAN HAREN.

DEmofthène au confeil, & Pindare au Parnaffe,
L'augufte vérité marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton fein répandu fon audace,
Et tu tiens fa trompette organe des combats.

Je ne puis t'imiter; mais j'aime ton courage;
Né pour la liberté tu penfes en héros:
Mais qui naquit fujet ne doit penfer qu'en fage,
Et vivre obfcurément, s'il veut vivre en repos.

Notre efprit eft conforme aux lieux qui l'ont vu naître,
A Rome on eft efclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave eft de vivre fans maître,
Et mon premier devoir eft de fervir le mien.

## A M.

L'Art n'y fait rien, les beaux noms, les beaux lieux
Très rarement nous donnent le bien-être:
Eft-on heureux ? hélas ! pour le paraître,
Et fuffit-il d'en impofer aux yeux ?

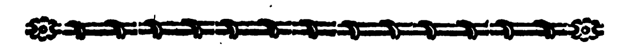
J'ai vu jadis l'abbeffe de la joie,
Malgré ce titre à fa douleur en proie:
Dans Sans-fouci certain roi renommé
Fut de foucis quelquefois confumé.

Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites,
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaiſirs elles portent le nom,
Vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.

## A MR. LE COMTE DE SCHOVALO,

*qui lui avait adreſſé une épitre pendant ſon ſon ſéjour à Ferney.*

PUiſqu'il faut croire quelque choſe,
J'avoûrai qu'en liſant vos ſéduiſans écrits
Je crois à la métempſycoſe.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays:
Près du lac de Genève, il vient ſe faire entendre:
En vous liſant il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.



## A MR. BLIN DE SAINMORE,

*qui lui avait envoyé une héroïde ſous le nom de* Gabrielle *d'*Etrées, *à* HENRI IV.

MOn amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit: mon goût l'eſt davantage:
On n'a jamais, par un plus doux langage,

Avec plus d'art, bleſſé la vérité.
Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle longtems:
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.
Tout lecteur ſage avec plaiſir verra,
Qu'en expirant l'aimable Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.
Avoir du goût pour le roi très chrêtien,
C'eſt œuvre pie: on n'y peut rien reprendre;
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

## A Mr. DE C..,

*ſur ſon ballet de* Miſis.

Vous poſſédez la langue de Cythère:
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire;
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux rois:
Les bien ſervir, n'eſt pas petite affaire;
Hélas! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter, que de les ſatisfaire.

## A MAD. DE....

*en lui envoyant la* Henriade.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement, vos graces, vos vertus:
Cet ouvrage naquit dans des tems favorables;
Il eût été parfait: mais vous ne m'aimez plus.

## A Mr. L'ABBÉ DE VOISENON,

*au sujet du conte d'*Isabelle & Gertrude, *dont il avait fait un opéra comique.*

J'Avais un arbuste inutile,
Qui languissait dans mon canton:
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon;

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier & plat:
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat:

Ma bague était fort peu de chose,
On la taille en beau diamant:
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.

Vous

Vous ſentez, monſieur, à qui ſont adreſſés ces mauvais vers. Je vous prie de préſenter mes complimens à Mr. *Favart*, qui eſt l'un des deux conſervateurs des graces &, de la gaieté françaiſe. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'oſe vous dire, O mon ami, écrivez-moi ! mais je vous dis, Ah ! mon ami, vous m'avez oublié net.

## A MR. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

*ſur cette jolie piéce de vers qu'il appellait* les Sept péchés mortels.

VOus êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes ;
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes
Comme vous ſervez Apollon !
Entre des vers & vos Liſettes,
Goûtez le deſtin le plus doux ;
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

## A MR. DE C..,

*qui avait écrit à l'Auteur que le bruit courait qu'il était mort.*

REſſuſciter eſt ſans doute un grand cas ;
C'eſt un plaiſir que je viens de connaître :
Mais le plus grand ce ferait d'apparaître

A ſes amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eſt quelques obſtacles ;
C'en ferait trop pour les gens d'ici-bas,
Que deux plaiſirs & ſurtout deux miracles.

## LETTRE EN VERS

*ſur ce que le général des capucins l'avait agrégé à cet ordre en reconnaiſſance de quelques ſervices qu'il avait rendus à ces moines.*

Il eſt vrai, je ſuis capucin,
C'eſt ſur quoi mon ſalut ſe fonde ;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur eſt de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles graces des élus,
A mes confrères ſi communes.

Je ne ſuis point frère Frapart,
Confeſſant ſœur Drue & ſœur Nice,
Je ne porte point le cilice
De St. Grizel, de St. Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je ſuis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie,

Dès que monsieur l'abbé Terray
A fû ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré,
Que fervent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement;
Il eft lefte & plein de prudence;
Plût-à-Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

## QUATRAINS
### SUR LA FONDATION DE VERSOY.
### A MAD. LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

MAdame, un héros deftructeur
S'il eft grand n'eft qu'un grand coupable,
J'aime bien mieux un *fondateur*,
L'un eft un Dieu l'autre eft un diable.

Dites bien à votre mari,
Que des neuf filles de mémoire,
Il fera le feul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge;
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'eft qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Affirie,
Avait eu pour furintendant

Un conseiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très sots ayeux autrefois
Ont *fondé* de pieux asyles
Pour mes moines de Saint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines sont perdues:
A Versoy nous avons des rues;
Et nous n'avons point de maisons.

Sur la raison, sur la justice,
Sur les graces, sur la douceur,
Je *fonde* aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

## A MAD. NEKRE.

Quelle étrange idée est venue
Dans votre esprit sage éclairé?
Que vos bontés l'ont égaré!
Et que votre peine est perdue!

A moi chétif une statue!
Je serais d'orgueil enyvré.
L'ami Jean Jacque a déclaré
Que c'est à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaissance,

Lui devait cette récompenſe ;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorſqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus ſûre.

Ah ! ſi jamais de ma façon,
De vos attraits on voit l'image,
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

## AU ROI DE P...... (a)

LA mère de la mort, la vieilleſſe peſante,
A de ſon bras d'airain courbé mon faible corps ;
Et des maux qu'elle entraîne, une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe ;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne vous crains pas :
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

Coulez mes derniers jours ſans trouble & ſans terreur,
Coulez près du héros dont le mâle génie

(a) Cette piéce a été faite probablement pendant le dernier ſéjour de l'auteur à la cour de Berlin.

Vous fait goûter en paix les songes de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

✿ ✿

O philosophe roi ! que ma carrière est belle ;
J'irai de Sans-souci, par des chemins de fleurs,
Aux champs Elysiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ses successeurs.

✿ ✿

A Salluste jaloux, je lirai votre histoire ;
A Lycurgue vos loix, à Virgile vos vers :
Je surprendrai les morts, ils ne pouront me croire ;
Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.

✿ ✿

Mais lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont soumis ;
Et n'allez que bien tard auprès de vos modèles.



## A MR. S***. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

*Du 10 Novembre 1770, A Ferney.*

VOtre épitre, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse. Elle est surtout d'un bon ami. Vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toûjours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre

elle. Mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asyles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut longtems chez notre espèce
Fermer la porte à la raison;
Mais dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison;
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour de Moscou jusqu'à Cadix. J'ai été très fâché qu'on ait poussé trop loin la philosophie. Ce maudit livre du Système de la nature est un péché contre nature. Je vous sais bien bon gré de réprouver l'athéisme, & d'aimer ce vers :

Si DIEU n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables. S'ils rencontrent des chevilles & des trous, ils avouent sans hésiter que les unes ont été faites pour les autres, & ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes. &c. &c.

## L'ART ET LA NATURE.

### *A MADAME D'USSÉ.*

L'Art dit un jour à la Nature,
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agissez sans choix, vous marchez sans dessein;
Que feriez-vous sans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;
Aux coquettes beautés j'inspire la finesse;
Je conduis sous mon étendard
Et les beaux esprits & les belles :
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelle,
Et les fables du sieur Houdard.

Ainſi, belle d'Uſſé, l'art ſe croyait le maître,
Et le monde à ſon chat paraiſſait s'attacher ;
Mais la nature vous fit naître,
Et l'art confus s'alla cacher.

## LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

SI la main des rois & des prêtres
Ébranla le monde en tout tems,
Et ſi nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans,
O triſte muſe de l'hiſtoire,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais !
Tu n'as vu qu'horreur & délire.
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

La fable eſt encor plus funeſte,
Ses menſonges ſont plus cruels.
Tantale, Atrée, Egiſte, Oreſte,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achile,
Sa colère en malheurs fertile,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruiſſeau du Scamandre
Du haut du ciel on fait deſcendre
Pour inſpirer un furieux !

Joſué, je hais davantage
Tes ſacrifices inhumains.
Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !
Quoi ! ni le ſexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu déſarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
A ta voix le ſoleil s'arrête ?
Il devait reculer d'horreur.

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome! ô maîtreffe du monde
Verrai-je en toi quelques vertus?
Ce n'eft pas fous l'infame Octave,
Ce n'eft pas lorfque Rome efclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le fixiéme Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences & des fers.

L'innocence n'a plus d'afile:
Le fang coule à mes yeux furpris
Depuis les vêpres de Sicile
Jufqu'aux matines de Paris.
Eft-il un peuple fur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux?
Nous pleurons ainfi que nos pères,
Et nous tranfmettrons nos misères
A nos déplorables neveux.

C'eft ainfi que mon humeur fombre
Exhalait fes triftes accens.
La nuit me couvrant de fon ombre
Avait appefanti mes fens.
Tout-à-coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière
Qui cherchait en vain le repos;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant fes ailes
Daigna me parler en ces mots:

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours;
Un nouveau monde eft prêt d'éclore,
Até difparait pour toûjours.
Voi l'augufte philofophie
Chez toi fi longtems pourfuivie
Dicter fes triomphantes loix.

La vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raifon ;
L'infidieufe politique
N'a plus ni mafque, ni poifon.
La douce, l'équitable Aftrée
S'affied, de graces entourée,
Entre le trône & les autels.
Et fa fille la bienfaifance
Vient de fa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

Je lui dis, Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits ?
C'eft un feul homme. — Et le vulgaire
Méconnait les biens qu'il a faits !
Le peuple en fon erreur groffière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut fupporter l'éclat.
Ne recherchons point fes fuffrages ;
Quand il fouffre il s'en prend aux fages ;
Eft-il heureux ? il eft ingrat.

On prétend que l'humaine race
Sortant des mains du Créateur,
Ofa dans fon abfurde audace
S'élever contre fon auteur.
Sa clameur fut fi téméraire,
Qu'à la fin DIEU dans fa colère
Se repentit de fes bienfaits.
O vous ! que l'on voit de DIEU même
Imiter la bonté fuprême,
Ne vous en repentez jamais. (*)

(*) Cette piéce fut compofée au mois de Juin 1775 ; les précédentes n'ont point été imprimées fuivant l'ordre des dates.

*Fin du Tome fecond.*

# TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

# ERRATA

## POUR LE SECOND VOLUME

DES

## *MÉLANGES DE POÉSIES.*

page 122. ligne 6. *Vos yeux.* lisez : Vos jeux.

Page 329. ligne 11. *Qui n'adora.* lisez : Qui n'adoras.





